

Diary Sow

Je pars

roman



Disparaître,
certains
en rêvent.
Elle l'a fait.

Robert Laffont

DIARY SOW

JE PARS



Robert Laffont

« Cette œuvre est protégée par le droit d’auteur et strictement réservée à l’usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L’éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales. »

© Robert Laffont, S.A.S., Paris, 2021
92, avenue de France – 75013 Paris

En couverture :
Collection personnelle de l’auteur

EAN 978-2-221-25786-9

Ce document numérique a été réalisé par [Nord Compo](#).

Suivez toute l'actualité des Éditions Robert Laffont sur
www.laffont.fr



*À Papa,
parti trop tôt, trop vite, trop loin...*

SOMMAIRE

Titre

Copyright

Dédicace

Première partie

Chapitre 1

Chapitre 2

Chapitre 3

Deuxième partie

Chapitre 4

Chapitre 5

Chapitre 6

Chapitre 7

Chapitre 8

Chapitre 9

Chapitre 10

Chapitre 11

Troisième partie

Chapitre 12

Chapitre 13

Chapitre 14

Chapitre 15

Chapitre 16

Chapitre 17

Remerciements

Du même auteur

PREMIÈRE PARTIE

1.

Une nuit, j'ai fait le rêve étrange d'être enceinte. Le bébé bougeait dans mon ventre, je pouvais même sentir ses coups de pied. Aucune appréhension. Puis il était né. Sans avoir vu la scène de l'accouchement, j'ai su que ce petit être était sorti le plus naturellement du monde. D'abord, il m'avait paru très laid, tout fripé, presque obèse. Il était même si lourd que je n'arrivais pas à le porter. Je l'avais confié à ma mère, qui était partie avec, je ne sais où. Un instant plus tard, elle était revenue : « C'est bon maintenant, tu n'as plus à t'en faire. » Je l'avais regardée avec horreur. Qu'était-il arrivé ? Dehors, des anges qui déployaient leurs ailes m'avaient indiqué un chemin : dans une vaste et sombre caverne, l'enfant reposait. Mais il n'était plus un nouveau-né. Sa peau, lisse et brune, était devenue magnifique... Et ses yeux... On eût dit deux pierres précieuses, d'un magnétisme rare. Je l'avais saisi, avec l'étonnement de le découvrir tout léger et aussi de l'entendre me parler, mais sans comprendre ce qu'il voulait dire. Il avait alors commencé à m'échapper, à disparaître, à fondre dans mes bras. Je m'étais réveillée à cet instant-là. Avec un sentiment d'échec. Et une grande envie de pleurer.

Je suis rarement victime de cauchemars, et quand cela m'arrive, ils ont toujours une dimension prémonitoire. Or les nuits suivantes, le rêve est revenu. Encore et encore. Sauf que désormais, je n'arrêtais pas de tomber. Une chute sans fin, un gouffre qui m'avale, des démons qui s'approchent, me prennent, m'emportent... Toujours je crie, mais mes hurlements se perdent

dans le vide, et personne ne les entend. Mon cœur bat vite, je transpire, mes veines palpitent, mes membres sont paralysés.

J'ai beau faire du sport, prier, tenter le yoga, avaler toutes sortes d'antidépresseurs et somnifères, rien n'y fait. Alors, je retarde l'heure d'aller me coucher, de peur que les démons ne reviennent. Je sais ces rêves symboliques. Que mon subconscient m'avertit de je ne sais quoi. Un moment, j'ai été persuadée, malgré ma virginité, que j'étais – ou allais réellement tomber – enceinte. Les tests de grossesse ne me convainquant pas, j'ai examiné mon ventre sous toutes les coutures, à la recherche d'une anomalie : il était lisse et plat, sans le moindre renflement. Ne trouvant rien, il a fallu que je guette, la gorge sèche et riant de moi-même, l'arrivée de mes règles. Et quand j'ai fini par les avoir, un gros poids s'est envolé de ma poitrine. Pas de bébé à l'horizon.

Mais le rêve n'en a pas moins continué à me tourmenter et j'y pense encore cette nuit, dans les bras d'Adam. Que peut-il signifier ? Que cherche-t-on à me faire comprendre ?

*

Mon meilleur ami me tient chaud dans mon lit. Je quémande son affection pour compenser un manque que je refuse d'admettre. Je veux bien de son corps, de sa chaleur, de ses mains larges... sans jamais avoir franchi le pas. Et me demande si ces rêves angoissants ne sont pas liés, en définitive, à la peur de passer à l'acte. Ma virginité, je la traîne comme un fardeau, dont j'hésite à me débarrasser, n'ayant jamais trouvé le moment idéal. Ou ne l'ayant jamais vraiment cherché. C'est frustrant de désirer Adam à ce point et de devoir me contenter de contempler avidement ses cheveux bruns, son front légèrement bombé, son oreille ciselée, son nez droit, sa mâchoire carrée à la lumière de l'abat-jour... Rien à voir avec la morale, la pudicité, la religion ni un quelconque vœu de chasteté. Simple question de prudence. J'ai beau le désirer, je ne veux pas faire de lui une obsession, de peur qu'il ne me

détourne de mes objectifs. *Étudier, viser haut, toujours plus haut !* Pas de complications, pas de distractions, pas de sexe, pas de bébé. Ces sensations érotiques m’effraient trop pour que je prenne le risque de les explorer.

— Qu’est-ce que tu regardes ? demande Adam sans ouvrir les yeux.

Il essaie d’adopter une expression neutre, mais je peux voir l’ombre d’un sourire sur ses lèvres entrouvertes.

— Rien. Je te croyais endormi.

Il ne répond pas, le silence retombe.

— Dis : qu’est-ce que je suis pour toi ?

J’ai parlé sans réfléchir.

— Je...

Il hausse les épaules, ouvre les paupières et me lance un regard indécis.

— Je ne sais pas trop.

Je dissimule – mal ? – une moue déçue. Adam n’a donc aucun désir charnel pour moi ? Je ne l’excite pas, sinon il ne serait pas aussi serein dans ces draps. Parce que j’ai mis le désir en mode pause, comme plein d’autres choses, en me promettant de le réexaminer plus tard ? Une raison de plus de se sentir lasse.

Mon âme en déroute vogue dans la tristesse intérieure, mais uniquement lorsque je suis seule. Les rares fois où je la laisse transparaître, je réponds aux interrogations d’un sourire en précisant que tout va bien, que je suis fatiguée, que ça passera. On ne s’en aperçoit pas forcément, mais la plus grande partie de ce qu’on dit est truffée de mensonges. On ment pour protéger son intimité, pour ne pas imposer sa peine aux autres. *Je vais bien*. Un gentil petit mensonge qu’appuient un visage rayonnant et des rires faciles.

D’autant que, selon les autres, je ne suis guère à plaindre. Ma vie se déroule comme prévu, enfin... exactement comme mes parents l’ont prévu ! Le matin, je maquille mes cernes, poudre ma pâleur, harmonise les plis de mes joues et me retrouve comme ils me voient : volontaire, ambitieuse,

audacieuse, épanouie. Cela fait si longtemps que j'avance, courbée sous les attentes et les regards, que j'ai oublié de m'écouter, de me plaire. Il ne m'est jamais venu à l'esprit de me révolter. Je suis une résignée. Mon instinct m'a pourtant souvent avertie de ne pas suivre l'opinion du grand nombre, qu'étant vacillante autant que versatile celle-ci risquait de me contraindre à une vie patchwork, à désirer trop fort un chemin lisse, m'a susurré qu'on ne s'oublie pas impunément. Mais je ne l'ai pas écouté et j'en paie le prix fort. Là réside la cause du trouble. Trop de frustrations, de lassitude. Une vie qui file si vite ! Un instinct de la réussite me commande de courir ? Alors, machinalement, je cours. Haletante et désespérée, sans répit. Pour tenir le rythme... Course à la folie, à l'agonie spirituelle ? Je n'ai pas songé à la destination. Prise dans l'engrenage, j'ai juste évacué, rejeté le problème. Or le moment où l'on tombe d'épuisement approche, il est imminent même ; je le sens et m'y prépare. L'ambition aveuglée, enfin vaincue, finira par s'incliner devant l'appétit de vivre.

— Que ferais-tu si un jour je disparaissais ?

Adam se racle la gorge, surpris.

— Tu veux dire... disparaître comme mourir ?

— Je ne sais pas... Peu importe, juste disparaître.

— Eh bien...

Il fait mine de réfléchir, écrase un bâillement, puis :

— Pourquoi ces questions, Coura ?

Je me retourne, le prie de laisser tomber. Excuse toute trouvée : l'insomnie me fait divaguer.

Impossible de dire d'où a surgi cette pensée. Ce n'était d'abord qu'une vague idée : « Et si je disparaissais ? » Mais l'idée a laissé un beau désordre, tsunami dont les dégâts perdurent. Quand j'ai regardé au fond de moi, j'ai même vu pire, bien pire. Le doute, la trouille. Je n'ai cherché aucune explication, ni sens, ni justification, tout m'a paru évident. Depuis, pas un jour ne passe sans que l'option revienne, acide une fois, attirante une autre.

Pas un jour. Est-ce que je cache une déviance ? En moi un caractère malsain d'obsessionnelle compulsive se dissimule-t-il ? Je sais ce que cette issue de secours me porterait à faire, et cela ne m'effraie pas. En revanche, j'ai peur de moi, car je pourrais lui céder. J'ai peur de moi, car elle est la réalité, *ma* réalité. J'ai peur de moi parce que je deviens l'instrument de ce désir irrationnel : disparaître. Je me surprends à en rire, à en pleurer, parfois. À mesure que j'y songe, l'hypothèse s'insinue, déploie les causes et les effets. Certes, j'essaie de me rassurer : n'est-il pas préférable d'être le jouet de ce désir-là, fût-il effrayant, que de pensées suicidaires ? Appeler la disparition, n'est-ce pas mieux que de héler la mort ? Disparaître, au fond, c'est se suicider d'une partie, voire de la totalité de soi, une mort différente, une mort identitaire presque. Ne m'aimant pas suffisamment pour supprimer mon corps, le soustraire totalement à la douleur d'être moi, l'emmener là où personne ne saura qui lui et moi sommes, ressemble à une lumière au bout du tunnel. Déjà qu'il m'arrive de traverser une gare ou un centre commercial, un aéroport ou un parc, d'entrer dans une station de métro, de me prélasser sur une plage où il y a des foules et d'avoir envie de m'y fondre, comme s'il s'agissait d'un repaire intime m'aidant à me transformer en élément anonyme de la foule, pourquoi ne pas aller plus loin ? *Perdue. Anonyme.* Si j'osais franchir ce pas, dérobée aux regards, avec un asile à l'autre bout du monde, où nul œil ne me transpercerait, on dirait avec effarement : « Elle s'est volatilisée, elle a juste... *disparu* », et moi je vivrais enfin sereine. Pour moi et non pour et à travers le regard des autres.

— Si tu disparaissais, dit Adam, je n'y survivrais pas.

Il t'aime, il tient à toi ! hurle la petite voix qui vibronne dans ma tête. Je souris, mais ne bouge pas. Il en faut plus pour que la carapace se disloque. Adam ne tarde pas à replonger dans le sommeil. Bercée par ses ronflements mesurés, je dois lutter pour rester éveillée. J'ai peur de m'endormir et que la chute ne recommence, ne se poursuive, que je n'en ressorte jamais.

À quel moment y a-t-il eu rupture de l'équilibre ? Je ne saurais le dire. Heureusement, dans le paysage dévasté de mes angoisses, je ne suis plus seule. Percée à jour par Adam, j'ai fini par lui en parler ; il a bien voulu venir s'installer chez moi « puisque c'était demandé si gentiment... ». Impossible de m'ouvrir du mal-être à quelqu'un d'autre, tant je me dérobe ! Alors, je réfléchis, mâche, machine, peaufine... La solitude qui empoigne et serre à couper du reste du monde veille et souffle : « Tes parents ? Hors de question ! Tes amis ? Ils ne comprendraient pas, en voudraient toujours plus, réclameraient des détails. Regarde-les, ne la vois-tu pas, la lueur avide des commères, dans leurs yeux... ? » Quand les questions sont dictées par le désir d'être utile, la sympathie, mon laconisme coutumier reflue, mais face à la curiosité pure, je me braque et fuis... Inutile d'espérer que l'un d'eux me comprenne ! Adam lui-même a minimisé. Il m'a taquinée en disant : « Je te chanterai une berceuse, tu dormiras comme un bébé, les fantômes ne reviendront pas. » Se croire efficace par sa seule présence, de la prétention dans ce cas. Mais comment lui expliquer que je fuis le sommeil pour ne plus souffrir ? Que le malaise est bien plus profond qu'une succession de cauchemars ?

*

Le studio est plongé dans le silence. Je me lève. Je me frotte les yeux, j'ai du mal à les maintenir ouverts. À quand la fin du supplice ? La chambre est tout juste assez spacieuse pour accueillir un lit, un bureau, une table de chevet et une armoire. J'ai punaisé sur les murs des citations motivantes, de courts extraits de mes romans préférés, un emploi du temps, des formules physiques, tous jouxtant une de mes représentations des *Minon*, les Amazones du Dahomey. Je manque trébucher sur un tabouret, le déplace du pied vers le bureau en bois gris-bleu, tout en maudissant Adam pour sa manie de bouger les choses... Sur le plateau, des classeurs et des manuels ouverts, un exercice de mathématiques inachevé... J'ouvre mon cahier de dessin, qui

joue en même temps le rôle de portfolio. Voilà des semaines qu'il est resté fermé tant mes idées s'épuisent. À croire que mon esprit dort d'un sommeil interminable, que seul mon corps remplit ses fonctions. Et encore, à peine.

Des pensées voyagent pêle-mêle. Dans l'état de confusion où je baigne, je comprends à grand-peine que la vie de la résidence reprend son cours, que mes colocataires sont déjà debout. Les voix, les bruits de pas à l'étage, l'eau qui coule dans les salles de bains, le son des objets qu'on bouscule, me parviennent à travers un voile ; tout est proche mais si loin... Je vais vers la fenêtre, l'ouvre et hume l'air froid de la nuit parisienne. *À bas les bébés bizarres, les chutes abominables et les idées noires, secoue-toi ! Réveille-toi !* Une lueur s'élève. Le bébé, c'était moi ! J'étais la mère *et* l'enfant. Une esclave de la destinée ayant confié le gouvernail de son existence à sa mère et à tous les autres qui l'ont... égarée. Les anges qui m'avaient guidée ? Encore moi, mais en voix intérieures qui giflent à coups de *j'exige ton attention*, voix jamais écoutées !

La sonnerie stridente du réveil me fait sursauter. 6 h 30. Dormeur, Adam s'étire. Alors que j'espère le voir se lever, il tire la couette sur lui et s'installe plus confortablement. Et moi, il faut maintenant que je redescende, revienne au primitif, me prépare, maquille les ravages de la nuit blanche et réapprenne à sourire.

Je commence à mettre un peu d'ordre dans la pièce, ce qui n'est pas difficile, vu que tout est grosso modo à sa place. À demi réveillé après avoir grappillé quelques minutes supplémentaires sur l'oreiller, Adam sort enfin des draps et se dirige, hésitant, sous la douche, l'air d'avoir oublié ma présence. Je l'entends bientôt qui chantonne.

— Tu as bien dormi ? demande-t-il en sortant, une serviette-éponge bleu turquoise autour des reins, la peau et les cheveux dégoulinants.

Je hoche distraitemment la tête, sors mon peignoir de bain et ma tenue du jour – jeans, caraco et baskets neuves – dans la foulée, dépose le tout sur le lit défait. Je tente un sourire, mais le résultat est piteux quand le moral a sombré.

Habitué à mes sautes d'humeur, Adam se prépare en sifflant. Ses pieds laissent sur le plancher de petites flaques. Il se frotte la tête avec vigueur, laisse tomber la serviette-éponge, enfle ses jambes dans un caleçon puis dans un pantalon cargo noir aux poches multiples. Je ramasse le tissu par terre. Me voyant faire, il décoche un sourire d'excuse. Et s'attend à ce que je l'engueule, mais je n'ai pas la force. Alors Adam me regarde curieusement, sans oser rien dire. Je lui tourne le dos, car ses yeux luisent... Moi, tout me pèse, tout m'est indifférent. La chambre me paraît étrange et inconnue. Mon esprit essaie de s'accrocher mais il n'y a plus d'ancrage, plus de consistance. C'est le chaos, le désordre, la panique. Je me sens plus lasse encore que pendant la nuit, ne désire rien, mon corps est muet, un silence contre lequel même mes fantasmes de la veille semblent impuissants. Le sourire timide d'Adam, le regard joyeux et profond d'Adam... ne font plus rien battre en moi. Autant de changements en si peu de temps ?

J'évite de lui confier cet état d'esprit, faute de mots justes. Y a-t-il des mots pour décrire fidèlement le tumulte qui m'agite ? Des mots pour lui faire entendre ce que je peine à concevoir ? Ceux que je trouve seraient intraduisibles. Trop différent du caractère qu'il me connaît, ce langage l'étonnerait. Pis, il me croirait folle et, malgré sa bonne volonté, ne me serait d'aucun secours.

Je prends une douche froide, accélère mes mouvements pour tromper la lassitude qui me gagne. Hélas, elle persiste. Ayant fini de s'habiller, Adam fait chauffer du café dans la cuisine. L'odeur me monte aux narines, ravive le mal de crâne. Alors que je me penche pour lacer mes baskets, il veut savoir si je serai à la fête d'anniversaire de Larissa. Quel jour est-on ? Je regarde la date sur mon téléphone. Déjà le 10 ? Je réponds : « Peut-être. » Il insiste :

— Allez, c'est quand même Larissa ! Ta jumelle d'anniversaire... Tu ne peux pas lui faire faux bond.

Il n'a pas tort. Larissa est ma plus vieille amie. Inséparables, nos deux mères ont accouché le même jour, dans le même hôpital. Sa mère d'une petite fille, la mienne de jumeaux : mon frère Mansour et moi. À l'époque, papa était ambassadeur du Sénégal en France et maman, trop prise par leurs voyages, leurs obligations mondaines et son travail de neurologue, nous laissait avec Madi, la mère de Larissa, qui nous a presque élevés. Nous avons ainsi joué dans les mêmes parcs, recraché les mêmes purées de légumes, pratiqué les mêmes activités, fréquenté les mêmes écoles jusqu'au baccalauréat. Petites, Larissa et moi étions très proches, mais plus j'ai grandi, plus je l'ai associée à ces âmes matérialistes, futiles et creuses chez qui tout n'est que vernis. Pourtant, même ainsi, elle me plaisait. Je la trouvais belle, émouvante dans sa superficialité. Surtout, elle était comme le reflet d'un moi avorté. Ne connaissant d'elle qu'une esquisse, un brouillon, j'attendais qu'elle me surprenne, m'émerveille, m'enchanter... Si nos propres relations se sont distendues, elle est restée liée à mon frère, avec qui elle est en couple depuis bientôt trois mois. L'attirait un peu suspect que je ressentais pour elle venait sans doute de cette proximité ancienne... et parce qu'il le sentait, mon frère avait caché leur idylle, comme si sortir avec notre amie d'enfance pouvait s'apparenter à une trahison envers moi... Je l'avais effectivement vécu comme tel : des années que je me confiais à lui, il n'avait pas à agir en douce. Attitude à la fois absurde et optimiste : difficile de garder secrète une telle relation. Difficile de garder quoi que ce soit secret quand Larissa est impliquée.

— Regarde-moi, dit Adam. Je parie que tu es jalouse.

Il a un sourire qui lui étire les lèvres sans les entrouvrir, et une espièglerie dans le regard.

— Jalouse de quoi ?

— Jalouse parce que ton frère aime Larissa. Du coup, il n'est plus à toi seule.

— N'importe quoi ! De toute façon, je ne l'ai jamais eu pour moi seule.

Mais il a raison. Une fois de plus. Je deviens jalouse de tout et de tout le monde. Ceux qui rient, ceux qui voyagent, ceux qui aiment, tous m'offensent. J'ai l'impression d'être en guerre contre le monde entier. Et la jalousie rendant irrationnel et intolérant, je vis mal la relation entre Larissa et Mansour. Ce qui ne m'empêche pas de beaucoup les aimer.

Ces pensées me replongent dans les phrases que je confiais à mes journaux intimes : « Quand j'aurai dix-huit ans... » Or, à minuit, j'aurai dix-huit ans. Et dix-huit ans, ce n'est pas rien. Mais, moi, où en suis-je à cet âge ? Toujours à me demander comment ma vie et les êtres chers qui la peuplent ont pu m'échapper...

— Je dois réviser. J'ai contrôle demain !

Adam flaire le mensonge, n'en montre rien.

— Mais c'est ton anniversaire ! Je te rappelle que Mansour sera là ! Imagine sa déception quand il verra que sa sœur unique et préférée ne prend pas part aux festivités... Tu as toujours des contrôles, Coura, alors tu t'en sortiras, comme d'habitude.

Indécise. En temps normal, aux premières loges, j'aurais accueilli les invités, distribué à boire... Mais j'ai plus envie de m'abstenir de la moindre attache mondaine que d'aller picoler dans une soirée où rien ne m'attire.

— Sans toi, ajoute Adam, la fête ne sera pas du tout la même.

— Laisse-moi y penser, conclus-je.

Et en disant cela, je sais que je vais finir par céder : il n'y a rien qu'Adam ne puisse obtenir de moi. Je soupire et songe qu'il me faudra du courage, le jour où je devrai le quitter.

*

Une fois dehors, manteau et blouson enfilés et fermés jusqu'au cou, chacun enclenche sa trottinette et part dans une direction opposée : lui à son stage en entreprise, moi à mon école d'ingénieurs.

J'ai hâte que la journée s'achève pour me retrouver seule et, en même temps, aucune envie de voir revenir la nuit. Fleur fanée perdue dans ses ombres, qui cherche un peu de soleil, j'oscille, hésite, veux tout et son contraire. Mais quels que soient le changement que j'implore et la réponse que je cherche, une certitude monte : je ne les trouverai pas ici ! Une trêve radicale, sans attache, sans émoi, sans regret, s'impose.

Alors que je m'engage dans la rue où se trouve mon école, l'idée s'affirme, s'installe, règne. Avec ses promesses d'aventure, de remède, son parfum d'ailleurs, son présage de renouveau. Et si je disparaissais ?

2.

Me voilà chez Madi, prête à jouer mon rôle.

Une bâtisse de six étages avec façade en brique. J'ai composé le digicode. « C'est moi. » La grille s'est ouverte, j'ai poussé la porte, pénétré dans l'immeuble, pris l'ascenseur. Un bruit de clé. Puis des visages familiers qui apparaissent par l'entrebâillement.

À peine entrée, je me suis isolée. Avec mon visage « officiel » en masque pour imposer de la distance. Un mur me sépare des êtres et des choses. Plus j'essaie de le détruire, plus le monde extérieur s'éteint autour de moi. Alors j'erre parmi les invités, un verre à la main, me moquant du ridicule des uns et m'attristant tout aussi intérieurement de l'immatrice insouciance des autres. Un jugement déloyal, je le sais. Au fond, je voudrais être seule, loin d'ici, mais les lieux déserts m'effraient tout autant que cette nuit enfiévrée. Il faut du mouvement autour de moi, que les voix extérieures couvrent mes angoisses, que je m'occupe, observe, agisse, afin d'échapper à mes obsessions.

Je ne ressens ni plaisir ni dégoût. Ni ennui ni excitation. Je suis juste absente. Absente du mouvement. L'agitation et le brouhaha ne troublent pas cette rêverie. Liée à rien, je ne fais partie de rien. Quand une voix, un regard, un geste ou un sourire m'interpellent, je regarde comme à travers un brouillard. Quel enfer d'être seule avec tant de monde autour de soi ! C'est supportable pour le moment... mais un jour viendra où la solitude sera mon châtiment. Je parle de la vraie solitude, celle que rien n'atténue ni ne soulage.

Mansour ? Larissa ? Adam ? Tous ceux qui m'entourent ? Je suis morte pour eux. Et ils ne le savent pas encore.

Et pourtant, je résiste. Sincèrement. Mais cette lucidité n'en a plus pour longtemps. Je me sens de moins en moins capable de donner le change. Aujourd'hui, en classe, j'étais ailleurs, ce qui ne me ressemble pas. Rien de ce que je fais, désormais, ne me ressemble. La voix de Luc, mon binôme de TP, résonne encore dans ma tête : « T'as fini ? » Les yeux rivés sur l'écran de son téléphone, je n'entendais rien. Quand il s'était penché vers moi, ses yeux perçants m'avaient scrutée comme si je m'étais évaporée dans un autre monde. Étonnée, j'avais quitté précipitamment la page qui occupait l'écran – à temps pour soustraire les images macabres qui y défilaient, photos et articles sur des portés disparus, retrouvés démembrés, noyés, violés, morts de faim, de froid, de remords et j'en passe... J'avais discrètement effacé la recherche, supprimé les traces dans l'historique avant de lui rendre son appareil. Mais les images avaient pénétré mon cerveau. Depuis, je me les repasse en boucle avec une avidité morbide et désespérée.

Le midi, j'ai dédaigné les tables collectives, préférant manger seule. Ce qui a surpris mes amis. J'ai lu dans les regards lancés à la dérobée qu'ils ne comprenaient pas cette attitude. Dire qu'à une époque – mais quand ? hier ? l'année dernière ? – j'étais comme eux, condamnée à entrer dans le rang, rougissant à tort de désirer de l'authentique, du réel, du vrai... Cela dit, je regrette non pas d'avoir été ainsi – il fallait en passer par là pour évoluer vers la compréhension de qui je suis – mais d'avoir compris si tôt qu'il importait que je change. Car j'aurais aimé vivre quelques années encore en adolescente *normale*, obnubilée par ses études, ignorant sa fragilité profonde... En insouciant oubliant que chacun d'eux avait une histoire et des démons connus de lui seul, que porter les mêmes vêtements, aller aux mêmes endroits, avoir le même langage, aimer les mêmes choses qu'eux ne m'avait pas rendue plus heureuse.

À la soirée, seul Luc s'est approché. Pour demander si ça allait. Les autres n'ont rien vu, senti. J'ai répondu « oui ». Une démarche courageuse qui dénote sa générosité d'âme, son empathie. Dommage qu'il y en ait si peu, des Luc... Comme des Adam capables d'égayer des cœurs et d'arroser d'espoir les âmes menacées de sécheresse.

Je le vois justement qui avance, contourne des corps enlacés, me tire par le bras et m'entraîne vers le balcon en pierre. En fait, malgré ma volonté de l'éviter, il me surveille du coin de l'œil depuis le début. Avoir son attention m'enchanté. N'eût été mon désir de passer inaperçue, je me serais volontiers livrée à quelque acte exhibitionniste pour le seul plaisir de lui arracher un regard choqué ou surpris, un sourire amusé ou attendri.

Comme d'habitude, Mansour est trop accaparé par Larissa pour se rappeler que j'existe. Quel joli tableau tous deux offrent, sur la piste improvisée dans la pièce principale ! Larissa a transformé les lieux en une petite discothèque, je dois lui reconnaître un certain sens de l'esthétique. Ils dansent entourés d'amis sous les faisceaux des spots, les nattes de Larissa se balancent à chaque mouvement, et je m'en veux de leur en vouloir d'être heureux.

Mansour et moi sommes l'un des plus grands mystères de l'histoire de la jumeauté. Que ce soit le miroir, le regard des autres, les propos qu'on me tient, tout me rappelle que je ne suis pas libre. Qu'à moins de la racheter, ma liberté ne me sera pas laissée. Mansour, lui, a très tôt compris ce qu'il pouvait en coûter d'aliéner la sienne. Désinvolte, fantasque et volage, il voyage quand il en a envie, mène ses activités comme bon lui semble, se ruine pour des projets jamais aboutis. Si bien que papa l'a pris en grippe. « Ce fainéant, ce bon à rien. » Mon frère n'est à ses yeux qu'un de ces artistes sans avenir, qui utilisent leur art comme prétexte pour ne rien faire de leur vie. Et, à ses yeux, sa passion même serait la manifestation d'une paresse crasse. Il lui demande toujours avec une ironie aussi mordante que perfide : « Alors, à quand l'œuvre du siècle ? » Prend mon parcours en exemple : « Regarde ta

sœur ! Ne pourrais-tu être comme elle ? » Essaie de le « responsabiliser » en le privant d'argent... et en oubliant l'abnégation de maman, qui cède tout à son fils.

Il ne manque pas de charme, mon frère, dans son je-m'en-foutisme ; pas étonnant que Larissa ait craqué, qu'elle s'apprête jusqu'aux ongles et se cambre devant lui à en avoir des crampes. À côté, je fais pâle figure. L'affection paternelle, gagnée à force de bonne conduite, de bonnes notes, de sursauts au son du réveil, d'insomnies studieuses, les fleurs et les éloges ne m'ont ni consolée du manque, ni délivrée de l'envie. Au contraire : ils ont scellé la cage, enfermé mes désirs à double tour. Aussi aurais-je volontiers échangé tout cela contre un peu de sérénité. À plus forte raison quand Mansour m'agite ainsi son bonheur sous le nez. Comme pour me narguer. Mais le puis-je ? En ai-je le droit ?

*

— Tu te souviens du jour où on s'est rencontrés ?

Troublée, je lève les yeux vers Adam. Il parle peu, mais son cœur vibre dans chaque mot prononcé. Il ressent ce que j'aime. Je prends du temps pour lui répondre car, malgré moi, la question me déconcerte. De nouveau proche de lui, peut-être aussi à cause de la musique, de la fumée, de l'ambiance, de la semi-obscurité, je sens rejaillir, plus vif, mon désir. Ce feu que je croyais bien éteint. Je ne peux détacher le regard de son visage solennel et me débats contre l'envie de lui accorder accès à la partie de moi-même dont je ne sais rien... Je la sens qui monte, cette sensation d'intimité, quand nous nous installons sur un sofa. Le ciel semé d'étoiles, la belle lune gibbeuse qui règne sur Paris, la douce lumière des lanternes, jusqu'aux pots de fleurs et aux bacs garnis de plantes grimpantes que j'aperçois, tout concourt à l'accentuer, à l'exacerber. Adam a les bras autour de mes épaules et les pieds sur une table basse. L'air concentré, il observe sur ma poitrine un goéland qui déploie ses ailes.

Je me suis fait tatouer cet oiseau l'été dernier, après avoir reçu une sorte de révélation. Alors que j'étais allongée sur le dos, profitant de la douce chaleur du soleil, un goéland aux ailes grises avait survolé la plage, aussitôt suivi d'une flopée d'autres. Il avait volé bas, j'avais pu le voir de plus près, détailler son bec jaune, ses petites pattes palmées roses et ses ailes gris clair. Il avait poussé un long cri puis était remonté vers le ciel. Alors que la colonie disparaissait au loin, je me souviens avoir voulu être ce goéland, heureuse créature qui peut se détacher d'un battement d'ailes de la terre et voler vers de meilleurs asiles... Quand j'avais fermé les yeux, j'avais vu le monde d'en haut, des montagnes, des jungles ensoleillées, de vastes îles, des rivages de mer et des cieux mouvants qui m'avaient appelée à répondre de mon inertie, de ma passivité. Ma passion pour les retraites lointaines partait-elle de là ? Il me semble qu'elle avait été, au contraire, le point de départ, la motivation venant ensuite la consolider. Par quel enchaînement de raisons ? Qu'y avait-il de rationnel là-dedans ? Toute idée n'est-elle pas censée provenir de quelque chose ? Celle-ci n'était née de rien, elle était poésie indicible, nimbée de mystère et de musique.

Mes pensées s'envolent vers un autre temps, un passé qui me paraît soudain lointain... Adam jouant de sa guitare, bien droit sur un siège, ses mains arrachant des notes divines à l'instrument, ses mâles accents... Plus que des images, des sons ou des émotions, la scène m'évoque toujours une odeur bien particulière, celle d'une galerie d'art, cocktail de produits chimiques mêlé aux effluves de son parfum d'homme.

— Tu étais si gentil..., murmuré-je. Impossible de résister.

C'était voilà un an. Il y avait les œuvres de Mansour exposées pour la première fois et Adam, tranquillement assis devant la porte de la galerie comme s'il avait toujours été là. Les gens passaient sans s'arrêter, moi j'étais restée debout à l'écouter, fascinée, jusqu'à ce qu'il range la guitare dans son

étui. Il s'était alors tourné vers moi, avait souri. J'avais ressenti une chaleur. Et d'emblée, je m'étais liée d'affection à lui. Comme une évidence.

— Tu n'as pas été facile à approcher, rétorque-t-il.

— Tu n'as eu aucun mal à te rendre indispensable, il me semble.

La pression de ses bras se resserre, signalant une nervosité. Un grand frisson me parcourt.

— Je ne t'ai pas laissé le choix, dit-il, gravité revenue. Je serais resté quand bien même tu n'aurais pas voulu de moi.

À peine s'est-il tu qu'il s'immobilise, l'oreille tendue.

— Ta chanson préférée ! Écoute.

Entre les rires et les conversations, des bribes de musique me parviennent, puis, de plus en plus distincte, une chanson qui m'arrache un sourire. *Courage to Change* de Sia.

— Allez, debout ! ordonne-t-il.

Cet enthousiasme quasi enfantin me procure une énergie prodigieuse. Pendant près de cinq minutes, nous bougeons au rythme de la chanson. Étrange sensation que de danser malgré le poids qui m'opprime ! Mais je me sens presque légère, entraînée par un Adam qui a pris mes mains et me guide. Sans le savoir, il tord le cou à l'anxiété, défie le côté grave, tragique de ma vie, la transforme, d'un simple enchaînement de mouvements, en comédie frivole. Et fugace, je le crains. Je me défends de parler pour retarder la fuite de ces instants de bonheur, comme si le silence avait le pouvoir de les prolonger... Mais la chanson tire à sa fin. S'ensuit une mélodie beaucoup moins entraînante. Adam se rassoit. Il a bougé avec tant de ferveur qu'il peine à retrouver son souffle. Je m'effondre près de lui, fatiguée mais heureuse.

— Tu m'as demandé hier..., reprend-il après un silence.

Je sursaute, croyant qu'il va parler de l'idée. Mais non, il fait allusion à la première question posée la nuit précédente : « Qu'est-ce que je suis pour toi ? »

— Je n'ai pas été tout à fait honnête, commence-t-il en me regardant droit dans les yeux.

Mon pouls s'emballe...

— Je t'aime, tu es ma meilleure amie, ma confidente. Si belle, si généreuse. Mais vois-tu, notre amitié a toujours été un peu ambiguë. Sans séduction mais ambiguë. Et j'ai laissé faire, par lâcheté ou peut-être par peur de te perdre. J'ai l'impression...

J'attends. Ce qu'Adam va dire me fera forcément souffrir. Il prend une grande inspiration et lâche :

— Je n'ai pas envie que tu te fasses des idées...

M'aurait-il giflée, puis battue, que j'aurais été moins blessée. Je m'écarte lentement, le cœur douloureux, mais le sourire aux lèvres, me fais violence pour conserver ce visage souriant alors que tout en moi crie. Plus que contre Adam, ma colère est dirigée contre moi-même. *Pauvre idiot. Qu'espérais-tu ?* Cet instant me rend une certaine clairvoyance et je m'aperçois qu'à la douleur se mêle une sourde et étrange indifférence.

Une part de moi me commande de ne pas m'offusquer de son rejet. Mon insatisfaction sensuelle est sans doute le plus beau cadeau qu'il puisse m'offrir ce soir. Quel charme pourrait avoir une passion satisfaite ? Mon affection était-elle le rempart inconscient érigé contre la perspective du départ ? Au moins, dorénavant, les mille et une raisons de m'en aller et la seule pour rester n'ont plus lieu d'être. J'appréhendais d'en discuter avec lui tant il avait tout fait pour « me sauver » ; or, quelque part au fond de moi, je ne souhaitais pas être sauvée ! Là, maintenant, je peux lâcher prise. L'heure a sonné. Me voilà bel et bien seule, complètement seule et complètement libre, prête pour une autre vie, sans secousse ni déchirement.

— Tu ne dis rien ? s'étonne Adam.

Il cherche mon regard, je fuis le sien.

Pile au moment où je vais trouver une excuse pour m'esquiver, mon frère arrive. À la rescousse. « Ah, vous voilà enfin vous deux ! »

Il est temps de souffler les bougies. Je le suis, très digne, prends place sur l'estrade – c'est aussi mon anniversaire après tout – et, comme jadis, Mansour, Larissa et moi chantons, faisons nos vœux et coupons le gâteau ensemble. Muni d'un smartphone, Adam capte des sourires, des tenues et des attitudes. Aux couleurs vives, joyeuses et flashy que portent Mansour et Larissa, s'oppose la noirceur sobre, classique, de ma combinaison. Je souris néanmoins de toutes mes dents devant l'objectif, résolue à user jusqu'au bout de mes vagues talents de comédienne.

— Dommage que tu n'aies pas apporté ta guitare, regrette Larissa, tu aurais pu nous jouer un morceau.

Adam se contente de grogner, continue de m'observer, soucieux. Mon mutisme l'inquiète. Moi, j'ai l'impression que ce silence lui parle, qu'il peut entendre mes pensées. Je crois même percevoir qu'il me supplie... Comme s'il savait tout.

Le gâteau dégusté et les bouteilles vidées, Adam annonce son intention de rester sur place pour la nuit. Comme la moitié des convives. « Tu devrais faire pareil, me conseille-t-il. Il est tard. » Si je l'imité, je devrai me taire. Ou tout révéler. Déclencher la guerre. Contre qui ? Moi ? Adam ? Les autres ? Qu'importe ! Je pourrais tout aussi bien me résigner à subir. Faut-il briser le silence, dévoiler mon projet, et alors, reconnaître ma faiblesse, ma fragilité ? Mais non, seul le départ me libérera. Vais-je partir ce soir ? Demain ? À quoi bon continuer de résister ?

Devant mon air buté, il propose de me ramener. Comme il est un peu ivre et que je veux être seule, je décline : « Je prendrai le métro, ça ira. » Mais je m'attarde, animée du désir de faire ou de dire quelque chose, sans savoir quoi au juste. J'ai la gorge douloureuse, des mots naissent, grouillent, s'entrechoquent, que je ne peux libérer ni comprendre.

— S'il te plaît, ajouté-je en me retournant, ne reviens pas.

Ce n'était pas ce que j'avais voulu dire. Adam a pâli, ces mots lui plaisant encore moins qu'à moi. Je voudrais expliquer, rassurer, mais il est trop tard.

Alors je le regarde fixement. Graver en moi son image.

Et tout à coup une rumeur dans la tête, un pincement au cœur quand Adam demande, un peu perdu :

— Et les fantômes alors ?

— Je les dompterai seule.

Il me suit des yeux, ayant à peine saisi.

*

De retour au studio, je répète la phrase pour m'en convaincre. *Je les dompterai seule. Je les dompterai seule. Je les dompterai seule.* Devant le miroir de la salle de bains, je jure de ne plus abjurer ma liberté. À coup sûr, ma peur répudiée, fantômes et démons intérieurs plieront et je me débarrasserai des béquilles : antidépresseurs, somnifères, anxiolytiques à la poubelle !

Je me revois danser avec Adam, le chagrin ressurgit, mais je vide le contenu de ma trousse de toilette dans le lavabo, jette boîtes et flacons par terre. C'est seulement dans l'action que se niche le réconfort.

La sonnerie du portable me ramène dans la chambre. Papa. Je ne réponds pas. L'appel cesse, revient une minute plus tard. Cette fois, c'est maman. Comme je ne prends toujours pas l'appel, elle laisse un message : « C'est nous, chérie. Nous pensons très fort à toi. Joyeux anniversaire ! » Je les imagine dans une chambre d'hôtel quelque part en Afrique, se souvenant que leurs jumeaux viennent d'avoir dix-huit ans et interrompant une conversation pour de brefs messages de vœux. Où ont-ils dit qu'ils étaient ? Cela m'est égal. Deux semaines qu'ils s'y trouvent et c'est à peine si j'ai de leurs nouvelles... Et puis, j'ai eu mon content de tendresses machinales. D'une façon ou d'une autre, je devrai rompre avec eux. Je devrai oublier, pour ne pas me sentir tiraillée, rattachée à ceux que je perds... Oublier ce que j'ai pu être, qui j'ai pu aimer, afin de mieux choisir. Remplacer. Recommencer. Effacer les souvenirs, ce pont qui m'unirait au passé. *Reset.*

Comprendre aussi clairement que rester ne sert à rien me remplit d'un bonheur inédit. D'autant plus grand et puissant qu'il succède à la douleur. Une euphorie surprenante m'inonde. De l'excitation. De l'adrénaline. Comme si j'étais sur le point de sauter du haut d'une falaise, des ailes me poussent. À moi de voler.

3.

Je ne me suis jamais sentie aussi vivante que la nuit où j'ai pris ma décision. Que dis-je ? Je n'ai pas pris de décision, elle s'est imposée, inexorable, m'a soumise à elle, harcelée jusque dans mes songes. Mais, au réveil, une grande partie de l'excitation est retombée. Et de mes rêves, ne demeuraient que les images âpres. Mes pensées s'ordonnant petit à petit, j'ai commencé à revenir dans la réalité, à prendre conscience de la solitude de la chambre, du vide du lit où je n'ai pas dormi, de la fraîcheur du plancher où le sommeil m'a surprise. Mon premier réflexe ? M'observer dans la glace. Qu'est-ce qui a changé ? Aucun détail ne me trahit, j'ai l'air frais et dispos, me trouve même des couleurs, comme si, à force de jouer, j'en étais venue à être fausse en permanence. Quelle naïveté d'espérer changer en une nuit !

Bientôt huit heures. C'est décidé, je n'irai pas en cours. Je n'irai même nulle part où l'on m'attend. Plus d'horloges, de calendriers, d'obligations, d'agenda. À quoi servent ces choses dont je faisais grand cas ? Après le désir physique, le fantasme du départ est revenu supplanter l'attachement au présent. Qu'on lève les rideaux, fini le simulacre ! J'ai une autre priorité maintenant : moi. Parce qu'il y a une vie à vivre. Parce que c'est la seule façon d'exister. Parce que, sans cela, je suis condamnée à d'éternels remords.

Quoique taraudée par le doute, une partie de moi continue de vibrer d'allégresse. Une allégresse à laquelle s'est ajoutée une grande impatience.

Impossible d'attendre une minute de plus. Il paraît urgent de tout enterrer. Montagnes, jungles ensoleillées, vastes îles, rivages de mer, cieux mouvants, tout cela m'attend, n'est-ce pas ? Je me force toutefois à réfléchir : c'est une chose de partir, une autre de survivre dehors. Surtout quand on est inexpérimentée. J'ai voyagé, mais rarement seule. Il fallait toujours que les parents ou Madi soient là. Qu'ils s'occupent de tout. À l'idée d'abandonner la chaleur et le confort du studio, de me couper de tout au milieu de nulle part, mon ventre se serre. À combien d'autres choses devrai-je renoncer ? Suis-je prête à ces sacrifices ?

*

Une mince pellicule de neige recouvre les branches des peupliers plantés devant la résidence étudiante. Il ne faisait pas si froid hier. Il faisait même très doux pour un soir de décembre. De la tristesse dans l'air ? Une lumière terne a envahi les rues. Le ciel hésite entre soleil et pluie. Et les arbres dénudés, torturés par le vent sec, sont pitoyables... Je remonte le boulevard qui s'anime peu à peu. Courir. Laisser l'air hivernal fouetter ma peau. Éliminer doutes et peurs par l'effort. Longer les trottoirs. Parcourir – pour la dernière fois peut-être – les rues familières. Réfléchir. Souffler. Courir encore. De sorte qu'en rentrant, mes idées seront beaucoup plus claires.

D'abord, il me faut des sous. De temps en temps, papa me fait un virement. Mon argent de poche, dit-il. Tiré de son propre compte. Pour me motiver sûrement. Et s'assurer, par la même occasion, que je suis entièrement dévouée à ma carrière, bien à l'abri du besoin. Or maman s'occupe déjà de tout ou presque. Cela me laisse donc un bon pécule. Je suis passée par la banque il y a deux jours et, comme les autres fois, j'ai retiré une petite somme. Pour ne pas éveiller les soupçons. Liquide qui, accumulé aux autres retraits, fait une belle ceinture de sécurité.

Je compte les billets. Il y a en tout deux mille euros. Sera-ce suffisant pour les premières semaines ? On verra. Je cache la liasse dans un sac à

bandoulière. Puis renverse le contenu de l'armoire, des placards et tiroirs, fais l'inventaire de ce que je vais mettre dans mon bagage : vêtements, photos de famille, carnets, manuels, produits de toilette, maquillage, accessoires et objets divers... Que prendre ? Qu'emmener ? Que porter sur moi ? Quel est mon vêtement le plus chaud ? Cette veste en cuir noir ? Ce blazer à boutons de manchette ? Ce long manteau cintré en fausse fourrure ?

Encore indécise, je me déshabille, me fais couler un bain. Une envie m'étreint, troublante, exquise : m'examiner nue dans la glace. Vers quinze ans, ma poitrine arrondie, mes hanches évasées, ma taille se creusant, comme modelée par une main invisible, je cachais ces formes, rêvais de solidités masculines, arborais même un style androgyne qui ne plaisait pas. Quand ma mère me faisait régulièrement cadeau d'escarpins, de jupes, de robes chics, espérant que je finisse par y prendre goût, Larissa, elle, proposait subtilement « quelques conseils ». Quant à Madi... Elle n'en demandait pas trop. Elle s'était proclamée ennemie du vulgaire, du moulant, du court, il lui suffisait que je consente à m'habiller en femme. Déterminée à traquer mes vices, elle fouillait, furetait, guettait... Elle savait ma haine des proéminences féminines, sentait le déclic secret que j'éprouvais en voyant les autres filles, mais faisait semblant de ne pas voir, de ne pas deviner... Et moi, lasse de ma silhouette désespérément fragile – arnaque ou méprise de la nature –, si peu assortie à ce que j'étais à l'intérieur, je m'imaginais des épaules larges, un torse plat, des bras puissants, une voix grave... Je fantasmais plus que jamais sur l'homme que j'aurais été. Les remarques désobligeantes, les reproches incessants ont réussi à me faire adopter les coquetteries et « femelleries », comme ma grand-mère les appelait. Pour complaire. Décision qui ne m'a fait aucun bien, car je n'en appréciais pas mon corps pour autant. Les regards qu'il me valait, les masculins surtout, me remplissaient de gêne. Il a fallu qu'Adam arrive pour que tout change. Du haut de ses vingt-trois ans, il m'a toujours paru plus mature que les garçons de mon âge. Plus homme. Un homme à séduire donc. Sans être prête à subir le désir, avec lui j'ai aimé le

susciter. J'aimais ses insistances flatteuses, sa chaleur enveloppante, qui ne m'embarrassaient plus, mais me caressaient. Comme un jeu. Jeu qui aurait pu continuer. Si seulement je m'étais contentée de l'amitié « ambiguë » au lieu de me projeter dans une relation impossible.

Des bottines à talons pour grandir de quelques centimètres. Un peu de maquillage pour passer inaperçue. Quoi d'autre ? Si mes iris bruns (rien d'original) ne semblent pas nécessiter de lentilles, mes cheveux trop reconnaissables me tracassent. Je les ai toujours portés au naturel : noirs, à hauteur d'épaules, à mi-chemin entre le crépu et le frisé. Un voile suffirait à les dissimuler, mais j'essaie de les lisser. Difficile. Mieux vaudrait les teindre. Ce à quoi je m'attelle immédiatement. La volonté mise à les dénaturer m'éclaire sur mes intentions : c'est bien d'un adieu qu'il s'agit. Je veux un départ irréversible.

Sans amis ni famille, toutes ces précautions auraient été inutiles puisque je n'aurais manqué à personne. Donc, personne pour m'embêter ou me demander des comptes. Se pourrait-il que je me croie plus importante que je ne suis ? Mais, au fond, qui se soucierait vraiment de ne plus me voir ? Mes parents ont leur vie, mon frère la sienne, ma meilleure amie se colle à lui et m'oublie, Adam a entaillé le lien que je pensais – espérais – amoureux.

« Je n'y survivrais pas », a-t-il quand même dit. Un mensonge ? Cela me plairait de lui manquer. Pour autant je ne veux pas lui faire de mal. J'emporterai avec moi quelque chose de lui, c'est certain. Sa raison de vivre ? Sa joie de vivre ? N'est-ce pas ce qu'il a prétendu ? A-t-il menti ? Peu importe. Il s'en remettra. Et puis, ne les aurais-je pas tous perdus un jour ou l'autre ? Ou réciproquement ? Par la mort, le temps, l'âge ? Par la séparation ? Ou la disparition ? N'est-ce pas ce que les gens font : disparaître ?

En me prenant pour acquise, en bâclant la tendresse, en m'imposant leur confiance pesante, aveugle, ils ont fait mon malheur, et aussi le leur. S'ils

souffrent, ce ne sera pas ma faute. J'ai besoin de clarté. De découvrir ce qui se niche en moi. Qu'on me laisse tranquille. Car quelle que soit l'issue, celle qui part ne sera pas la même au retour, si retour il y a. Qui suis-je aujourd'hui ? Qui serai-je demain ? Je ne suis pas. Je *deviens*.

J'embrasse d'un coup d'œil les détails de la pièce : armoire, placards et tiroirs refermés, sac et valise sur le lit. Cet endroit sans âme, qui avait été autant refuge que prison, me touche, m'éblouit presque, bien qu'il n'y ait rien de beau ou d'émouvant. Mais les plus belles choses ne sont-elles pas celles auxquelles on doit renoncer ? J'avais réussi à emménager dans la résidence l'été dernier, arguant, auprès de mes parents comme du comité de sélection des dossiers, d'une meilleure concentration dans une atmosphère moins sociale, moins dispersée, pour mes études. C'était vrai : ma soif de connaissances s'y assouvissait avec sérieux. Penchée des heures sur le bureau, je ne trouvais d'exutoire que dans les livres et les notes. L'ardeur qui me brûle de l'intérieur, cette avidité presque, seules les études la nourrissaient. L'autre moi, cette partie que je tais, refuse, crains, s'en accommodait. Pas le choix, pas le temps, et surtout pas l'envie de m'éloigner de l'image de la fille modèle. J'étais triste mais je ne l'avais pas toujours été. Il y avait eu une période où livres, cahiers, sciences et rêveries répondaient à mes interrogations, à ma curiosité, à la soif d'apprendre, où j'avais aimé l'accumulation des connaissances plus que tout au monde. Trop pour être malheureuse. Trop pour être heureuse aussi. Je les aime toujours, mais différemment. Plus question de me punir pour quelques échecs : un examen moins bien réussi, une copie plus banale... Hors de question de sacrifier le bonheur. De me perdre face à la réalité, face au trop-plein, face au trop-vide et aux désirs contraires. Épuisée d'efforts, de sacrifices, de faux-semblants, d'espoirs, de dévotion aux concours..., j'en ai voulu à tout le monde, à commencer par moi. Je me regardais agir mécaniquement. Plutôt, je me regardais *végéter* – chaque jour ressemblait au précédent, sans autre bruit dans le studio que celui de ma respiration – et j'étais incapable d'*agir*.

J'ai enfin compris : je n'avais jamais choisi pour moi, mais pour mon père. Toujours en quête de son approbation, je voulais l'impressionner, attirer son attention. J'étais *son produit*. Pas que le sien d'ailleurs... Il m'avait transmis une vanité agaçante, un désir de briller, le goût du paraître... Et, par peur de décevoir, j'étais allée loin, très loin, dans la soumission. Je croyais bien faire, en faisant ce qu'on attendait de moi, mais j'étais perdue. Je *m'*étais perdue. J'occultais joies, rages, désirs – les désirs surtout, dénaturés, façonnés, méconnaissables à force de contention –, je tentais de me retrouver dans les méandres de l'introspection mais n'étais qu'une coquille vide. J'avais voulu un univers, je l'avais peuplé de rêves, trop de rêves ! Mais étaient-ce les bons ? Les miens ou les siens ? Dans un élan de colère, j'arrache et déchiquette emploi du temps, formules, *Minon* et citations accrochées. Dénuder le mur. Dépeupler l'univers. Couper les liens. Briser les serrures. Et comme déchirer et casser ne suffisent pas : brûler.

La flamme jaillit. La façon dont le feu consume le papier dans l'évier me fascine. J'imagine cette chaleur caresser ma chair. Il suffirait d'un peu de gaz ou de liquide inflammable. D'allumer le briquet, d'approcher ma main. Quelle manière plus expéditive de disparaître ? Je le ferais dehors évidemment. Dans un endroit désert. À l'abri des regards. Et tout serait fini en quelques minutes. Arrivés trop tard, les secours découvriraient les restes calcinés, les miens me pleureraient quelques mois, voire années, puis m'oublieraient. Qu'est-ce qui me retient ?

J'en suis là de mes réflexions morbides quand mon estomac me rappelle à l'ordre. Il est vide. Le froid et la course m'ont ouvert l'appétit. Je prépare des toasts aux œufs et au fromage, que je dévore après la diète involontaire des derniers jours. À peine la dernière bouchée avalée, j'essaie de boucler la valise. Comme la fermeture résiste, je la vide. À contrecœur. Impossible de tout emporter donc. Il faut trier, retenir le vrai nécessaire, l'irremplaçable. Difficile quand on est habitué – trop ? – au superflu... Je m'y prends à

plusieurs reprises. Et me dis que ne rien posséder a du bon : le futur sera fait de nouvelles choses.

Fin prête, j'enfile l'épais manteau de fausse fourrure, ouvre la porte, agrippe la poignée du bagage à roulettes. *Disparais !* me répété-je. Et marche. Un premier pas puis un deuxième et un troisième sont bientôt franchis. Que je m'éloigne. Que je fasse le plus de pas possible. Que je change de rue, de quartier, de ville, de pays.

Une pensée m'effleure : quand ils entreront dans ma chambre – et ils ne tarderont pas –, ils la trouveront telle que je l'ai laissée : propre, silencieuse, mais avec tant de choses à raconter... Tiens, je n'ai pas prévenu Adam. Il a cherché à me joindre mais je dormais déjà. Il a appelé treize fois. Pour dire quoi ? Adam, hier, ignorait qu'il perdait une amie. Une volonté sourde – mesquine ? – de représailles m'incite à l'ignorer. Et je ne peux plus appeler : le téléphone, écrasé d'un talon de bottine, gît au fond d'une benne à ordures. Acte insensé ? Couper tous les ponts, tout ce qui relie et indique où l'on est. Je pense aussi à l'exercice de mathématiques qui ne sera jamais résolu, au journal intime qui devra attendre qu'on vienne recueillir ses confidences. Ils fouilleront partout, violeront l'intimité, voudront pénétrer le secret... Ils s'étonneront, s'interrogeront, chercheront, jugeront, condamneront, feront fausse route, croiront comprendre, comprendront peut-être à la fin, mais oublieront très vite. Parce qu'on oublie tôt ou tard. N'est-ce pas le sort réservé aux disparus ? Ils ne m'oublieront pas parce que je ne suis rien, ils m'oublieront parce qu'il faudra qu'ils vivent. *Ils* : tous ceux à qui j'arrache quelque chose. Une amie, une sœur, une fille...

Cela me rend triste, mais si heureuse ! Heureuse, car j'agis, car je suis l'héroïne de mon histoire, car je maîtrise mon destin, car je suis, enfin, le « je » qui désire. Bien sûr quelque chose en moi me reproche cette cruauté, mais je ne sens en revanche aucune culpabilité. Juste une vague tristesse nostalgique, vite chassée par l'excitation du départ.

*

La sensation persiste quand je me noie dans la fourmilière bruyante de la gare du Nord. Désormais, rien ne peut m'arrêter. C'est comme si mon corps s'était mis à flotter, comme si je pouvais tout voir, sentir. Un sentiment de puissance m'envahit. Je sens, confusément, que je vis des instants sublimes qui me marqueront à vie. J'ignore encore ce que je vais faire, et qui je vais rencontrer. Je ne sais même pas où aller, n'ayant pas assez réfléchi, mais qu'importe la destination ! Des villes tourbillonnent, se chevauchent : Londres, Bruxelles, Berlin... ? À un guichet, je prends à tout hasard un billet pour Amsterdam. C'est juste ça, le prix de la liberté : un vulgaire bout de papier ?

Le sentiment d'une farce, d'un complot presque, me turlupine : *c'est trop beau...* Alors je me gifle intérieurement. Peu importe ce qu'il se passera, j'ai tout à vivre. La foule est réelle, je suis dedans. Reste à tout ancrer dans ma mémoire : bruits, couleurs, parfums. Flux et reflux de voyageurs, retrouvailles familiales, rires joyeux de couples, cris d'enfants, pas pressés d'hommes d'affaires, vendeurs à la sauvette, mendiants et sans-papiers : il y a là tout ce que l'espèce humaine porte de contradictions, d'espérances et de désillusions. Bonheur et désespoir, richesse et dénuement, vices et vertus se frôlent, se croisent, se confondent dans la plus grande indifférence. Et dans ce foisonnement d'histoires, de pensées, de peines et doutes, personne ne s'occupe de ma tragédie intime. Que voit-on ? Une jeune fille comme une autre, dépouillée de toute identité. Alors, enfin, je peux être qui je veux.

Le train part à quinze heures, j'ai encore le temps de flâner. Je m'installe au buffet de la gare, où je m'offre un burger. Je prends ensuite des chips et du coca à un distributeur, petite collation pour la route. Puis, le billet bien en poche – je le tâte toutes les deux secondes –, je rejoins la zone de départ. Mon regard s'attarde sur les vitres inondées de lueurs incertaines des wagons, sur les quatre bandes luisantes des rails alignés en face de moi. Et j'anticipe

l'arrivée du train, j'en tremble d'impatience. Les portes s'ouvrent enfin, m'accueillent. Je me hisse dans un compartiment où il y a déjà quelques personnes, que je ne prends pas la peine de scruter. Je range ma valise et m'installe près d'une fenêtre, le sac sur les genoux.

Jusqu'au dernier moment, je ne croyais pas aller jusqu'au bout. Volonté et détermination étaient intactes, bien sûr, mais je craignais que l'amour et le devoir ne me retiennent, ne me paralysent. Que je me dégonfle. Descende du train. Or je suis restée assise. Le cœur lourd, mais assise. Le sentiment de faire ce qu'il faut n'empêcha pas des larmes de jaillir. Des passagers sont venus s'installer devant moi : un couple tenant un bébé. Ils parlent une langue que je ne comprends pas mais je comprends qu'ils se disputent. Le ton monte, et, brusquement, la jeune femme se tait et se recroqueville. Mon regard croise celui de l'enfant par-dessus le dossier du siège. Il suce tranquillement une tétine rouge et triture les cheveux blonds de la jeune femme. Je lui décoche un sourire puis m'assoupis, harassée.

Pour la première fois depuis longtemps, j'ai dormi d'un sommeil paisible. Quand je me réveille, le train n'est plus à quai. Le bébé pleure et la jeune femme chuchote pour le calmer. À en croire mon ventre, cela fait plusieurs heures que je dors. Je ne suis pas certaine d'être encore en France. Le paysage urbain a cédé la place à la végétation. Des arbres à perte de vue. Le soleil se cache derrière les nuages, tout est gris et paraît morose. Tandis que je m'étire, voilà qu'une figure d'homme me sourit. Un regard bleu qui se plante dans le mien. Je m'aperçois que ma tête repose sur l'épaule de mon voisin. Je m'écarte en m'excusant et à la question qu'il me pose, je réponds en hochant la tête, sans même avoir écouté. Une seule pensée m'obsède : *Ça y est. Je pars.*

DEUXIÈME PARTIE

4.

C'est ici qu'il lui avait parlé pour la dernière fois. Elle se tenait debout dans le couloir de l'entrée, à l'endroit où il se trouve maintenant. Ce soir-là, la console avait été déplacée vers l'autre mur pour faire de la place, le portemanteau était plein à craquer. Adam se souvient de la façon dont elle s'était arrachée de ses bras, toute de pierre, semblait-il, de la façon dont elle l'avait observé, puis avec quel soin elle avait évité son regard. Il se souvient de tout. Surtout de son air distrait, perdu, très loin. De l'émotion que cette scrutation mélancolique avait fait naître en lui. Un instant étrange, énigmatique, trouble, qui l'avait touché plus profondément qu'il ne l'avait cru sur le moment. Quelque chose de funeste se préparait et il n'avait rien senti. *Rien du tout*. Peut-être parce que les malheurs de ce genre, on les croit réservés aux *autres*. Jusqu'à ce qu'ils frappent et qu'on comprenne que les *autres*, c'est nous aussi. Depuis, mille et une questions s'agitent dans sa tête. C'est à peine s'il peut s'attarder sur l'une d'elles, tant il est confus.

Comme il entre dans le séjour, des voix lui parviennent. Croyant entendre son prénom, il s'arrête, attentif.

— ... Adam sait, disait Mansour. Coura lui dit tout. Ils n'ont pas de secret l'un pour l'autre.

Le propos laisse le jeune homme perplexe. La relation fusionnelle qu'on leur prête ne cesse de l'étonner. En réalité, Coura est à peine plus ouverte

avec lui qu'avec le reste du monde. On croit pénétrer dans son univers, alors qu'on est de l'autre côté de la barrière. Et tout ce qu'on voit à travers se révèle aussi flou qu'indistinct. On avance mais en marchant sur un terrain miné. Tous les jours, elle promet d'abattre ses défenses, tous les jours Adam croit y arriver, mais déçante. Comme si cette solitude, Coura la cherchait, la voulait désespérément. Tiens, pourquoi parle-t-il au passé ? Cette pensée le fait frissonner.

Plus d'un les prend pour un couple. Et quand on lui demandait : « Mais tu l'aimes ? Et elle t'aime ? » il était gêné car c'était autre chose qu'une relation amoureuse. Alors il avait cessé de détromper. À quoi bon ? Eux ne voyaient jamais la barrière dressée, se contentaient des ombres imprécises. Pas lui. Car il savait que Coura se perdait en elle, parfois.

*

Quand il apparaîtrait, le silence se fait. Ils sont tous là. Y compris M. et Mme Gaye rentrés à Paris par le premier avion. Le père de Coura porte un costume gris clair et son visage oblong, surplombé de cheveux clairsemés, se veut impassible. Sa femme, petite, mince, en tailleur noir et chemisier beige, se tient à ses côtés près de la grande fenêtre. On a aussi appelé Madi, qui a dû écourter son séjour en province. Assise sur un fauteuil, elle pleure doucement, la tête baissée, les mains croisées sur sa jupe fleurie, tandis que Larissa, beaucoup moins bouleversée, lui caresse le dos. Mansour a les yeux rivés sur Adam, une fine ride entre les sourcils. La même qui se dessine sur le visage de Coura quand son émotion est trop forte.

— Des nouvelles ?

Adam secoue la tête, désolé. C'est lui qui, quelques heures plus tôt, a averti Mansour de l'absence de sa sœur. Il s'était rendu chez elle, après tant d'appels et messages restés sans réponse. Elle n'avait pas ouvert. Croyant à un caprice, il avait d'abord haussé les épaules, se disant qu'il aurait tout le temps de s'alarmer si elle ne revenait pas le soir. Mais, comme elle ne

rappelait pas, il était retourné à la résidence. Avait frappé à sa porte. En vain. Craignant le pire, il avait sorti la clé. Son cœur battait la chamade tandis qu'il l'enfonçait dans la serrure et poussait lentement le battant. Le lit était fait, tout était intact et laissait croire que Coura n'était pas revenue pour la nuit. Ce que les surveillants avaient confirmé : l'étudiante était absente depuis deux jours. Alors, avec quelques potes, ils avaient fait le tour des endroits que Coura fréquentait. Sans succès. Aucune trace d'elle. On avait interrogé ses amis. Sans plus de réussite.

Si elle n'était ni à l'école, ni au studio, ni avec aucun de ses amis, où pouvait-elle se trouver ? Où avait-elle pu aller ? Aucune idée. C'était comme si, du jour au lendemain, elle avait cessé d'exister.

— Putain, où peut-elle bien être ? s'emporte Mansour en écho à ses propres pensées.

Ses parents sont trop abattus pour faire attention à l'écart de langage, et lui, trop préoccupé pour s'en inquiéter.

Flegmatique, Larissa recommande de ne pas s'en faire. Coura est quelque part où il n'y a pas de réseau, ou elle a perdu son téléphone, des choses qui arrivent. Elle finira par appeler. Mais Mme Gaye rétorque sèchement que sa fille n'est pas aussi irresponsable. Qu'il lui est forcément arrivé quelque chose. À ces mots, Madi sanglote de plus belle. Mme Gaye reste très calme. L'absence de cris, de gémissements, de crise d'hystérie en dit long sur sa force de caractère. Sa tenue la vieillit, lui donne une allure rigide. « Maman t'apprécie », disait toujours Coura à Adam. Mais ce n'est pas tout à fait juste : elle a des regards qui pénètrent, avertissent, l'air d'avoir vécu des épisodes tragiques, semble se méfier de tout et de tout le monde. Et là, c'est en lui qu'elle n'a pas confiance. Elle sait bien peu de ce garçon, maintient volontairement une distance, se contentant de craindre le danger qu'il représente, danger qu'elle prédit d'instinct.

— Arrête de jouer les oiseaux de mauvais augure, dit M. Gaye en rabrouant sa femme. Larissa a raison. Si on la retrouve...

Il ne termine pas mais on sent que, en lui, la colère le dispute à l'incompréhension, l'impuissance à l'inquiétude. Il passe une main sur son visage, répète : « Si on la retrouve... »

Toujours sans achever, il prend la main de son épouse, qui le regarde et demande à voix basse :

— Et si elle savait ?

Savoir quoi au juste ?

L'atmosphère est tendue, irréelle, comme dans un mauvais rêve. S'approchant de Mansour, Adam lui tapote fraternellement l'épaule. Mais Mansour se dégage.

— On ne peut pas rester là sans rien faire. J'en ai assez d'attendre !

M. Gaye intime le silence à son fils. Et tente de le raisonner. La police est en train de faire le nécessaire. Ils doivent retourner tout Paris. Hôpitaux et morgues ont été contactés : rien. N'est-ce pas prometteur ?

— Si elle est dehors, elle ne survivra pas longtemps seule, sans argent... Et si elle n'avait pas de veste... Il fait si froid...

Madi vient de relever la tête. Elle a parlé doucement, assez pour qu'on l'entende. Son visage exprime une douleur profonde. Ses yeux gonflés d'avoir trop pleuré scrutent la baie vitrée. On n'y voit presque plus dehors, tant il fait sombre. Une nuit épaisse, palpable. Tragique.

— Pour l'amour du ciel, maman, ressaisis-toi ! fait Larissa. Je parie que Coura est bien au chaud... Si ça se trouve, elle...

— Il faut qu'on réfléchisse, interrompt M. Gaye. Qu'on sache ce qu'il s'est passé.

Tout le monde opine et s'assoit. Madi sert à boire et distribue des parts de pizza. Mais les esprits ne sont pas à manger.

Ensemble, on essaie de rassembler les souvenirs des derniers jours. Adam montre les photos de Coura prises le soir de son anniversaire. Un sourire éclate sur la plupart. Mais quelque chose d'artificiel en émerge. Figée entre Mansour et Larissa, la disparue a les yeux perdus dans le vide, dans un

lointain sacré, comme la dernière fois qu'il l'a vue. Il aurait tellement voulu savoir ce qu'elle regardait. À quoi elle pensait. Remonter le temps, la secouer, l'aider. Le pire, c'est que tous croient la connaître mais ne perçoivent pas que ce bonheur figé est trompeur. Tout est là, étalé sur l'écran du smartphone, mais ils ne veulent rien voir, se mentent et disent : « Elle a l'air bien. » Or la jeune fille qu'ils décrivent est à des années-lumière de celle qu'Adam a sentie lointaine, grave, triste. Perpétuellement sur la défensive. Fatiguée et irritée par un rien. Il ne le dit pas pourtant, se contente de les écouter. Peut-être pour ne pas les affoler. Ou parce qu'il n'a aucun droit d'évoquer cette autre Coura, estime qu'en parler lui donnerait le sentiment de la trahir. Elle, si orgueilleuse, qui n'avouait jamais sa fragilité.

— Toi, intervient Mansour en le désignant. Dis-nous ce que tu sais. Qu'est-ce que ma sœur t'a raconté ?

— Rien, nie-t-il. Coura ne m'a rien dit. Mais je crois...

Adam hésite. Il ignore comment ses propos pourraient être accueillis. *Que ferais-tu si je disparaissais ?* Et si Coura était juste partie ? Si, comme elle l'avait laissé entendre, elle avait plutôt disparu ? Ce que signifiait même ce mot : s'évaporer un temps, tout le temps, à jamais ? Hypothèse trop folle, trop troublante pour qu'il ose s'y appesantir. Mais comme ils le regardent, tous, attentifs, incrédules, il s'empêtre :

— Je crois qu'elle va bien.

Un ange passe. Avant même qu'il ne comprenne ce qui survient, Mansour l'empoigne par le col et le secoue violemment, le visage convulsé.

— Cet enfoiré sait où elle se trouve... T'as intérêt à parler.

— Mansour ! grogne M. Gaye avec autorité.

Larissa et Madi ont l'air choqué. Mme Gaye ne cille pas.

— Je te préviens... Si jamais je découvre que tu lui as fait du mal, je te tuerai de mes propres mains.

Par défi, Mansour ne relâche pas Adam tout de suite. Son regard lourd de menaces poursuivra ce dernier longtemps. Adam ne l'a jamais vu ainsi. Un

instant, il a même cru qu'il l'aurait frappé, n'eût été son père. A-t-il parlé sous l'emprise de la colère ou le croit-il sincèrement responsable ? Capable de faire du mal à Coura ?

Malgré la surprise, l'indignation, Adam ne lui en veut pas. Comment le pourrait-il ? Tous deviennent plus ou moins fous avec cette disparition. À sa place, lui-même se serait soupçonné aussi.

*

La nuit suivante, Adam la passe comme celle de la veille. Comme celle du lendemain aussi, peut-être. À avoir une conversation imaginaire avec Coura. À lui poser des questions sans réponse. À évoquer un souvenir : sa grâce nonchalante quand elle marche à ses côtés dans la rue, sa façon de glisser un bras sous le sien, de se blottir parce qu'elle a trop froid. Il gigote dans le lit, la bouche râpeuse, la tête pleine d'absurdités, le cœur égaré, ne sachant que faire, se débattant contre la sensation d'être inutile. Est-il donc si fragile que le moindre coup de vent suffit à l'anéantir ? Combien de jours resteront-ils sans nouvelles ? Qu'est-il vraiment arrivé à son amie ? Fuite ? Fugace ou durable ? Pire ?

*

Le lendemain, Adam est auditionné dans un petit bureau mal éclairé, encombré de dossiers. Mansour ayant déjà parlé à la police, il appréhendait l'accueil qui lui serait réservé : il avait raison.

Jeune, trapu, blond, rasé de près, un policier tourne autour de son siège. Il parle fort, le doigt pointé sur lui, tient un discours impossible à suivre. Tant qu'il criera, il ne pourra lui répondre. D'ailleurs, est-ce légal de s'adresser à lui sur ce ton ? Sa collègue, restée muette depuis le début, le tire en arrière.

— Pardonnez à mon confrère, dit-elle à Adam en soupirant. La nuit a été longue. Mais comprenez : nous devons agir vite pour avoir une chance de la retrouver vivante. Chaque détail compte.

Elle penche vers lui un visage affable encadré d'une casquette de cheveux roux. Elle veut tout savoir de la relation qu'il entretenait avec Coura. Mais lui se tait, horrifié de l'entendre – elle aussi – parler au passé. Son collègue hausse les épaules, grommelle : « C'est un malin, ce petit gars. On ne va pas lui tirer les vers du nez. » Trompé par sa nervosité et ses réticences, le flic a l'air de croire qu'Adam en sait plus long qu'il ne le dit. Sans l'écouter, la jeune femme conseille au jeune homme de coopérer : tous doivent aider à l'avancée de l'enquête. Et le témoignage d'Adam est d'autant plus capital qu'il est la dernière personne à avoir parlé à Coura. Elle est au courant du fait que les deux jeunes gens s'étaient expressément isolés lors de la fête – Mansour a dû le rapporter – et tient à ce que le « témoin » lui répète mot pour mot la conversation.

— Nous avons parlé de tout... De nous.

— De vous ?

Le sang bat contre ses tempes.

— J'ai clarifié ma relation avec elle.

— Je vois, dit-elle en prenant quelques notes. Comment a-t-elle réagi ?

— Elle n'a pas réagi.

— Comment l'avez-vous trouvée ? Était-elle différente ? Montrait-elle des signes d'angoisse ?

Un silence, très léger, comme un souffle.

— Je ne sais pas trop... Elle est très secrète.

— Vous faisait-elle des confidences ?

— Je vous l'ai dit, elle est très secrète.

Elle s'assoit devant lui, croise les jambes. Une fenêtre ouvre sur la rue mais aucun bruit ne leur parvient. Pas d'air non plus. L'interrogatoire se poursuit. Coura et lui étaient-ils proches ? Comme il répond par l'affirmative, elle lui demande à quelle fréquence ils se voyaient. Adam répond trois, quatre fois par semaine et explique comment, il y a quelque temps, il a emménagé dans son petit logement.

— Vous viviez ensemble, vous voyiez tous les jours, mais elle ne vous disait rien, c'est cela ?

Le ton railleur déplaît au garçon, qui rétorque avec raideur que Coura ne lui raconte pas tout ce qu'elle fait.

— Que vous dit-elle ?

Adam consulte l'horloge murale. Bientôt midi. Leur désinvolture l'agace. Il faut mettre fin à cet interrogatoire stérile, tant il a l'impression de leur faire perdre un temps précieux. Qui sait ce qui a pu arriver pendant qu'ils parlaient ? Que pourrait-il raconter qui puisse servir ? Affirmer avec certitude que Coura a voulu disparaître serait orienter l'enquête. Que se passerait-il si cette direction se révélait mauvaise ?

Il ne sait ce qui serait pire : la savoir partie délibérément ou ne rien savoir du tout. Il l'imagine dehors, à la merci des pervers, des fous, des psychopathes... À mesure qu'il perçoit la gravité de la situation, la tension monte. Et si Coura courait réellement un danger ? Et si elle avait été agressée en rentrant au studio ? Et si, quelque part dans Paris, un malade la séquestrait ? À tout prix garder son calme. La panique ne doit pas le détourner de l'essentiel : revoir Coura saine et sauve. Les hypothèses n'ont de sens que si elles mènent jusqu'à elle. En supposant qu'elle veuille qu'on la retrouve. Mais il ne faudrait pas miser son sort sur de telles conjectures.

— Que vous disait-elle ? insiste la jeune femme.

— Nous sommes bons amis, ça s'arrête là... Écoutez, je ne sais pas où elle est. Je ne sais pas ce qui s'est passé.

— OK.

Un silence puis :

— Vers quelle heure a-t-elle regagné son domicile après la fête ?

— Environ deux heures du matin.

— Que faisiez-vous pendant ce temps-là ? demande le policier.

— Je l'ai raccompagnée à la porte et j'ai passé le reste de la soirée en compagnie de nos amis. Ils confirmeront. Je suis rentré vers sept heures.

- À la résidence ? dit la jeune femme.
- Non. Chez moi.
- Étiez-vous en désaccord ?
- Il nous arrivait d'être en désaccord, quoi de plus normal ?
- Que lui est-il arrivé selon vous ? reprend-elle.
- Je ne sais pas... Où qu'elle soit, j'espère juste qu'elle y est de son plein gré.
- Ah, ça, c'est à nous de le découvrir, ricane le flic.

En quittant le poste de police, Adam se sent exténué, découragé. Mais il lui suffit de penser à Coura, à leurs retrouvailles, pour que l'espoir renaisse. Prochaines, les retrouvailles ?

5.

Sortie de la gare centrale d'Amsterdam, j'ai marché. Savourant les prémices de ma nouvelle vie. Passé les premières heures, il a fallu que j'entame la chasse au logement : la nuit pointait, avec ses ombres, j'étais épuisée, gelée, après une si longue errance.

Je me suis arrêtée dans le premier hôtel venu mais sauvée prestement quand la réceptionniste a réclamé des papiers d'identité. Tragique erreur ! Vite, en dénicher un autre. Un panneau lumineux sur un toit m'indiqua une direction. La montre que j'avais au poignet marquait vingt heures trente, il fallait s'y rendre en marchant. Trois piétons et un cycliste avaient été interrogés. Mais je me suis perdue. Sans Internet ni GPS, je n'avais d'autre choix que de me fier à mon sens de l'orientation. Au bout de quelques kilomètres, j'ai enfin aperçu, de l'autre côté d'une route, entre un restaurant chinois et un arrêt de bus, la pancarte désirée. Après un accueil ordinaire, dans un anglais approximatif, j'ai pris une chambre, la 312, sous un faux prénom – Lisa –, mis le chauffage à fond puis, immédiatement, me suis débarrassée de mes couches de vêtements. Libérée, ma peau respirait enfin. Je me suis glissée sous la douche. Et dans les miroirs de la salle de bains, j'ai découvert avec des émotions contradictoires ma nouvelle apparence : ces cheveux rouges attachés sur ma nuque, ces yeux avides et une expression inconnue... Qui me donnait l'impression d'être... différente. Vieillie en quelques heures.

L'hôtel Vogel est un établissement correct. Même si la petite chambre sent la cigarette, tout est propre, bien tenu. Le soir de mon arrivée, j'ai commandé une orange pressée, puis, après hésitation, un bol de frites et des pâtes, que je n'ai pas mangées, ne ressentant plus la faim malgré mon estomac vide. Mais j'ai bu le jus d'une traite. Et, par souci d'économie, mon corps n'a eu droit qu'à cela depuis, excepté quelques petits déjeuners sommaires. Et puis, arpenter Amsterdam, voir ses canaux, ses maisons en hauteur serrées les unes contre les autres, son alchimie entre patrimoine historique et monuments contemporains : le Béguinage, le Vondelpark, le Museumplein où sont rassemblés ses musées dont celui consacré à Van Gogh, ses coffee-shops, ses habitants à vélo, me nourrit d'images et de songes.

Pour autant, peu à peu, retenue en otage par l'hiver, hors du temps, de la réalité aussi, je me mets à mourir de solitude. Partagée entre le désir de me terrer pour le restant de mes jours – échapper, encore, aux autres – et celui de me mesurer au monde extérieur, quoi que je fasse, la solitude me rattrape, m'étripe. Dans la chambre, j'ai allumé la télé une fois, m'efforçant de croire à cette illusion de présence... Mais je n'ai pas tardé à l'éteindre, préférant de loin la mélodie discordante du silence à ces voix aux accents inconnus. Je me déteste de ressentir un tel manque. Car ce qui m'effraie, c'est, ironiquement, ce qui m'a séduite : marcher seule, en électron libre, agir comme bon me semble, sans regarder en arrière.

Pis, j'ai envie de parler à quelqu'un. N'importe qui. Pas les clients indiscrets que je croise dans les parties communes ou le voisin fouineur de la 311, que j'évite, à court de mots à gaspiller, mais quelqu'un du passé. Quelqu'un à émouvoir, toucher... Mes réserves d'amabilité et de sourires épuisées, je n'ai pas le courage d'aller à la conquête d'une oreille amie. Et me rabats sur des visages connus. À mon grand regret, même en cherchant bien, il n'y a personne. Il y a Adam, certes, mais Adam est trop loin... Comme il l'était déjà à Paris. Comme ils l'étaient tous. Pour autant, j'attends encore

beaucoup d'eux : j'attends qu'ils me retrouvent, qu'ils me châtient ou m'applaudissent, mais au moins, me cherchent. Tout en sachant pertinemment ce qu'il m'aurait coûté d'être restée : sombrer plus loin. Pour de bon.

Il ne s'agit pas de vivre – pas encore – mais de tuer le temps. La liberté pour laquelle j'ai fui, et aussi abandonné, bafoué, trahi, blessé, au fond je ne sais qu'en faire. Parfois, je sors un peu mais très vite je rejoins la chambre, m'assieds sur l'un des lits jumeaux disposés côte à côte, jette un œil absent sur la valise rouge posée contre la porte, désormais seule chose que je possède, c'est-à-dire pas grand-chose, rien même... Je feuillette la bible trouvée dans un tiroir, livre dont la vue exacerbe ma frustration spirituelle, os jeté à un chien affamé. Je me lève, vogue devant la fenêtre, regarde à nouveau dehors. Plus d'envie de sortir. Je m'ennuie ferme. Vais et viens de la fenêtre au lit. Quand cela me lasse, je crie. Puis je pleure. Et file sous la douche. J'ai dû en prendre une douzaine, bien plus que ne l'exige l'hygiène. Comme si, à chaque fois, l'eau avait le pouvoir d'emporter des fragments de moi, de me déshabiller de moi. Cette fuite rêvée comme une évasion vire au fiasco, à l'enfermement déprimé.

La nuit, c'est pire encore. Je cogite, pense, regrette, plonge, me déçois, m'énerve. Je me sens séparée de mon corps. Déconnectée. Non à cause des cauchemars qui, à Paris, me secouaient brutalement, mais des moments magiques qui m'apaisaient. Si seulement je pouvais ne plus me réveiller. Car dans ces songes, à la différence du jour pesant, je vole. Je peux sentir la légèreté de mon corps quand il n'est plus soumis à aucune loi physique, qui rit de la gravité, se soulève et plane. J'éprouve l'envie de pleurer, certes, mais d'un bonheur frustré. Parce que je sais devoir ensuite retourner vers mon corps matériel, parce que la lumière du jour qui filtre à travers la verrière au plafond fait que le retour à la réalité m'angoisse.

À peine réveillée, déjà ivre de la rumeur d'Amsterdam qui monte et traverse les murs mal insonorisés, lestée par cette déprime que je n'avais

jamais imaginée, j'oublie plans, itinéraires, projets. Et songe aux cris, aux pleurs, aux recherches de ceux qui sont restés en France. J'envisage des retrouvailles, des embrassades, des reproches... Mais comme il n'y a plus de liens, mieux vaut détourner le torrent. Je m'y essaie. Sans succès, encore. Mettre fin aux monologues qui conduisent aux impasses ? Peine perdue. Mon attention s'égare sur les meubles, les immeubles, les rues, les passants, cherchant quelque chose à quoi s'accrocher, un endroit, un trou, un cœur, une page où tout déverser... Je me demande même s'il y a d'autres sources d'oubli que l'alcool, les amants, les drogues prodigieuses. Le suicide ? L'écriture ?

J'achète un carnet, qui reste vierge. Le désir d'écrire est là, proche, au bout du stylo ; je l'espère, le soupçonne, le force, mais plus on le sollicite, plus les mots se dérobent. Une fois devant la page blanche, tout m'apparaît vide. *Vide !* Or je me veux vide. Sans pensées. Il ne faut plus penser. Il faut agir.

Dans ma hâte de vivre, de bouger les choses, de bousculer le destin, me suis-je trompée ? De méthode, de destination ? J'en viens à me demander si la liberté suffit. Suis-je trop pressée ? Qu'est-ce que j'espère, au juste ?

*

Quelqu'un frappe. Le voisin. Il dit s'inquiéter des cris de la veille et veut s'assurer que tout va bien. Je promets, de mon air le plus ingénu, qu'il n'a pas à s'en faire. Et remercie avant de claquer la porte. Sans doute pris de court, il n'insiste pas et j'entends les pas s'éloigner.

Je tire les rideaux. Vue imprenable sur Amsterdam. Il fait encore nuit mais la ville scintille. Je distingue des feux, tout en bas, dans le parking et vers la route où circulent quelques voitures.

J'ai quitté une capitale culturelle pour une autre, non moins oppressante. La question revient : me suis-je trompée de destination ? Comment savoir, puisque j'ignore tout de mes intentions ? Puisque je n'arrive pas à orienter

mes envies débordantes de je ne sais quoi, ces désirs qu'il me tarde d'assouvir mais qui m'effraient, et ne m'empêchent en rien de penser à la lame de rasoir cachée dans la poche intérieure de mon manteau. Une petite chose qui occupe toute ma tête lorsque mes yeux tombent sur le manteau en question, négligemment jeté sur le dossier d'une chaise. Une petite chose qui, un jour, bientôt, peut-être, m'ouvrira les veines... Et les portes d'un univers plus apaisant.

En attendant, osons remettre le pied dehors, trouver ce que réclame ce corps trop sec, trop sage, trop sain, devenu informe à trop l'étouffer, l'habiller de contrevérités.

« Peut mieux faire », souffle la petite voix de ma mère. Avec condescendance comme d'habitude. Même à distance, je l'imagine vouloir encore régenter ma vie. Qu'à cela ne tienne, soyons désirable. Osons des couleurs, des tissus affriolants. Des robes, j'en ai vu dans les vitrines des magasins alignés deux rues plus loin, des courtes, des droites, des trapèze, des asymétriques, des échancrées, des décolletées, des fendues, qui achèveront bien de me donner une apparence de femme, cette allure qu'elle rêvait de me voir adopter.

Une fois sortie de la première boutique visitée, la robe déjà sur moi, un sentiment inattendu s'empare de moi : que c'est léger, une robe, même portée sous un manteau lourd ! L'air glacé me pince les os. Je frissonne jusqu'aux orteils, des escarpins ayant remplacé les bottines – pas question de faire les choses à moitié – mais je commence à devenir différente, à éprouver d'autres sensations. Ambivalentes. Je croise des gens qui, eux aussi, ont froid, mais au moins ils marchent vers une chaleur, quelqu'un, une famille... Que ce mot est doux, beau, quand on n'a plus la sienne... Je souffre mais la liberté est à mon bras. Être libérée des siens, de l'inquisition, de la surveillance, donne des ailes. Manquer de père, de mère, de frère, d'ami, comporte au moins un avantage : celui d'être tranquillement triste.

*

La journée a filé à toute allure et la nuit m'a surprise dehors. Mais je ne cherche plus gîte ou sécurité, ne supportant plus l'idée de la chambre vide surchauffée. Pas ce soir. Au contraire, le danger m'appelle, m'attend, m'attire. Sera-t-il dans la file de la boîte de nuit que je croise et où, miracle, on ne me fait même pas attendre ? Le malabar qui surveille la porte me donne gracieusement un *pass*, et j'entre en conquérante intimidée, en croqueuse, qui ne se reconnaît pas, convaincue d'en sortir vaincue, mais vainqueur grâce au bon goût des expériences abouties.

De retour au Vogel, montant laborieusement les escaliers – fatigue plus quelques verres achetés, autant d'offerts par des Néerlandais sympas bien qu'un peu insistants, plus l'ascenseur hors service –, je croise encore le voisin de la 311. À croire qu'il me surveille... C'est quand il me regarde, une lueur dans l'œil, que je m'aperçois à travers ses yeux : échevelée, plus ivre que si j'avais eu plusieurs litres d'alcool dans le sang. Sursaut d'orgueil, je le soutiens, ce regard hautain, la gorge secouée d'un vague fou rire, pensant avec une satisfaction un peu perverse à la tête que ferait mon père s'il était à sa place.

Mais il n'a rien d'un père, ce type qui jauge sans gêne une enfant déguisée. Il ressemble même vaguement à ma victime – mon bourreau de l'heure d'avant ? Celui-là, je l'ai choisi d'instinct. Brun, ferme, la trentaine, de taille moyenne. Un regard, et il a compris. Nous nous sommes retrouvés dans les toilettes de la discothèque, et j'ai joué l'amante accomplie alors que je cherchais les gestes savants, alors que mon inexpérience se devinait car j'étais froide, figée. Robuste, l'hymen de l'innocence. Il en faudra des amants inconnus et des toilettes obscures pour en venir à bout. Quand il m'a retournée, j'ai eu le front, les lèvres écrasés contre le mur, avec pour seul support mes douze centimètres de talons. Sa main pesait sur mon cou et son ventre sur mes hanches. Moi silencieuse, passive, lui bruyant, brutal. Des

deux on ne savait qui blessait l'autre. Je me suis retenue de pouffer contre la peinture écaillée tant j'ai été surprise, écoeurée et déçue. C'était ça ? Juste ça ?

Sa besogne finie, il s'en est allé retrouver la piste bondée, les visages agités, les bruits, les lumières multicolores et les chairs à consommer. Ce fut tout. Le sexe, tant idéalisé, n'était donc ni ce que j'imaginais, ni ce que j'avais voulu. Il y avait autre chose. Et quoi que ce fût, je ne l'avais pas trouvé.

Une fois dans la 312, porte fermée à clé, je ne ris plus. Une houle monte de mon ventre, et je gerbe. Je m'agrippe au lavabo, reprends lentement mon souffle. J'asperge mon visage d'eau froide et me redresse. Un sourire flotte sur mes lèvres à la vue de mon reflet décomposé. Une sale odeur colle à mes fringues.

Vite, arracher la robe, prendre une douche, frotter jusqu'au sang ce dos meurtri, ce ventre poisseux, ces jambes molles... Je ne vais pas mieux. Je me sens souillée, frustrée. Misérable. Pathétique aussi.

J'avale un grand verre d'eau et le dégoût qui m'emplissait la bouche commence à se dissiper.

Celui dans ma tête va mettre plus longtemps. Est-ce cette liberté-là que je souhaite ?

*

Le lendemain, un peu avant midi, je m'apprête à quitter le Vogel quand une enveloppe est glissée sous ma porte par une main anonyme. Dedans, un bout de papier. Un numéro de téléphone suivi de quatre mots : « *I can help you.* »

6.

Dans le tramway attrapé de justesse, j'ai le papier à la main et l'examine, appuyée contre une barre verticale. « *I can help you.* » Je le lis, relis, en me disant que ce sont les mots les plus émouvants qui m'aient été adressés ces derniers mois. Des mots anonymes. Sur un papier neutre, sans indice. Il n'y a rien qui pourrait indiquer l'identité de l'expéditeur, même si je soupçonne l'homme de la 311. L'envie d'aller devant la porte de secours qu'il offre me saisit, sauf que ce voisin ne m'inspire aucune confiance. Et puis, quand on ne sait pas soi-même ce dont on a besoin, comment un inconnu serait-il capable d'aider ? L'intrigue a un mérite : le projet de quitter Amsterdam se voit relégué au second plan et l'enveloppe peut tenir compagnie à la lame de rasoir. À tout hasard.

*

Au troisième arrêt, je sors. Et prends le temps de marcher, d'admirer les vitrines des magasins, de regarder les décorations de Noël ; je m'oublie, me perds dans le spectacle, fouillis de visages, d'odeurs, d'images. Cette bouffée me régénère un peu. De nouveau sur la route, seule, je ne flâne plus, je sais où je vais. Parce qu'il faut brouiller les pistes, bouger autant que possible, sans trop s'attarder, j'ai retenu une chambre dans une auberge de jeunesse à pas moins de deux kilomètres du Vogel.

Des rires parviennent d'un parc. Ma première réaction est d'en être jalouse, de m'éloigner, mais je reviens sur mes pas. Ne faut-il pas ramasser les miettes de bonheur ?

Une maman joue au foot avec trois petits garçons. Comme je reste debout à les observer, séduite par le spectacle, la jeune femme m'interpelle. Je réponds : « Comment ? » Elle s'étonne : « Vous parlez français ? » et enchaîne en néerlandais. Le plus âgé des enfants traduit. « Vous voulez vous joindre à nous ? » Je dis : « Je ne sais pas jouer. » La dame insiste : « Vous ferez l'arbitre. » Mais je décline car dans son regard apparaît une lueur qui m'humilie. Elle hausse les épaules et s'éloigne, les gamins sur les talons.

Je reprends ma marche. Gagnée par le regret de m'être arrêtée. Suis-je donc si pitoyable, avec ma petite valise rouge à roulettes, mon sac à bandoulière et mon air désesparé ? Heureusement, à côté de cette gaieté railleuse, il y a aussi le malheur, des gens apathiques, des silhouettes sombres et interchangeables, vidées d'énergie par le froid piquant et humide, reflets de mon monde intérieur. Je me sens moins seule.

*

Je pensais qu'une auberge de *jeunesse* m'aiderait à me socialiser. Sans me l'avouer, j'espérais même y rencontrer des gens de mon âge, amstellodamois de préférence, afin de mieux comprendre mon milieu d'accueil. Or, j'y trouve une faune hétéroclite de trentenaires et quadragénaires, étrangers pour la plupart, une hygiène qui laisse à désirer, d'incessantes allées et venues dans les couloirs, une promiscuité qui m'effraie. Au moins, le tarif est modique. Je me fais la moins avenante possible. Plus envie de plaire, d'user ma salive, de gratifier quiconque de moues sympathiques. Austère, froide, secrète. Hautaine ? Ils doivent le penser.

Officiellement, je suis Lisa, étudiante, aux Pays-Bas pour « voir des amis ». Si la majorité s'en contente, ce n'est pas le cas des deux dames avec

qui j'ai la malchance de partager une chambre aux lits superposés. Sans parler un mot d'anglais, et bien que leur français soit médiocre, elles m'interrogent, meublent leur désœuvrement et couvrent leur curiosité de propos insipides. Enquiquineuses comme seules des mères savent l'être : pour flairer les ennuis rien qu'aux regards, aux attitudes, il faut avoir des filles. Mais que leur raconter, à part des histoires inventées ?

Les jours passent. Avec un rituel qui s'impose rapidement : vite se laver aux douches collectives le matin pour quitter les lieux, arpenter Amsterdam sous le crachin, la brume et le froid, avaler un thé là, regarder une vitrine ailleurs, revenir ensuite. Pas de but, aucune obligation, errer pour rien.

Bientôt, forcément, je commence à trouver le temps long. Dans ces journées mornes, chaque minute est lourde et les soirées s'étirent. Après la première nuit, j'étais résolue à m'en aller, mais je suis restée une de plus, puis une troisième. Par paresse. D'où viennent cette morale du moindre effort, cet à-quoi-bon, cet ennui chronique ? Est-ce mon véritable tempérament ? Qu'il est loin le temps où je pétillais d'énergie ! Les choses n'ont plus ni saveur ni parfum. Bien sûr il faut sortir de temps en temps pour manger ou acheter à manger. Mais, souvent, je me contente de la malbouffe de l'auberge : plus pratique. Et pas de trace.

*

C'est en entrant dans le réfectoire que je le vois : l'homme de la soirée. Attablé avec les deux bavardes devant des croissants et une tasse de café. Aussitôt la stupeur. S'enfuir à toutes jambes. Mais trop tard : elles m'adressent de grands gestes. Lui me dévisage, vaguement surpris. Trop embarrassée pour les ignorer, je prends sur moi, m'assois avec eux. Ni lui ni moi n'évoquons notre rencontre. J'ignore jusqu'à son prénom, ayant peu parlé ce soir-là puisqu'on n'était pas censés rester en contact. Impossible de le regarder sans le revoir suer, ahaner, me déchirer à coups secs. Au grand jour, l'intimité devient distance, et de cette nuit ne restent que des

impressions de désordre, de mécanisme, de bagarre. Il paraissait tellement faible, je me sentais tellement supérieure. Soudain, inversion des rôles. Je me mets à le craindre, à le trouver grand, plus grand et plus large qu'en boîte. Pas brun comme je l'avais cru, mais châtain. Surtout, il paraît plus jeune que je l'imaginais, à peine plus vieux qu'Adam, avec un visage agréable. Je commence à me demander si je l'ai vraiment observé. Sans doute étais-je trop soûle.

Mortifiée, j'écoute les deux femmes relayer mes mensonges. La gêne augmente à mesure qu'elles les dévoilent car l'une d'elles est sa « mère » – les liens avec l'autre demeurent flous. Aucune des deux n'a le moindre air de famille avec lui, elles ont d'ailleurs des traits – sourcils rapprochés, grands yeux vifs, nez aquilin, lèvres fines, un peu tombantes – et un caractère si semblables que j'aurais été incapable de les dissocier n'eussent été quelques détails : la « mère » de Sven a les cheveux noirs coupés court, alors que son amie les porte mi-longs, et je lui trouve plus de douceur et d'élégance. Des sœurs, peut-être ? Une fois épuisé le récit de mes pseudo-aventures, on peine à trouver un sujet de conversation. Alors le silence s'éternise. Rompu quand le jeune homme me demande, d'un air attentif et sévère :

— Quels sont vos projets ?

— Lisa doit nous quitter bientôt pour retrouver ses amis, répond la « mère ». N'est-ce pas, Lisa ?

Le « N'est-ce-pas-Lisa » est une perche que je m'empresse de saisir.

— J'allais partir aujourd'hui, en effet.

— Je peux vous y conduire, propose-t-il.

— Où ça ? demandé-je, affolée.

— Voir vos amis.

— Merci, mais ce n'est pas nécessaire.

— Ne soyez pas idiote, Lisa. Sven a une voiture.

Je devrais refuser : le mensonge ne tiendra pas. Mais il est comme la cigarette qu'on agite sous le nez du fumeur cancéreux : la tentation est là, on

sait qu'elle mène à la perte, hélas on succombe. Moi aussi.

Dès qu'on est seuls dans la voiture, j'avoue que lesdits amis n'existent pas et que je n'ai aucune destination précise. Loin de l'indigner, ces aveux l'amuse.

— On pourrait commencer par te faire visiter un peu Amsterdam, propose-t-il. Qu'est-ce que t'en dis ?

J'acquiesce. Comme je n'ai presque rien mangé au petit déjeuner, nous nous arrêtons à un foodtruck vendant des sandwiches et des croquettes de poisson. Il insiste pour payer et se sert si généreusement qu'on le croirait affamé. En conduisant, il désigne des endroits, musées, centres commerciaux, coffee-shops, que mon regard effleure, sans émotion. Je les ai déjà vus il y a quelques jours mais ne dis rien. N'écoute pas davantage ses commentaires. Le mystérieux malaise qui m'a saisi lorsque je l'ai aperçu ne me quitte pas. Je sens que j'ai eu tort de le suivre. J'aurais voulu me regarder à travers d'autres yeux. M'imaginer. Me serais-je jugée sévèrement ? Avec trop d'indulgence au contraire ? Moi, qu'intéressaient si peu les jeunes hommes, dont le béguin pour Adam amusait, quel écart ! Sven profère beaucoup de niaiseries, platitudes, plaisanteries qui ne me dérident en rien. Mais, ne sachant comment faire marche arrière, j'approuve en silence. Je n'éprouve pour lui ni sympathie ni antipathie ; il est gentil, c'est tout. De mon côté, assez sensée pour ne pas me fier à la gentillesse des débuts, j'en suis encore à l'étudier.

Après avoir fait le tour de la ville, il rejoint les canaux, où il loue une embarcation : « On ne peut pas passer à côté d'une balade en bateau. C'est splendide, je te promets. » Cliché, surtout.

Le canoë rampe vers le soleil jaune pâle, laissant sur son sillage un tourbillon de grosses bulles. Sven pagaie. Ses muscles se tendent et détendent dans un mouvement presque hypnotique. Une fraîcheur m'enveloppe. Il me regarde, demande si j'ai froid. Je feins de ne pas craindre le vent. Quelle idée

de pagayer en cette saison ! Obsédée par la pensée d'avoir commis une erreur, je me penche sur l'eau un moment, la caresse du bout des doigts. Quand je me redresse, les rayons m'arrivent en pleine face, et je comprends à quel point cette lumière chaude et bienfaisante m'a manqué. Vivement les journées magnifiques, les tenues légères, les tongs, le thé glacé, le goût du sel et de la mer au soleil, même les odeurs de transpiration... Je me mets à rêver à des contrées où on n'a jamais froid.

Se fait alors en moi un silence imprévu. Comment ne pas saisir l'évidence ? Moi, enfant de l'Afrique, c'est vers toi que j'aurais dû aller, c'est à toi que j'aurais dû demander asile. Toi dont je sais le nom et à peine les paysages, pas une fois je n'ai deviné qu'il était temps de te connaître. De *vraiment* te connaître. Mais comment s'y prendre ? L'avion comme le bateau me sont interdits puisqu'on a dû lancer un avis de recherche... Cependant, une exaltation me soulève. Plus de questions, plus d'inquiétude. Mon départ de Paris ne me semble, cette fois, ni insensé ni incohérent. Pour la première fois je sais. Je sais que malgré l'amour, malgré la famille, là n'était pas ma place. Le mal-être était la conséquence d'un décalage, d'un désir d'appartenance peut-être. Mes contacts les plus notables avec l'Afrique remontant à l'enfance, j'en ai gardé des souvenirs flous, déformés, mouvants, souvenirs majorés, rien que mystère et beauté ! Et c'est peut-être là ce qui m'a manqué. Au fond partir est une étape. Peut-être jamais ne pourrai-je faire le tour du monde, jamais ne verrai-je la montagne ou réaliserai-je de projets fous, mais au moins, ce petit bout de moi niché dans quelque forêt d'Afrique me sera restitué. L'équilibre, la force, le moral ont beau être fragiles, cette révélation me transporte. Le meilleur est à venir.

7.

Sven me fait découvrir sa garçonnière, située dans un quartier d'Amsterdam aux bâtiments anciens, aux ruelles tortueuses mais élégantes, peuplées de vélos stationnés sur des allées dallées et des trottoirs bordés de fleurs. Vieux luminaires, plancher en bois clair, mobilier gris spartiate. Simplicité. Ambiance indéniablement masculine. Chic aussi. Par-dessus tout, un désordre qui m'attendrit, m'attire, m'arrache même un sourire. Mélancolique, presque rêveur. Sven, qui n'en voit rien, justifie d'un air embarrassé l'état lamentable des lieux : « J'ai invité quelques amis la dernière fois. Pas eu le temps de nettoyer. Ce n'est pas du grand luxe, mais c'est confortable. » Il s'empresse de ramasser des vêtements éparpillés, des coussins en vrac, de vider un cendrier, de débarrasser l'îlot central.

— Tu peux te faire à manger, regarder la télé.

Il ouvre le réfrigérateur, esquisse une moue, consulte sa montre.

— Y a plus grand-chose là-dedans. Je ferai les courses en revenant. J'ai des tas de choses à régler.

Il entre dans l'unique chambre, séparée du reste par un mur d'ardoise, s'affaire quelques minutes puis ressort vêtu d'un pantalon de toile et d'une veste en cuir. Il me répète de prendre mes aises, s'en va.

Et ne revient que cinq heures plus tard, les bras chargés de provisions : beurre, farine, riz, fruits, œufs, fromage, lait, pain... Je l'attends, douchée, changée, reposée, ayant déjà trouvé mes repères.

Il émet un sifflement admiratif : profitant de son absence, j'ai nettoyé de fond en comble la chambre, le couloir, la cuisine, et même récuré les toilettes. Pour chasser l'odeur de bouc et de tabac froid, mais aussi trouver des détails susceptibles de m'en apprendre davantage sur le personnage... des fois qu'on tomberait sur un *serial killer*. Mais aucun détail sordide, rien qui sorte de l'ordinaire.

Après dîner, nous passons la soirée devant un film d'horreur et du popcorn, baignés dans l'odeur suave de son joint. Je me laisse prendre au plaisir de discuter, réussis même à ne pas bâiller.

Il gâche tout à la fin :

— Bien sûr, tu peux rester tant que tu veux. Mais il va falloir payer...

Quelle indécatesse... Mon indignation doit être visible car il lève les mains, hilare, conciliant :

— Je dis n'importe quoi, fais pas attention.

Je vais « y passer », je ne le sais que trop. Alors, je prends les devants, m'offre, dissimule l'horreur que m'inspire ce marché tacite, honteux, et paie sans griserie ni entrain. Je paie parce que je ne peux plus reculer. Parce qu'il arbore un air de souffrance lorsqu'il me désire, souffrance qui m'émeut. Parce que j'ai, envers lui, l'attraction de l'ivrogne pour la bouteille. Parce que le contraire me vaudrait d'être jetée sans état d'âme. Mais plus je me prête à ses fantaisies, moins je reconnais mon corps, plus ses élans, sa science, ses soumissions et dominations instinctives m'impressionnent, moins je m'appartiens. Je découvre le plaisir de m'ouvrir, d'accueillir, d'exiger, et même d'en redemander, insatiable, affamée de peau, d'odeurs, de vertige. Là aussi, mon jugement a été hâtif. Car bientôt, loin d'éprouver de la culpabilité en me laissant aller à une telle sensualité, je me sens idiote de ne pas m'y être abandonnée plus tôt. Dans la joie éphémère des jeux, j'oublie la nostalgie, plus aucune épave d'image ne revient à la surface.

— Tu seras encore là demain ?

— Demain, je serai peut-être morte.

Il ne m'interroge plus, se fiche royalement, semble-t-il, de ce qui n'est pas immédiat. Une attitude qui me plaît tellement que j'affiche de bon cœur gaieté, tendresse, reconnaissance, accompagnées de ce qu'il faut d'impatience, de fougue, de soupirs rauques, de compliments aux moments voulus, pour le rassurer. Au jeu du faux, je gagne et reprends le pouvoir. Je supporte les regards appuyés, les trémoussements ardents sur ces morceaux de moi, abondants, ronds, qui soudain n'ont rien de superflu : mes seins l'obnubilent.

Il obtient même le droit de savoir. Ma langue, naguère lourde et muette, se délie. Jamais je ne me suis livrée ainsi ; une digue se rompt ; le mur que le silence avait construit, les mots le détruisent. Se déverser sur cet inconnu, une sorte de soulagement cathartique. Lui m'écoute, calme, pensif. Impossible d'arrêter. Et quand je ne trouve plus rien à raconter, j'ajoute des détails dénués de sens :

— J'étais dans le train et je ressentais la nécessité d'être quelqu'un d'autre. Alors j'ai raconté à l'Anglais assis à côté de moi que je venais du Kenya. Que c'était mon premier voyage en Europe. Je lui ai balancé des souvenirs que je n'ai jamais vécus, souvenirs qui m'ont paru bien plus réels que la vie que je menais à Paris... J'ai aimé construire ce personnage, l'incarner aussi. J'avais laissé Coura sur le quai et il n'y avait plus que Lisa...

Un grand éclat de rire ruine l'embryon de complicité et me coupe l'envie d'en révéler davantage. Il rigole à s'en tenir les côtes, réaction aussi blessante que surprenante.

— Ça n'arrive qu'à moi, ces trucs-là... Et sur les milliers de gars qu'il y a sur terre, il a fallu que tu tombes sur moi. Si c'est pas le destin...

Peut-être pense-t-il que si j'ai menti à l'Anglais, puis aux clientes de l'auberge, je peux recommencer. Je n'insiste pas, de toute façon, rien ne le

force à me croire, ni même à m'écouter. Il est clair que je viens de briser une règle, on ne m'y prendra plus.

D'un coup, à cette réflexion, la fatigue tombe dans mes muscles, envahit ma tête. Son rire se mêle aux rumeurs de la rue, au ronronnement du radiateur, et résonne, réveille mes peurs. Les draps humides au coucher sont imprégnés d'une odeur de ventres mouillés, d'eucalyptus et de relents aigres, subtils aussi, de poussière et de crasse. Mes yeux, accoutumés à l'obscurité, errent dans la clarté ivoirine que répandent les rideaux de lin blanc. Puis s'arrêtent sur ses traits que je perçois chiffonnés, désormais immobiles. Endormi ?

Voilà que lui aussi néglige ses devoirs d'ami, pour s'offrir un sommeil paisible !

Une aura l'enveloppe, qui me fascine et m'effraie à la fois. Aventure. Érotisme. Danger. Sven semble un double tout en muscles et en vices d'Adam, la finesse et la douceur en moins... Avant, il y avait Adam, presque parfait, et les autres garçons, fades, minuscules et sans intérêt. Je comprends – avec une sorte d'effarement – qu'Adam n'a pas de pouvoir, qu'il n'a même jamais eu le pouvoir que je lui prêtais, que le toucher, le regarder, m'était délectable parce que je me l'étais interdit. Pour mieux souffrir ? Le désir consommé serait-il resté excitant après, avec son « respect », sa prudence excessive et ennuyeuse de garçon bien élevé ? L'avais-je désiré pour me distraire du vide ? Parce qu'il était là et qu'il valait d'être désiré ? Est-ce pour cette raison que j'attribue ma résolution à mille et un facteurs, en oubliant le déclic, aveuglement volontaire ?

Ces réflexions m'épuisent. À Amsterdam, j'étais enfin parvenue, à force de contraintes, de replis, à balayer blessures et interrogations. Et voilà que, tout à coup, ça remonte, s'embrouille, rejaillit de partout !

De la confusion émerge, pourtant, un étrange soulagement. J'ai la conviction d'être arrivée... Mais où ? J'attends... Mais quoi ? Je tâtonne. Je

tâtonne mais au moins j'avance. Je sens que ma vie est – déjà – un tissu de contradictions. Que je ne suis plus *conforme*. Je gagne en maturité, en indépendance, en sagesse aussi : les contours de mes idées, de mes instincts autrefois informes, se précisent. Je me découvre des penchants, des appétits, des poussées de libertinage. Je me découvre tout court : un progrès.

Et je me vois, aussi, capable d'aller plus loin encore. Être prête à m'enfoncer dans cette vie, à m'enfoncer en moi-même. À m'enfoncer, pour commencer, dans le sommeil qui engloutit.

8.

Une semaine a passé. Le soleil est revenu, mais pas Coura.

Maintenant que la presse s'est saisie de l'affaire, et que radios et télévisions en parlent, les policiers ne sont plus seuls à chercher. École, résidence, voisins de quartier, amis de la famille, même de parfaits inconnus, tous compatissent et se joignent progressivement à l'effort. On colle inlassablement des affiches sur des murs, des arbres, des vitrines, des panneaux de signalisation, des réverbères... On interroge les étudiants, les passants des gares, des métros, on leur parle d'une jeune fille de dix-huit ans, mince, noire, aux cheveux de même couleur et aux yeux marron, qui manque aux siens. On distribue des tracts. À Adam, ces initiatives « citoyennes », comme on dit, paraissent dérisoires comparées à ce qu'il faudrait faire : interroger caméras de surveillance, comptes en banque, relevé téléphonique, journal intime, ordinateur... Passer le studio au peigne fin. Mais ça, c'est le travail de la police.

Même si celui-ci n'avance guère, personne ne désespère. Bien qu'il n'y ait rien d'officiel, et qu'on ne soit pas en mesure d'indiquer l'endroit où elle se trouve, tout porte à croire que Coura est vivante, qu'elle est partie. De son plein gré, a priori. C'est donc qu'elle fuirait ou chercherait quelque chose, une nouvelle page, de nouveaux rivages, de nouvelles amours peut-être... Mais aux yeux d'Adam, une disparition volontaire est inadmissible. Pour lui, au contraire, elle a été forcée, acculée. Et il le faut pour qu'elle mérite ses larmes. Que s'est-il réellement passé ? Il n'en sait rien. Et cette ignorance, qui

devrait le retenir de juger, fait qu'il ne peut s'en empêcher. Le déni, suppose-t-il. La certitude de l'absence, la seule qu'il a, est si insupportable qu'à tout prendre il préfère la croire partie de son plein gré et la condamner, que d'être sûr du contraire. Et de s'en trouver totalement anéanti.

*

Avec l'accord des enquêteurs, Adam est allé récupérer le reste de ses affaires au studio. Quelle torture d'y retourner dans de pareilles circonstances ! Aucun désordre particulier. La police y avait dépêché des agents mais rien ne semblait avoir été dérangé. Il a senti la présence de Coura, son odeur sucrée, dans chaque recoin. Si bien qu'il n'aurait pas été étonné de se retrouver nez à nez avec elle. Tout était intact, mais rien n'était pareil.

Quand il a croisé son reflet dans un miroir, et vu ses traits tirés, son regard inexpressif, sa tenue négligée, il a eu honte qu'elle puisse le surprendre ainsi et s'est décidé à prendre une douche, à raser sa barbe naissante. Au cas où... Puis, sans vraiment savoir ce qu'il cherchait, il a fouillé dans ses affaires. Des effets manquaient, que la police ou Coura elle-même avaient dû emporter. Il a aussi feuilleté son cahier de dessin, espérant, sans se l'avouer, y trouver un message, sous une forme insoupçonnée. Un mot explicatif, une lettre, une adresse qui auraient échappé à la police, à la famille, à lui seul destinés... Mais rien. Pour être plus sûr, il a vérifié dans les livres, les poches, les sacs, les draps... Il y croyait tellement que sa déception avait été grande, sa peine immense, quand il avait compris qu'elle ne lui avait rien laissé... Machisme ou pudeur, il n'a pas versé une larme : on croit pleurer Coura, on pleure ce qu'on perd.

Couché en étoile dans le lit, ce lit encore empreint de leurs odeurs mêlées, du silence et du regret d'un désir inavoué, réprimé, car pouvant l'offenser ou la décevoir par trop d'indélicatesse, elle pure, intimidante, lisse, inaltérable, avec si peu de temps et de goût pour l'amour, dans ce lit donc, Adam s'est

demandé pour la première fois ce qu'elle ressentait, pensait, voyait. Qui avait pu la pousser à disparaître. Était-elle à ce point insatisfaite ? Sa vie était-elle ennuyeuse, trop peu palpitante ? Il est resté ainsi des heures durant, pensif, fixant la porte comme si, d'une minute à l'autre, elle allait s'ouvrir et la laisser entrer.

Son imagination s'emballait. Elle aurait avancé vers lui, un sourire moqueur au coin des lèvres. Il lui aurait dit... Non, il ne lui aurait rien dit, les mots n'ayant jamais eu de place entre eux. Il l'aurait simplement prise dans ses bras et ne l'aurait plus jamais lâchée...

À l'aube, il n'a pas fait deux pas hors de la résidence que déjà, il avait envie d'y retourner. Il avait l'impression qu'en partant, il abandonnait Coura une seconde fois. Mais il fallait s'éloigner, se secouer et reprendre les recherches.

*

En se réveillant, Adam a espéré que les derniers événements n'aient été qu'un simple cauchemar. Et la réalité l'a frappé de plein fouet : Coura n'est pas là. Mais elle n'est pas morte, il en est sûr. Il doit, toutes les secondes, se le rappeler à lui-même. Il doit lutter contre la résignation, l'acceptation, arrivées trop tôt. Contre cette peur aussi. Elle n'est pas morte, elle est juste partie.

— Coura n'a pas du tout le profil d'une fugueuse, dit Larissa à l'autre bout du fil. Mais, au fond, c'est l'hypothèse la plus rassurante. Je prie pour qu'elle soit juste quelque part dans une chambre d'hôtel, en bonne santé. Qu'elle ait eu besoin d'un break.

C'est elle qui le tient au courant. Le peu qu'il sait, il l'apprend d'elle car des Gaye, il a peu de nouvelles. Loin de diminuer, l'hostilité de Mansour semble déteindre sur les autres membres de la famille. Toujours trop mal à l'aise pour s'attarder chez eux, il a préféré s'y faire rare.

Adam a également arrêté de regarder les télévisions, les réseaux sociaux, d'écouter les radios, de lire les journaux. Le portrait qu'on y fait de Coura, la façon dont on parle d'elle, ainsi que les théories farfelues pour expliquer sa disparition, lui donnent la désagréable impression de l'avoir perdue à jamais. Comme si elle était morte. Et puis, on n'y livre que de mauvaises nouvelles. Pas plus tard qu'hier, le corps d'une jeune fille a été repêché dans la Seine. En temps normal, cela ne l'aurait pas affecté. Il aurait même cessé d'y penser dans la seconde. Mais là, un sentiment étrange l'animait. Il a songé à toutes ces peurs qui s'étaient concrétisées, à cet espoir qui, dans quelque maison anonyme, s'était éteint en silence, et cette macabre découverte, qui serait apparue comme une libération, une délivrance pour la famille de la victime, lui a semblé si terrible qu'il en a perdu le sommeil et l'appétit.

Si Coura devait connaître le même sort, autant ne jamais retrouver sa dépouille. Au moins, l'espoir survivrait. Il veillerait sur lui, comme sur Coura si elle lui était rendue. Elle aurait été la conductrice en lunettes noires d'une voiture passant en trombe devant lui ou l'un de ces touristes sans visage dont personne ne sait rien ou la jeune femme en foulard qui marche sous sa fenêtre, sereine de savoir son secret bien gardé. Elle aurait continué d'exister, loin des regards, du tumulte et du désordre. Et il aurait vécu heureux, lui aussi.

— Ce n'est pas une fugue, réplique-t-il avec une douloureuse conviction. Si elle est vraiment partie, c'est pour ne plus revenir. Vois-tu, elle est du genre à suivre sa route, à aller jusqu'au bout. Il n'y aura pas de retour.

— Qu'est-ce que tu en sais ? s'indigne Larissa. La famille a engagé un détective. Ils ont tous écarté la piste de la fugue. Ils refusent d'y croire et la police ne leur suffit plus, car même si les enquêteurs retrouvent Coura, ils pourraient taire son emplacement, soi-disant parce qu'elle est majeure, qu'elle a le droit de disparaître. Ma mère se ruine en voyants, devins, marabouts. Qui lui font gober toutes sortes de conneries, du genre Coura sous l'emprise de forces occultes... Ridicule ! Même Mansour mène sa propre

enquête. Tu le verrais... Son grand sourire, ses yeux pétillants, son rire communicatif, pffft, disparus. Il ne dort plus, ne mange plus, devient hyper susceptible. Il est persuadé que quelqu'un veut du mal à Coura. Qu'elle est retenue prisonnière. Et sa mère le soutient. Je n'aime pas les voir comme ça. J'ai l'impression qu'une vague d'hystérie collective s'est abattue sur eux.

Sa voix s'est brisée. Adam coupe la communication, en proie à une poussée d'angoisse insoutenable, et se demande comment il aurait agi si Coura lui avait parlé. Si elle avait laissé autre chose que le doute et l'imprécision. Si elle lui avait dit où elle se rendait. L'aurait-il balancée ? À ce stade, oui. Parce que ça va trop loin. Quelles que soient ses raisons, elle a eu tort de s'en tenir au silence. De ne prévenir personne. Pas même ses parents. Pas même Madi. Ni même Mansour. Mais au moins, eux sont là les uns pour les autres. Pour se rassurer, se consoler, Adam n'a que sa guitare. Il a raté son stage, ayant cru bien s'acquitter de son travail jusqu'à ce que son patron le mette dehors. Alors il écrit et chante afin d'échapper à l'attente, fervente, démoralisante, infernale. Coura surgit encore, il faut la combattre... Ce n'est pas tout le temps efficace, mais ça occupe l'esprit, l'espace d'un morceau. L'effort déployé pour occulter la réalité constitue une sorte d'évasion.

Adam n'aurait jamais imaginé que Coura pourrait lui manquer à ce point. Son absence prolongée le plonge dans le désarroi. Peu à peu, il déchiffre ses sentiments. La douleur qui le tenaille quand on prononce son nom ? Peur, culpabilité. N'avoir rien vu venir ? Cécité, surdité, égoïsme. Le tremblement de ses mains, l'envie de tout casser ? Colère.

Oui, il éprouve surtout de la colère. Colère contre Coura, pour avoir ainsi coupé tout contact, pour la facilité avec laquelle elle a renoncé à eux, à lui. Colère contre lui, pour n'avoir pas réussi à la protéger. Colère contre les autres aussi. Qui parlent d'elle sans la connaître, se prononcent avec tant de

légèreté sur des aspects de sa vie dont ils ignorent pourtant tout. Ces autres des forums, des réseaux sociaux, des médias aussi, pour certains.

L'attention – parfois malsaine – dont Coura est victime le remplit de rage. L'exaspère qu'elle soit devenue un sujet à sensation. Que son histoire serve de distraction, de divertissement à nombre de guignols sur Internet, de blogueurs en mal d'inspiration. Qu'ils tissent d'elle une silhouette sans lien avec la vérité à partir d'ombres floues, d'infos erronées, de réputation sans fond. S'il y a des bienveillants, des sincèrement touchés, émus, parmi les anonymes intrigués par son « évaporation », combien, aussi, de voyeurs. Dont beaucoup l'approchent, « pour savoir », comme ils approchent Mansour, Luc, Larissa... afin de décrocher des bribes de réaction.

Larissa étant une proie facile, Adam l'a très tôt mise en garde contre certains autoproclamés journalistes. Mais quand, un après-midi, elle a débarqué en pleurs, il a vite compris qu'elle avait cédé. Son récit fut pire que ce qu'il redoutait. Piégée, enivrée par l'attention et les lumières, pour se rendre intéressante sans doute, elle avait étalé la vie de Coura sur la place publique, n'hésitant pas à dévoiler des informations censées rester privées : relations, passe-temps, parcours, et bien des anecdotes personnelles. Le nez rougi sous son bonnet, Larissa avait dénoué son châle puis, buvant à petites gorgées le café chaud qu'il lui avait offert, les joues encore rosies de froid, elle lui avait tendu son téléphone sans mot dire. Il avait lancé la vidéo où elle se confiait et n'avait eu aucun mal à deviner la raison réelle de son affliction. Ce n'était pas la honte de son mini-quart d'heure de pseudo-gloire et encore moins d'avoir révélé des choses intimes, mais les réactions de la famille, qui lui avaient vertement reproché sa naïveté. Elle lui apprendrait même, plus tard, que Mansour avait menacé de rompre devant une telle bêtise. Ce que, pour sa part, il aurait trouvé bien mérité.

Pour être honnête, lui aussi a failli se laisser tenter. Pas pour les mêmes raisons toutefois : il aurait parlé pour démentir les rumeurs. Pour demander à ceux qui salissent Coura ou la victimisent à outrance, de ne pas perturber

ceux qui la cherchent parce qu'ils l'aiment réellement. Le garçon ignore d'où tant de gens tiennent ses coordonnées, son adresse, mais certains l'appellent, lui écrivent, se présentent à sa porte. La première fois, il a eu affaire à un petit homme nerveux qui lui a fait regretter, dès les premiers mots, de l'avoir laissé entrer ; alors, depuis, il met un point d'honneur à garder sa porte close. S'il les recontacte, ce sera uniquement pour pouvoir parler de Coura.

Ils ne sont pas les seuls à vouloir des réponses. Les policiers aussi en cherchent. Ils sont venus chez Adam, l'ont convoqué à deux reprises. Ils ne le lâcheront pas. Mais lui faire subir dix interrogatoires, où les mêmes questions reviendraient en boucle, le placer vingt fois en garde à vue, faire tout autant de perquisitions à son domicile, s'acharner sur cette (fausse) piste malgré ses cris d'innocence, ne changera rien : les réponses ne viendront pas de lui. Elles ne viendront pas non plus des parents, des proches de Coura, encore moins de ses amis. Il n'y a que la disparue qui puisse en donner. Adam attend donc ses mots, espérant un e-mail, à défaut d'un appel, un signe, même un e-mail ou un SMS vides ! Il lui écrit. Beaucoup. Lui parle de tout ce qu'il découvre. D'elle, de lui, d'eux. *Si tu consentais à revenir, ce serait la fête. J'oublierais colère, peur, culpabilité et ressentiment, pour travailler à ton bonheur. Je prendrais si bien soin de toi que tu ne voudrais plus jamais repartir.*

Mais l'humeur n'est pas chaque fois à la supplique et à l'indulgence, à certains moments il la déteste et écrit : *Je n'aurais pas dû t'aimer.* Par vanité, il avait souvent pris ses distances. Elle bâchait, à peine le voyait-elle, il se sentait invisible, mis à l'écart. Puis elle se rappelait à son existence, lui envoyait des regards enflammés, l'entourait d'attentions excessives. Au final, il n'a jamais su ce qu'elle attendait de lui, et comme il ne savait pas, il a craint de ne pas être à la hauteur. Elle va, vient, disparaît... Rejette, blesse. Odieuse mais essentielle. Pas cynique, mais égoïste. Un égoïsme d'autant plus flagrant qu'il est inconscient. Pour elle, c'est un jeu. Mais n'a-t-il pas senti, dès le début, qu'elle allait le blesser ?

Du fond de sa mémoire rejaillit le souvenir d'une jeune fille dans une foule, qui aurait pu regarder droit devant et passer son chemin, mais qui s'était arrêtée. D'elle il avait pensé, moins par superstition ou intuition que par lucidité : *Voilà une fille qu'il ne faudra jamais approcher*. Curieusement, cette interdiction, cette mise en garde avaient provoqué son premier mouvement dans sa direction. Attrait immédiat. Désir violent, presque douloureux, d'aller vers elle. Déjà, ses jambes, sa bouche, sa langue, ne lui obéissaient plus. Il venait de l'aimer. Par accident.

Et dès lors qu'on est aimé, on ne s'appartient plus. On ne s'en va pas comme ça. On ne plaque pas tout d'un coup. Parce qu'il y a tout autour des fragments de soi à protéger. Des gens qui vont en pâtir. Qui ne pourront défaire le lien. Or rien de tout cela n'a su la retenir. Elle a dû y penser pendant des mois, peut-être plus. Préparer son départ dans le détail, avec une froide détermination et une cruauté sans limites. Voilà pourquoi sa haine reste tellement ancrée.

9.

Les jours s'écoulaient. Ni trop rapides ni trop lents, mais remplis, déments, dévorants. J'éprouve une sorte de paix, je me sens presque heureuse, je dors de bon cœur. Tous les matins, le parfum du café pénètre mon sommeil et titille mes narines, je m'éveille en proie à la fringale. J'adopte les amis de Sven avec une spontanéité qui l'enchantent. Il reçoit tant de monde dans son petit espace qu'on a l'impression de murs ductiles. Il me présente : « Ma copine Lisa. » De nouveaux visages à chaque fois, mais les mêmes mots, le même intérêt simulé, de crainte qu'un air trop pensif, qu'une trop grande réserve ne provoque ou attise la curiosité.

Souvent un désespoir glacé m'étreint, alors je ne veux voir personne, je claque les portes, fais des caprices, cherche un responsable, quelqu'un à punir de cet inconfort psychologique. Sven bien sûr. Sven qui me couve trop, dont les multiples attentions sont un piège qui se resserre, à la fois inoffensif et dangereux puisque je commence à me laisser aller, à oublier les raisons de mon départ...

Habitué aux filles débridées, il semble déconcerté par ce qu'il appelle mon « introversion ». Est-ce que je m'ennuie avec lui ? J'essaie de l'éclairer sur les raisons d'un tel comportement, mais cette attitude didactique me dessert, m'enfoncé... Aussi je n'insiste pas. Quelquefois il me laisse seule. Alors je piétine, je broute, je lutte, une lutte absurde, contre rien. J'ai la sensation d'un bonheur domestique, qui m'épuise plus qu'il ne me répare.

*

Des liens se tissent, ternes mais soutenus par mon appétit d'une peau différente, mon besoin fou de l'autre... Et l'amour ? Sven ne semble vivre que pour le plaisir charnel. L'esprit s'efface face au corps, le corps et ses besoins accaparants, excitants, désolants aussi. Lui se croit au-dessus du sordide que cela entraîne parce qu'il a de la culture, des contacts, un réseau fun et « bobo », comme disent les vieux à Paris. Il montre ostensiblement les livres qui, chez lui, traînent partout, sous le lit, sur le sol, sur les sièges : peut-être est-il un voyou – l'origine de ses revenus m'est inconnue – mais un voyou cultivé. Sapé comme un millionnaire, malgré ses Stan Smith éculées, il m'entraîne dans les bars à la mode, les restos fashion comme les quartiers chauds, où il m'initie aux transgressions, à la volupté, valse nouvelle, inconnue, enivrante, j'avoue, qui nous fait tituber dans les rues oisives, actives, des vertiges plein la tête et les muscles.

Mêlés à la jungle erratique et festive des oiseaux de nuit, manquant parfois d'être percutés par des scooters, nous rions, buvons, laissons libre cours aux passions. Lui s'amuse, s'émerveille même de mes curiosités – malsaines ? –, de mes impatiences, de ma gêne aussi. Face aux femmes dénudées, offertes, exposées, échangées, que l'on désigne ou recommande comme de bonnes adresses, Sven, accoutumé, ne trouve rien à redire. Moi, j'ouvre de grands yeux.

Étrange spectacle que l'humanité voyeuse qui se presse contre les vitres. Au nom de l'universelle recherche du grand frisson ? À quoi bon s'en indigner ? Monte en moi le désir lâche d'accepter. De laisser les choses telles qu'elles sont. De ne pas m'offusquer de cet étalage, à mes yeux avilissant pour les femmes qui y sont soumises. Je me penche même pour mieux voir et les dévisage avec une avidité trouble, un mélange de honte et de dédain, et décèle sous les poses, les gestes, les œillades lascives, d'indicibles secrets.

Puis un soir, devant une vitrine, Sven s'arrête. Je suis la direction de son regard : une jeune fille lui adresse des signes de connivence. Derrière la devanture baignée d'une lumière rouge, n'eussent été ces mouvements pour attirer l'attention, on l'aurait prise pour un mannequin de cire. Elle n'a pas le regard provocant d'une prostituée qui appâte un potentiel client. Au contraire. On dirait qu'elle a vu un visage familier qui l'égaie. Sven me demande de l'attendre et la rejoint. Que se disent-ils ? Que répond-elle ? Il revient avec un large sourire. « Ana va se joindre à nous. » Il ne demande pas si cela me dérange, redoutant sans doute la réponse, sachant déjà ce que je pense des trios. À ce sujet, il faisait : « Ah, non, j'ai trop de respect... » Le respect a fait long feu...

La fille disparaît à l'intérieur, aussitôt remplacée par un sosie : même chignon à frange, même silhouette longiligne. Cinq minutes plus tard, elle apparaît devant nous, vêtue d'un blue-jeans élimé et d'un pull en laine sous un imperméable jaune. Transformée, débarrassée du cuir et de la dentelle, mais pas du sex-appeal. Transformée, moi aussi, sous ses regards observateurs tandis qu'on marche, discute, d'abord dans la rue puis dans un bar où nous nous arrêtons une heure. Transformée malgré les mots légers, entrecoupés de rires, de silences rares. Transformée par la douceur soudaine de l'hiver. Attentive à ses petits seins mobiles, libres, arrogants, étourdie d'images chaudes et entêtantes, émoustillée et offusquée par la perspective éventuelle d'un interdit personnel transgressé. Jarretelles fines, tétons roides et bruns, senteurs légères, intimes, pénétrantes, elle parle mais est-ce que je l'entends ? Ses cheveux flottent, une douceur se dégage d'elle. J'éprouve des démangeaisons au bout des doigts ; pour un peu, je la prendrais dans mes bras.

Parce qu'il anticipe je ne sais quel éclat, Sven se met à guetter dans mes traits, mes expressions, le choc, la réprobation, alors que je ne montre que gaieté et curiosité. Il n'a pas présenté Ana, Ana n'a demandé que mon prénom, cela semble lui suffire.

Plus tard, dans la pièce calfeutrée et silencieuse de la garçonnière, la douceur s'est effeuillée, elle me paraît sauvage. Installée dans le grand lit comme en son royaume, elle mène le jeu à sa convenance. Quelque chose en elle me fait peur. Son assurance ? Son expertise ? Son vocabulaire cru ? La vague vulgarité de ses gestes ? Je ne la quitte pas des yeux, avec, dans le ventre, un creux inconnu, une faim, un malaise...

« Veux-tu ? » dit Sven. Incapable de parler, toute ma peau acquiesce. Entre les verres et les clopes de composition mystérieuse, la jouissance fleurit. Torses et bassins soudés, membres emmêlés, reins se mouvant dans des va-et-vient indécents, l'inexprimable, le trouble des regards ; gymnastique réelle, vivante, spectaculaire. Vision de corps nus, enlacés, vibratiles, impudiques, qui me font souffrir d'une gêne délicieuse. Gêne d'être là, de voir, d'entendre, et d'y prendre du plaisir.

À un moment – le seul –, je me retrouve avec elle. Sven est dans la salle de bains, les rideaux sont tirés, au sol des vêtements éparpillés, et autour de nous, la commode, les murs sombres, la tenture claire, quelques tableaux, la nuit calme. Je distingue mal ses traits mais elle sourit. D'amusement ? Je ne m'étonne plus de la joie, ni de l'absence de répulsions, ni de l'audace de son long doigt fin et nerveux qui explore ma poitrine, ma hanche, ma jambe, doigt qui soudain s'agace, s'impose, découvre une toison humide et une chaleur dans laquelle il s'échoue... et s'attarde. Devant mon corps à ce point docile, frémissant, les refus, les fausses pudeurs se voient anéantis par de simples gestes.

Ana est bulgare. Et Ana n'est pas son véritable prénom. Tout comme Lisa n'est pas le mien. J'écoute le récit pas tellement rare de ses galères : enfant de la rue, élevée, nourrie par des « amis » de passage – « certains à l'opposé des hommes grands et musclés que j'aime, mais quand on est seule et sans fric, il ne faut pas faire la difficile » –, ayant longtemps vécu d'eau et d'hospitalité, dormant parfois à la bonne étoile, à maintes reprises agressée, son passé la pare, l'embellit. Comme d'un charme. D'un luxe. Elle a la supériorité de la

souffrance. Moi, je n'ai aucune anecdote à raconter : protégée, couvée, ma vie est un long fleuve tranquille, à peine quelques remous extérieurs et je sais que c'est à elle et Sven que je les dois.

Nous levons nos verres à la débrouille, à la résilience, à la démerde au jour le jour et buvons – d'un trait – et l'alcool et son bavardage. Car elle parle beaucoup. Mais hormis son histoire, des banalités, des phrases boueuses et parfois obscènes qui me laissent frustrée et mal à l'aise ; mon corps est repu, mon esprit moins, j'ai envie d'aller au-delà, de révéler des secrets inaudibles, j'envisage de la magie, des complicités. Outrée, je l'écoute pérorer des propos creux, décevants. En cela, elle me rappelle Larissa, toutes deux, œuvres inachevées : je trouve dommage que l'artiste se soit arrêté, chez elles, en si bon chemin. Pourquoi cet acharnement à vouloir faire des gens ce qu'ils ne sont pas, à espérer les voir correspondre à l'image que j'ai de leur version « complète » ? Peut-être ne prononce-t-elle pas les mots que j'ai besoin d'entendre, tant son regard intense et attachant compense.

*

Réveillée par un petit bruit, j'ai levé la tête, je l'ai vue farfouiller dans les tiroirs, les cheveux en rideau devant le visage. Elle a posé un doigt sur ses lèvres, s'est rhabillée prestement, a remis en ordre sa crinière et s'est éclipsée sur la pointe des pieds. J'ai entendu la porte claquer. Des pas hésitants et furtifs ont dévalé les escaliers. Puis plus rien. Elle était partie. Je me suis rendormie avec un doux regret. Que faire d'autre ?

Aux jurons matinaux de Sven, ma naïveté m'a éclaté à la figure. Il était furieux. « La grosse salope, ça a dû la démanger toute la soirée. Elle s'est tirée avec mon fric ! » Mon cœur a fait un bond. Les doigts tremblants, j'ai vérifié mon sac ; un billet de cent me souriait. Le reste, envolé ! Envolés aussi, souvenirs exquis et images de feu.

— Qu'est-ce que tu vas faire ?

— Qu'est-ce que tu veux que je fasse ? a-t-il rétorqué. Faut compter que sur soi. Je vais lui faire payer sa kleptomanie à cette pute !

— Tu sais où elle habite ?

— Elle n'a pas de piaule. Une vraie nomade.

Sven et moi sommes retournés plusieurs nuits d'affilée au Quartier Rouge. Sans succès. Soupçonnant quelque complicité, j'y suis revenue seule, un samedi soir. En l'absence de Sven.

*

Il y avait du monde et je peinais à me frayer un chemin. Je n'essayais pas de savoir qui me palpat les fesses, gestes anonymes, appuyés de regards lourds, de sourires goguenards : c'est donc ça, le traitement réservé à une fille seule... Aucune envie d'affronter les hommes. Je dévisageais les prostituées derrière leur vitrine, à la recherche d'un chignon blond et d'une silhouette longiligne. Je remarquais des yeux, des bouches, mais nulle part les yeux de velours et les lèvres délicates d'Ana.

Au retour, un grand jeune homme m'a suivie, a postillonné sur mon visage des avances et des compliments grossiers, s'est arrêté à la porte de l'immeuble de Sven où je m'engouffrais – espérant une invite de ma part ? Une fois à l'étage, j'ai écarté le rideau, à temps pour le regarder s'en aller, voûté, bredouille. Il faut bien, parfois, se faire une raison.

*

Plus maussade, j'ai le sentiment d'être rien, moins que rien. Je suis cassée. Terrassée par la lenteur des heures, des jours de nouveau interminables. Anéantie par le goût de plus en plus âcre de la liberté. Le halo de l'interdit ne m'attire plus, les aventures ne me tentent plus, boire encore moins. S'explorer, se délivrer, se harceler l'un l'autre, prendre et donner des baisers, sans hâte ni tendresse, se noyer dans les odeurs, les goûts de fatigue puis au matin se redresser, exaltés, endoloris, le corps absent, comme au

sortir d'un rêve, basta. Prolonger les embrassades pour guérir, s'inhiber, gagner quelques minutes sur la solitude, l'ennui... Si peu. À l'improviste, le courage m'a abandonnée. Alors j'ai baissé les bras.

Tout quitter pour ne rien trouver et ne même pas être mieux ? À quoi bon. Le problème n'est pas là, c'est ma tête. Il faut en finir. Accomplir le geste ultime. Renoncer à la seule chose qui vaille. Provoquer la fin. Une fin à la fois glorieuse et infamante, résultat d'un long et douloureux bras de fer entre Moi et Moi, manifestation d'un désir de vivre démesuré qui n'a pas trouvé à s'exprimer et s'épanouir. Un mélange d'amour et de haine de soi. On se hait trop pour espérer, on s'aime trop pour continuer à souffrir. On ne supporte plus sa propre compagnie. Alors, seule façon de se fuir, il faut plonger dans l'immense gouffre où tout s'annule, et ne rien laisser de soi.

J'ai pris une douche, j'ai lavé et brossé mes cheveux. Je me suis vêtue le plus élégamment possible. C'est important de se faire à peu près belle, il ne faut pas que la Mort défigure. Quand je me regarde dans le miroir, je ne vois qu'une étrangère hostile, qui mérite le geste fou que je vais commettre... Fou ? Au contraire, je n'ai jamais été aussi lucide. Incommodée par le regard meurtrier, craignant de reculer, je casse la glace. Puis je prépare la scène dont Sven sera le seul spectateur.

Aucune envie de mourir. Aucune envie de rien. Juste une peur. De quoi ? De ma peur. J'occulte les grandes questions, je les étouffe, je ne veux pas me les poser, mais elles sont là, dans un coin de ma tête : est-ce vraiment mourir que de ne plus souffrir ? Est-ce ne plus souffrir que de mourir ? Folie, lucidité... Bien, mal... Courage, lâcheté... Héroïsme, servilité... Des mots creux ? J'imagine mon corps avachi, inerte, froid, raide, exposé aux regards, soumis aux dégoûts, livré aux jugements... Mon corps qui pourrit, se décompose... Tourmenté jusqu'à la Mort. Ma mémoire flétrie, haïe... La peur croît, s'intensifie, se mue en malaise impérieux jusqu'à la vertigineuse désespérance... Un vide. Allongée dans la baignoire comme dans un cercueil,

une douce torpeur m'enlace de toutes parts, à laquelle je m'abandonne comme à un amant. La douleur elle-même est délivrance : le liquide rouge qui s'égoutte sur mes cuisses, mes jambes, c'est le poison qui s'écoule de mes veines, c'est mon corps qui vomit sa tristesse, c'est mon âme qui se désintoxique.

Mais les veines tailladées ne devaient pas être les bonnes, car je n'ai réussi qu'à transformer la salle de bains en boucherie, sans entamer la moindre vitalité. Sven m'a trouvée dans les pommes. Il m'a soulevée, ranimée, puis, avec un calme admirable, a recousu la vilaine entaille et s'est mis en devoir de nettoyer le sang.

Je le regarde faire, adossée au mur, assise en tailleur. Je sens une fraîcheur sous ma peau nue, brûlante de fièvre. Mon œil absent parcourt sa carrure vigoureuse penchée, se pose sur ses cheveux hirsutes, ses bras qui s'acharnent sur le plancher.

Il se redresse, une main sur la hanche.

— Tu ne comptes pas t'arrêter là, hein...

Il semble attendre une promesse, une objection, un mouvement de conscience... qui ne viendront pas. Je lui lance un sourire sans joie. Impossible de prévoir mes élans, mes instincts, je suis la première à m'en étonner. Dans ma tête, tout est interrogation. Pas la moindre certitude. Je me sens changée, je ne sais plus très bien qui je suis. J'ai le plus grand mal à assumer l'acte, et même à l'admettre.

— En ce moment, j'ai besoin de tout sauf d'un cadavre sur les bras...

— Je sais.

— On ne dirait pas. T'es pas seule dans le bateau, tu piges ? S'il coule, je vais me noyer avec toi.

Sans répondre, je me lève, chancelle un peu et me rattrape au mur. Je ramasse la trousse de secours. La lame de rasoir traîne dans la baignoire, toute rouge, je la récupère de ma main valide. Sven me surveille du coin de l'œil, immobile, en alerte. Je jette la lame dans la poubelle, puis je vais ouvrir

un placard pour y ranger la trousse. Et je sors. Alors seulement, il se remet à frotter.

Je l'entends ronchonner : « La prochaine fois, choisis la corde, c'est plus propre. »

10.

Très vite, ma présence lui pèse. C'est chouette le sexe, une amante suicidaire nettement moins. Il s'énerve pour des broutilles mais n'osant me jeter dehors, il opère progressivement, un brin sournois. Avec d'abord, pour Noël, la visite « impromptue » de deux dames dont les prénoms compliqués m'échappent – les mêmes qu'à l'auberge. Au début, tout se passe bien : elles me cajolent sans fin, assurent à Sven qu'elles m'adorent, nous gavent de dinde et de fruits de mer. Je commence même à apprécier leur compagnie, sans penser à l'autre repas de Noël qui se déroule sans doute à Paris, à quelques kilomètres. Mais quand, à la fin du dîner, imbibées de vin et de cocktails, elles laissent échapper des phrases mystérieuses qui peignent leur petit protégé sous un jour inquiétant et que celui-ci promet de se tenir tranquille, jure que non, il ne se fera plus prendre par ces « saletés de flics », je flaire la magouille et commence à noter ses allures de dealer... Mais bon, grâce à lui, j'ai un semblant de compagnie, je mange à ma faim et évolue dans une chaleur ambiante... Que demander de plus ? Alors je ne pose pas de questions, ni ne manifeste la moindre curiosité. De toute façon, ces informations ne serviront à rien quand je reprendrai la route. Aucun avenir n'est envisageable pour le couple Coura-Sven.

*

Dans un abri en carton, en bas de l'immeuble, vit une femme d'âge mûr, Ivy. Cheveux ternes, emmêlés, grisâtres, grand corps osseux, lèvres

inexistantes, yeux globuleux, voix rocailleuse. Autrefois, elle a dû être jolie, mais n'est plus belle que quand elle rit. Le rire la transfigure, illumine ses traits, la rajeunit de vingt ans. La façon dont elle s'agrippe à ses paquets, ses oripeaux, sa couverture, comme s'ils constituaient une partie d'elle, m'intrigue. Quelles sombres histoires raconteraient ces objets s'ils pouvaient parler ? A-t-elle des enfants, un mari ? Se pourrait-il qu'elle aussi soit portée disparue ? Si je ne fais rien, vais-je finir comme elle ? Gênée de la prendre en pitié, de la croiser tous les jours aussi, moi presque illégitime avec mes dents en bon état, mes seins fermes, mon visage sans ride, j'apaise ma gêne en lui faisant la conversation, en lui apportant à manger. L'inclination de Sven pour les femmes égarées n'inclut pas Ivy : quand il découvre le subterfuge, il entre dans une colère noire, menace de me priver de nourriture.

Et passe à l'acte : en deux jours, les provisions s'épuisent, le menu se réduit à du pain, des œufs durs et des surgelés. Je n'ai qu'une chose à vendre : Sven le réclame pour nous tirer d'affaire. « Si tu ne veux pas que la dalle nous tue, va falloir se bouger le cul. Je suis à sec, moi ! » La faim inspire de curieuses idées... Il a compris que je ne peux faire la fine bouche. À part le billet de cent dans la poche de mon manteau, rescapé du vol, je suis complètement fauchée. Si je m'en vais, c'est pour dormir dehors. Si je reprends une chambre, je devrai me serrer la ceinture le restant de mes jours... qui seront trop peu nombreux pour la condamnée que je suis. Certes, je n'ai le choix ni des moyens ni des alternatives ni des conditions, mais on en fait quoi de la Dignité, de l'Honneur, de ces grands mots qui sonnent si bien ? Je l'envoie balader : s'attaquer à la forteresse des principes, passe encore, mais s'en prendre aux ruines, aux derniers morceaux de conventions, voilà trop pour la novice que je suis...

Il revient à la charge avec une idée plus stupide encore : un casse.

La désinvolture avec laquelle il propose cette option aberrante et saugrenue me le révèle plus coutumier de la chose qu'il ne le prétend. Dans quoi me suis-je fourrée ? Je ne sais même plus pourquoi je m'éternise. Attrait

pour le *bad boy* ? Frisson de l'interdit ? Toujours est-il que je reste de marbre. Quand il revient de son expédition cambriolage, en sueur, le regard dément, malgré mes yeux restés ouverts, lorgnant portes et fenêtres dans l'ombre, malgré le harcèlement, malgré la peur de voir surgir des gyrophares, je ne profère ni reproche ni sarcasme. Je me contente de ranger le butin : trois téléphones, autant de portefeuilles, un ordinateur portable. Pas si stupide que ça, finalement.

Et lorsqu'il me voit contempler la moisson, il déclare sur le ton de la sentence : « La prochaine fois, tu viendras. »

Parce qu'il y aura une prochaine fois ? Ah, oui, j'oubliais : on ne vit pas longtemps avec quelques kopecks. Mais hors de question de me faire attraper si bêtement, moi qui suis là incognito. Aussi, par prudence, ai-je commencé à calculer la probabilité de trouver une âme à la fois bienveillante, généreuse et hospitalière me permettant de fuir. On le devine : elle est mince... Alors j'ai ressorti l'enveloppe. Par hasard, Sven tombe dessus, je lui raconte l'histoire. Il hausse les épaules : « Sans doute un maquereau... Il a dû flairer la proie dès ton entrée au Vogel. »

*

Après avoir tergiversé à souhait, un matin, j'entre dans une cabine téléphonique – si si, il en reste. Sans avertir Sven. L'interlocuteur annonce qu'il vient me chercher. Dehors, sur un banc, je sors le carnet et écris quelques lignes. Les premières. Une façon de laisser une trace, de survivre, de me survivre. La vérité est que je redoute un dénouement tragique. Qu'avec rage je cours à ma perte. Puisque j'ignore jusqu'où me mènera cette folie, comme on me cherche, autant parer à toute éventualité.

Moins d'une demi-heure plus tard, un homme arrive à bord d'un pick-up. L'angoisse s'estompe ; j'ai un peu plus foi en l'avenir. Il ouvre la portière avant. Je monte, j'attache la ceinture de sécurité. Le séjour au Vogel me semble une période passée depuis si longtemps que j'en avais oublié ses

traits. On eût dit qu'il s'agissait de quelqu'un d'autre. Pourtant, c'est bien lui, l'homme de la 311. Grand, lourd, une figure mince et longue, un front large et une petite cicatrice sous l'œil gauche.

On a roulé une dizaine de minutes, sans prononcer un mot, lui concentré sur la route, les lèvres remuant sur l'air de rap que joue le pick-up, moi aux aguets, prête à sortir mes griffes au moindre pépin. Quand il parle enfin, je décide d'être Lisa. Il m'explique être dans les « affaires ». Et, répétant qu'il veut m'aider, demande d'où je viens, ce que je fais aux Pays-Bas. Je réponds succinctement. Je demande où il m'emmène. Un sourire significatif le gagne : « Tu verras... »

Sven a vu juste : à la voix pâteuse, aux mots à double sens, au courant sous-jacent, aux expressions, au rictus froid, aux regards insistants pendant qu'on est attablés à la terrasse d'un café, je devine la nature de l'aide qu'il propose. Mais je reste. Pour vérifier que j'ai épuisé toutes mes ressources, et que, pour poursuivre l'aventure, il me faudra franchir un pas, le seul que je ne m'autorise pas, sans m'expliquer pourquoi. Un moment, j'envisage... Et si, poussant la folie jusqu'au bout, j'acceptais la proposition ? Mais non. À peine plus éclairée, indifférente en apparence aux promesses de gros gains, de nouvelles identités, de voyages, je promets d'y réfléchir et je pars.

Quand je rentre, Sven m'interroge, me reproche de l'avoir « exclu » de l'affaire, me fait toute une scène, crie, gesticule, m'insulte, et boude. Je riposte par une humeur égale. Mais commence à craindre ses accès de rage démesurés.

Puis un beau matin, le bouquet final.

*

Sven me tend un smartphone que je saisis en tremblant. Apparaît sur l'écran un avis de recherche qui me glace le sang. Il faut du temps à mon esprit embrumé par le sommeil pour comprendre que c'est moi sur la photo. Tout à fait réelle.

Ainsi ils ont signalé ma disparition... Ils réclament. Ils cherchent. Mais qui ? Peu à peu, mon esprit se détache de la scène, dont je suis à la fois spectatrice et protagoniste. La distance s'agrandit, je me sens étrangère au jeune homme présent, étrangère à la ville, au monde, je m'évapore de moi-même, presque absente à ma vie, à l'espèce de honte qui monte... À mesure qu'articles, interviews défilent sur l'écran, à mesure que j'entends des voix et revois des décors volontairement oubliés, la réalité de mon acte m'apparaît, mon cœur enfle, envahit ma poitrine et cogne. Je me mets à détester le smartphone, qui remue les vieux démons, tient en haleine, roue de coups, fait haleter, culpabiliser. Le téléphone, oui ! mais aussi son propriétaire. Ce dilemme arrive trop tôt, sept heures du matin ! Laissons-nous respirer, remontons le temps et ne révélons rien... Je me bouche les oreilles pour ne pas entendre, je hurle pour couvrir sa voix, ces paroles que je reçois comme un coup de couteau : « Tu devrais appeler. Dire que tu vas bien. Libérer. » Pour qui me fait-il passer ? Pour quoi ? Ces mots, ce regard sévère, ce ton soudain : « Appelle ! Libère ! » Et ces questions : « Qu'est-ce que tu cherches ? Qu'est-ce que tu caches ? » Je prends l'appareil, me jette hors du lit, m'isole dans la salle de bains. Pas de miroir, encore heureux ! Je m'adosse, ferme les yeux. Je compose un numéro, celui d'Adam, que je connais par cœur. Mais impossible d'appuyer sur la touche « appel » : ça mijote, ça fermente, ça tiraille, et on ne trouve pas les mots. Appeler, c'est se remettre à exister. C'est assumer. Se laisser persuader aussi, peut-être. Or je suis un néant, un rien. Ils ne veulent pas de ça. Et moi, je ne suis pas prête. Pas prête à leur rendre leur fille, leur sœur, leur amie. À parler, expliquer. J'ai oublié qui j'étais – si tant est que l'expérience de quelques galipettes, quelques filtres et illusions perdus, fasse de Coura une fille différente. Quelle idée auront-ils de moi ? Pour mes parents, pour mon frère, pour Adam et les autres, quel réveil ! Ils m'en voudront, ne voudront plus de moi quand ils comprendront. Que je me suis sauvée de mon propre chef, de gaieté de cœur, que je ne me suis pas jetée tête baissée dans cette aventure. Le comprenant,

furieux, ils me feront entendre mille et un reproches ! Et puis, comment abandonner la quête qui, maintenant, est ma raison de vivre ?

Je sors de la salle de bains et rends le smartphone.

— Si j'appelle, ils voudront que je revienne. Tu n'avais pas le droit de m'imposer ça.

— Peu importe que tu rentres ou pas, au moins leur cauchemar aura cessé. Appelle !

Ma bouche est affreusement sèche. Je rechigne. Pour gagner du temps, je prends une douche rapide, m'habille, avale un petit déjeuner à la va-vite, récupère le manteau et le sac. Puis je cherche ma valise, rangée contre le mur. Je me baisse, saisis la poignée et me dirige vers la porte.

— Où comptes-tu aller ?

— Je ne sais pas.

— Tu es dure.

Je ne me retourne pas.

— Il n'y a rien ici. J'ignore ce que tu es venue chercher, mais il n'y a rien. Si tu crois qu'il y a quelque chose pour toi, il faut sortir de tes songes. Tu rêves trop... Crois-moi, la femme que tu t'acharnes à devenir, j'en ai rencontré des tonnes. On se bourre la gueule, on baise, on fume, toujours avec les mêmes. Et après ?... Rien. Pas de bonheur, pas d'ambition. Elles finissent sur le trottoir ou dans les vitrines des quartiers rouges. Comme Ana, tiens ! C'est ça que tu veux ? Non. Je suis sûr que non. Mais le fait est que tu ne choisis pas. Tu as renoncé à ce privilège en partant de chez toi. Quand t'as que dalle, tu choisis que dalle.

Il a enchaîné les assauts sans pause, comme si chaque phrase pouvait lier mes jambes, s'enrouler autour de ma taille, me retenir. Quoi ? N'est-ce pas ce qu'il voulait ? Que je déserte après qu'il m'a plumée ? Dire que c'est pour ce gars que j'ai perdu ma maigre fortune, gâché la gloire et la grâce de l'hymen, risqué tant de jours de mon temps ! Je pose la valise, l'observe froidement,

lui tout nu quand moi je suis habillée, comme en partance. Il me fixe d'un air désespéré. Une peur devrait me paralyser – qu'il me trahisse, me dénonce à la police – mais je suis convaincue qu'il n'osera pas. S'il savait comme je suis consciente des pièges, comme je me moque du prix à payer, comme tout m'est égal ! Mais lui expliquer... Comment fait-il pour ne pas comprendre ? Que c'est un chemin vers moi, que je l'ai pris quitte à perdre tout ce que j'ai ?

J'avais toujours envisagé, pour nos adieux, un long baiser très cinéma – sûrement mon côté romantique. Je reprends la valise, rajuste la courroie du sac, c'est foutu : son discours a hérissé ma méfiance, la haine me fait grincer des dents. Il n'y aura ni baiser ni serrement de mains ni signe d'au revoir. Entre lui et moi s'est ouvert un abîme. Sa voix me parvient au moment où je franchis la porte, une voix changée, avec une intonation douce, désolée, insupportable : « Je te regretterai, Lisa. Enfin, je devrais plutôt dire : Coura ! »

11.

Le chagrin serre les gorges des Gaye autour de la table. Comme tous les soirs depuis Noël, Madi a servi un repas copieux : cakes salés, rôti d'agneau au miel, foie gras, pommes de terre farcies, tarte aux fraises. Comme tous les autres soirs, ces victuailles sont restées intactes, ou presque. Mansour ignore pourquoi elle s'acharne, alors qu'elle voit bien que la nourriture ne remonte le moral de personne. Lui, cette abondance le rebute et lui fait penser à sa sœur, qui a peut-être faim et froid, tandis qu'eux dînent au chaud et en famille. Mais c'est tout Madi : penser qu'avoir le ventre plein rend les problèmes moins inextricables. Ce qui semblait vrai, jusqu'à maintenant.

Le temps tue l'espoir. Coura est officiellement en fugue, faute d'autre explication. Pour ne rien arranger, la suspicion règne. Chacun semble convaincu que l'autre cache quelque chose. Une situation qu'empire le silence obstiné des enquêteurs : « Vous comprenez, disent-ils, on ne peut rien dire qui risque d'entraver l'enquête. » Il n'y a d'autre choix que de patienter, à l'affût de la moindre information.

Alors Mansour attend. Que faire ? Il a vu Madi prier mais lui ne sait pas, ne partage pas sa foi. Ils attendent tous. Un signe, un appel, un mot. N'importe quoi qui indiquerait que Coura est vivante, en bonne santé. Il sursaute dès qu'on frappe à la porte, que son téléphone sonne, ou qu'il croit l'entendre sonner. La journée, il parcourt Paris à pied malgré les morsures du vent, espérant la trouver. Et Coura lui apparaît partout, en vérité nulle part. Peut-être reviendra-t-elle blessée, meurtrie... mais qu'elle revienne ! Que ce

soit bien elle... Il a des moments d'espoir fou, où le fantasme se mêle à la réalité... Une jeune fille passe, elle lui ressemble, par la démarche, la silhouette, la chevelure, il la suit. Et il ne doit pas être le seul car des alertes fusent qui, toutes, se révèlent fausses. Pleuvent aussi les coups de fil anonymes. Des gens qui prétendent l'avoir croisée, lui avoir parlé. Il y en a même qui vont plus loin, la disent accompagnée, kidnappée, attachée, assassinée. Par inconscience ? Par méchanceté ? Par fascination morbide ?

— J'ai fait jouer mes relations. Un signalement a été diffusé dans la plupart des pays d'Europe, même en Afrique, au Sénégal, au cas où. Elle va nous revenir, je le sais.

M. Gaye regarde tour à tour Madi et sa femme. Il essaie de sourire. Plus que pour convaincre, il a parlé pour lui-même. Pour se rassurer peut-être. Personne n'est dupe : l'enquête est au point mort.

— On ne sait même pas si..., commence naïvement Larissa.

Madi et Mme Gaye ont échangé un regard. Dans les yeux éteints de Mansour, une lueur s'allume.

— Elle est vivante.

— Comment peux-tu en être si sûr ?

— J'aurais senti si elle n'était plus de ce monde.

La jeune fille acquiesce, se disant qu'après tout Coura est sa sœur jumelle, qu'un lien puissant les unit, une espèce de connexion mystérieuse et insaisissable.

D'une main fine aux ongles exagérément longs, elle a effleuré le bras du garçon. Geste qui attire l'attention des trois parents – qui semblent y déceler plus que de l'amitié – et dont la réprobation est visible. Mansour n'a jamais compris le pourquoi des troubles et des messes basses que suscite son intimité avec Larissa. Ces derniers jours surtout, dans l'appartement de Madi où les confinent la pression médiatique, les incessants coups de fil et défilés d'amis, la tension est évidente, il sent un malaise, les conversations prennent un tour étrange, différent. Une fois, Madi l'a même pris en aparté : « Tu ne

crois pas que c'est un peu trop tôt, vous deux ? J'avoue que votre relation me déconcerte. Je croyais que Larissa était comme ta sœur... » Madi, si patiente, si attentionnée, si maternelle, semble ne pas l'apprécier en tant que « gendre ». Il se sent un peu rabaissé, au même niveau que les mythos et prétendants qu'elle chassait à coups de balai (avec son aide). Mais qu'importe... Larissa et lui se passent très bien de leur bénédiction. Eux plongent à corps perdu dans le boulot, la cuisine ; lui, il lui faut, pour tenir le coup, la candeur de Larissa, son parler lent, sa silhouette gracile, les attaches subtiles de ses poignets. À chacun sa thérapie !

Pendant quelques jours, tout s'est arrêté, ils ont porté le deuil. Coura planait, emplissait chaque espace, sa pensée accompagnait les moindres faits et gestes ; après quoi, le train-train a repris son cours et ils commencent à s'y faire. Ils cicatrisent... Mansour panique en revanche : s'il laisse faire, s'il arrête de surveiller, ils vont enterrer Coura. Peut-être secrètement ont-ils envie de tourner la page ? Lui se complaît à prêter aux parents ces pensées odieuses, s'en prend même à sa mère, surtout à elle, la seule qu'il se permet de torturer : son père n'existe pas, Madi ne mérite pas tant d'injustice. Une mère aux yeux trop secs. Une mère qui s' imagine qu'une vie est possible, qu'on peut oublier l'angoisse, faire silence sur tout, sauver les apparences. *Ah, tu ne sauveras rien, ce coup-ci. Je suis là pour le rappeler. En silence.*

À Larissa, Mansour peut parler, se livrer en toute sécurité : elle ne retient ni faiblesse ni sincérité, seule compte la confiance. Il lui arrive de surprendre les regards inquiets de Madi, qui surveille les insomnies du garçon, frappe à sa porte. Mansour devine alors des confessions mère-enfant. Imagine Madi, pieds nus, en robe de chambre, un foulard recouvrant son afro, des catastrophes plein la tête. À travers la cloison, il lui demande ce qu'elle veut, elle se rassure dès qu'elle entend sa voix... Mansour observe mieux Madi, il l'a rarement regardée aussi intensément qu'en cette période, mais le nez sur son assiette, elle n'en voit rien, elle mordille de temps en temps ses perles. À

côté d'elle, un couvert de trop. Alors la raison des repas royaux lui saute aux yeux : elle espère Coura, la veut près d'elle, s'y prépare chaque soir...

Il se demande quand elle va arrêter. De vivre pour eux, de porter, de lisser, d'arrondir les angles, de couvrir les parents et leur sens des priorités désastreux, de marteler : « Tout ce qu'ils font, c'est pour vous » ; « Ils vous aiment de tout leur cœur. » De donner l'impression d'avoir aspiré la souffrance de chacun. Il a beau l'englober dans la même rancœur que ses parents, la repousser, il a beau faire le dur, Mansour, parfois, a envie de fondre. Jamais sa « pas-encore belle-mère » n'avoue sa fatigue, jamais elle ne se plaint, jamais elle ne vacille, elle craque parfois, trop peu et pourtant... Et puisque la pudeur l'empêche de s'épancher devant elle, il a fait de Larissa la messagère de ses sentiments, une messagère fidèle et constante.

Mansour se lève de table. Larissa l'imité, mais il lui demande de se rasseoir. Rien à voir avec les trois paires d'yeux rivés sur eux. Sans doute va-t-elle penser qu'il lui en veut encore, mais tant pis. Il a envie d'être seul, pour une fois. L'atmosphère l'écrase, empêche ses idées de circuler. Les repas s'éternisent, on se révolte calmement, on échange de longs regards affligés. Le garçon ne voit ses parents qu'aux repas mais c'est déjà trop, il s'irrite de leur inaction, de les voir vivre. Un moment, il se ravise, se retourne. Les yeux de Madi, éloquents, le supplient de se taire, mais il ne lutte même pas, il s'abandonne à l'élan qui le soulève.

— Vous êtes une bande d'incapables !

— Mansour ! Comment peux-tu dire cela ?

Madi n'a pu s'empêcher de prendre ce ton grondeur, comme quand, enfant, il commettait quelque bêtise. La mère s'est contentée d'émettre un petit cri étouffé. Mansour presse le pas pour échapper aux regards sur son dos, s'enfermer derrière des cloisons illusoires, cacher ses doigts serrés aux articulations blanches de rage. Le visage menaçant de son père, les éclats de fureur, les mines décomposées ou blessées des autres, lui ont procuré une étrange satisfaction.

Tout le monde fait de son mieux, il le sait, mais il a l'impression que personne n'en fait assez. La nuit, il entend son père et s'offusque de comprendre qu'il parvient à dormir comme si de rien n'était. Comme s'ils n'étaient pas en deuil. Pis qu'en deuil même. Car la mort, bien qu'irréversible, ne laisse pas de place au doute. Lui, son souffle est relié à celui de sa sœur. Aussi, à peine ose-t-il respirer, de peur de la perdre à tout jamais. Il ne sait si elle est morte ou vive. Elle pourrait se trouver de l'autre côté de la planète ou à deux rues, elle serait toujours loin. Perdue dans l'humanité trop vaste, dans la vie trop lente. Et c'est ça qui le rend fou. Au point de vouloir mettre en pièces la terre entière.

Mais si le monde blesse et paraît hostile, il faut se rendre à l'évidence : lui-même a été le premier à abandonner Coura. Il y a longtemps, même, qu'il l'a laissée tomber. Du jour au lendemain, la complicité a cédé la place à une distance. Intolérable, avec le recul. Mansour se remémore les piscines, les balades, les blagues, les rigolades, l'ardeur joyeuse de Coura, ce besoin de tout chambouler, de marquer son empreinte... Il se revoit face à elle, après des confidences intimes, gêné et honteux, n'osant parler ni la regarder, par peur de se trahir, de voir en elle le même trouble, la même interrogation. Puis repense au détachement, aux replis, aux éclipses, aux regards en dessous de sa sœur, aux courts séjours au Sénégal, aux vacances ratées... Coura enfermée dans une pièce de vingt mètres carrés, réfugiée dans les livres la nuit, dormant le jour. Claustrophobie volontaire pour éviter quoi ? Et enfin, il y a eu son déménagement. Trop tard pour les regrets, il la sentit voguer sur d'autres courants, loin... Et lui s'était éloigné d'elle aussi. Même quand elle avait peur. Non qu'elle eût besoin d'être couvée. Des deux, elle a toujours été la plus courageuse. Mais, certains jours, elle s'attardait dehors, regardait le ciel où traînaient des nuages ronds et doux. Leurs discussions viraient au chuchotis, elle se penchait plus près, disait d'un air timide : « Viens, je te raconte un secret. » Elle s'inventait alors des aventures, habillait le monde

vide et clos de mensonges dorés. Puis confiait, à voix basse : « Un jour, je m'en irai très loin. »

Elle le disait avec tant de gravité...

Lui, comme un idiot, riait, demandait : « Et où penses-tu aller ? » Elle restait grave et silencieuse. Et quand il voulait savoir pourquoi ce désir de départ, elle répondait qu'elle avait peur. Il frémissait, s'interrogeait sur ce qui l'effrayait à ce point, mais, très vite, ces conversations finissaient aux oubliettes. Pourquoi s'y attarder ? Elle semblait si heureuse la plupart du temps, si vivante, si rayonnante. Rien n'invitait à s'inquiéter. Se pourrait-il que cette pulsion l'ait reprise ? Ou alors, aurait-elle été harcelée ? Violentée ? Agressée en rentrant ce fameux soir ? Peut-être séquestrée ? Par qui ? Qui lui veut du mal ? Où est-elle ? Que fait-elle ? Serait-elle morte ? Se serait-elle tuée ? Jamais il n'a rencontré quelqu'un comme sa sœur. Quelqu'un de plus désireux de vivre. Alors, il l'imagine mal abréger ses jours, mais...

Mansour commence à craindre le pire. Chaque heure questionne, dément. Il serre les mâchoires, interroge le silence, le noir... En vain.

*

On aperçoit par la fenêtre le boulevard, les arbres, les passants, au loin les habitations, les toits qui, doucement, se teignent de pourpre dans le jour déclinant... Un bruit lui signale qu'il n'est plus seul. Avant même de la voir, il sait que c'est elle, son pas, son odeur à nuls autres identiques.

— Tu ne devrais pas rester là.

Sa voix a claqué. Mais il ne pense pas ce qu'il dit. Sinon, il aurait fermé à clé. Il aimerait avoir envie de ne pas la voir, mais comment parvenir à en avoir envie ?

Larissa s'assoit près de lui sur le lit.

— Madi pourrait te gronder, dit-il encore.

— Qu'elle essaie... S'ils persistent à nous pourrir la vie, nous partirons nous aussi, n'est-ce pas ?

Intonations de petite fille.

— Tu ne crois pas qu'ils ont assez à faire comme ça ?

Sa bouche s'étire, boudeuse. Elle pose sur lui un regard perdu.

— Alors tu les laisserais nous séparer ?

— Évidemment que non.

— Tu es si triste..., dit-elle en se lovant contre lui. Je ne supporte pas de te voir triste. J'aimerais avoir du pouvoir et mobiliser la terre entière. J'aimerais... J'aimerais être Dieu et la ramener sur-le-champ.

— Moi aussi, j'aimerais pouvoir faire tout cela.

*

Ils dormaient sereins depuis des heures, l'aurore grimpait, quand un tintamarre suivi de coups pressants les a fait sursauter. À la porte, on cogne. Mansour ouvre à une Madi aux yeux bouffis et aux traits tirés qui, brusquement, titube, s'effondre et sanglote. Panique. Est-ce Coura... ? Mais non. Mansour, qui avait cru à un rebondissement (malheureux) de l'enquête, est submergé par le soulagement. Pour une raison qui échappe au garçon – excès de sensibilité ? égarement dû au réveil brutal ? douleur de voir sa mère si anéantie ? accumulation d'émotions ? –, Larissa s'y met ; c'est un concert de pleurs, ça n'en finit plus. Qu'est-il censé faire ? Où sont les autres ? Ils ne peuvent pas ne pas entendre... Posté là, stupéfait, les bras ballants, il se sent stupide, horrifié de sentir ses yeux secs. Lentement, Madi se relève, prend sa fille par l'épaule et s'éloigne. Elle a craqué. Trop de tension et de peur. Il entend des portes s'ouvrir, se refermer, puis les bruits qui s'éteignent.

Madi est revenue ensuite. Il s'y attendait. Elle l'a pris, lui, dans ses bras. Il s'est laissé faire. Des pleurs dans la voix, elle murmurait : « Mon pauvre chéri... »

TROISIÈME PARTIE

12.

Sans ami, ni toit, ni fortune, Amsterdam, mon espérance, mon fantasme, a perdu tout attrait. Je ne m'y sens plus bienvenue. Plus je la découvre, plus je revis Paris, plus je sens, ressens, respire Paris, et ses rues aimables et ses mystères – car le mystère n'est pas dans l'inconnu, mais dans les artères mille fois empruntées sans jamais s'en lasser. Paris, au moins, m'a accueillie dix-huit ans avant de me chasser, et j'ai, envers elle, des élans de gratitude, de respect. Mais Amsterdam... Non, je n'aime déjà plus cette ville, ni ce qu'elle va représenter pour moi, son visage repoussant de traîtresse et de voleuse, voleuse d'âme, voleuse d'innocence. Une escale décevante, somme toute. Tant qu'elle ne vire pas au terminus.

J'ignorais, en quittant Sven, que mon quotidien pouvait s'avérer pire : je comptais sur les heureuses rencontres, les petits boulots faciles et sans conséquence. Or je n'étais pas au bout de mes peines. À la luxure se sont ajoutées la faim et l'insécurité. Plus la honte d'en être arrivée là. Serveuse épisodique ici, aide éphémère d'un mardi là, zonarde faisant la manche ailleurs, rien ne me rebute, ni ne m'est épargné. Les types au front buté qui vous abordent, qu'on rabroue, qui s'écartent et vont s'adosser contre un réverbère d'où ils continuent à vous dévisager sans ciller. Les ennuis, les chambres glauques, les repas hasardeux, les paiements en nature – parfois –, les toilettes dégueulasses, les agressions gratuites, les longues nuits le sac en oreiller sur quelque banc glacé... Le voilà, mon lot de souffrances.

S'il était facile de partir, de se dérober, rentrer en revanche... Devoir affronter pour retrouver les bras aimants, renouer, cicatriser... Combler le trou noir, ce vide dans ma vie, derrière, devant, autour et à l'intérieur de moi... Même si le geste de Sven a provoqué une prise de conscience, j'essaie de ne pas penser aux tourments que je cause. Difficile. Le peu d'argent qu'il me reste, je l'économise au maximum et le dépense en bouffe et en Internet, épiant tout ce qui se publie autour de mon nom – rumeurs, incompréhensions, chagrins, inventions, faux procès... – et, bien que cet engouement me terrorise, j'y puise un certain réconfort. Non parce qu'on me veut, mais parce que je ne suis plus isolée, parce que je fais partie de quelque chose. J'ai fui l'attention des autres. Pour exister ? Et voilà que l'attention me ressuscite ! Autre ironie : il a fallu que je parte pour que, soudain, je me mette à exister aux yeux du monde. La façon dont ce geste si personnel a dépassé le cadre familial, pour impliquer, concerner des étrangers me plonge dans une perpétuelle méditation. Si j'avais cédé à mes pulsions de mort, au lieu de désertier, le monde ne se serait pas soucié ni même aperçu de mon départ.

Ils ne savent pas l'horreur des nuits blanches, le combat contre les démons intérieurs... Ils ignorent la lassitude. Le mal-être. Ils ne connaissent que la surface, l'insincère apparence. Rien, je ne suis rien pour eux... Mais alors pourquoi tant d'histoires ? Pourquoi se battre, pourquoi réclamer aussi bruyamment quelqu'un qui ne leur est rien ? J'ai fini par comprendre : la peur. On s'identifie à la situation, on se demande, avec un frisson d'horreur : « Et si c'était ma fille, ma sœur, mon amie ? Et si c'était moi ? » Je ne suis en fait qu'un « cas », un archétype – ne disent-ils pas « l'affaire Coura Gaye » ? – qui les ramène à eux-mêmes, à leur propre fragilité, parce qu'ils ne sont pas à l'abri, parce qu'ils craignent l'envol, l'inconnu... eux aussi.

Une intuition diffuse, subtile, m'avertit de ne pas me laisser prendre à un tel appât. Mais c'est plus fort que moi. Surfer est devenu ma dose d'espoir quotidienne. Qui se mue bientôt en rituel sacralisé. Une obsession, de nouveau. Cette fois-ci, inverse... Une idée fixe qui emplît mon cerveau, ma

gorge, ma poitrine d'une sorte de syncope légère qui débute avec l'aurore, se prolonge et scande : « Rentre ! Rentre ! »

Pour la première fois, je me suis demandé ce que je faisais loin des miens. Et une espèce de panique a fait irruption. Un besoin furieux de les revoir. Aussi sûrement que j'avais senti qu'il fallait partir, j'ai su qu'il était temps de rentrer. *Il était temps*. Voilà tout.

*

Cette nuit-là, je n'ai pu fermer l'œil : ce n'était pas la peur, mais l'agitation. L'impatience. Depuis deux jours, je vivais chez une vieille dame. Je m'étais présentée dans son restaurant, un soir où il pleuvait, raide de froid, enveloppée dans mon manteau pour échapper aux courants d'air glacés. Elle m'avait recueillie, nourrie, avait séché mes vêtements et abandonné son lit en dépit de mes protestations.

À la première lueur de l'aube, je me suis levée. J'ai avalé café sur café et fait mes adieux avant de me rendre à la gare. À court d'argent liquide, j'utilise ma carte bleue, quitte à me faire repérer. Mais, maintenant, quelle importance ? Ce signe de vie est la seule preuve d'amour que je puisse donner. Trop tard ? Il aurait peut-être fallu dire les choses, jouer cartes sur table, supplier, crier, pleurer, jurer, tout sauf ce silence buté, trop brusque. Mais aurais-je eu le cran ? Comment confier à quelqu'un d'autre ce qu'on n'ose s'avouer à soi-même ? Je préférais encore rester.

Mais après ? Pendant la première, la deuxième, la troisième semaine ?

Dans le froid et la solitude, les besoins fondamentaux prennent le dessus sur les idées fières. Trop de mots qui se bousculent, de contradictions, peut-être...

Ah, si j'avais pu m'effacer des mémoires, devenir une parenthèse dans le temps ! Juste un mois, une année, une décennie où je n'aurais plus rien été pour personne. Ni fille, ni amie, ni voisine, ni citoyenne d'aucun État. Débarrassée de ces « nous » qui font se sentir isolé. Toute barrière balayée,

plus que moi et le monde tout nu. Au lieu de cela, me voilà dans le train qui s'ébranle, roule, tourmentée de l'espoir vain, absurde, grotesque, d'oublier. La torture d'exister. Celle de n'avoir aucune prise sur sa propre vie. De n'être pas née quelqu'un d'autre, de n'être pas née ailleurs. De n'être pas née marin et pouvoir sillonner les mers sans renoncer à soi. Mais de ces quelques jours d'évasion, de cette échappée vers l'ailleurs, de ces heures de désespoir et d'abandon, avec tournants dangereux, idées périlleuses et péremptoires, je ne peux rien refuser, sous peine de cesser d'être moi-même...

*

À Paris, je mets une capuche : hors de question de me faire cueillir avant l'heure. Je regarde droit devant. Dans le quartier des miens, mes yeux tombent sur des affiches collées à des poteaux. Discrètement, je les arrache, les froisse et les fourre dans ma poche, geste machinal, dérisoire, ridicule. Un jeune homme juché sur des rollers me frôle, rejoint une jeune fille. Ses yeux se posent sur moi, s'attardent un instant. J'ai l'étrange sensation qu'il va surgir et lâcher un accusateur : « Êtes-vous Coura Gaye ? » À force de fuir les autres, de détourner la tête, je finis par me convaincre que personne ne me voit. Je mesure l'ironie : la liberté que je cherchais avec tant d'acharnement m'est plus que jamais interdite. Cette décision qui était censée me la rendre – partir – a ôté le peu qui m'en restait. Provisoirement ?

Devant l'immeuble de Madi, j'ai manqué de courage. Souffle court, dans le cœur une émotion, dans la tête comme une asphyxie. Mes pieds ont bifurqué vers le métro : de toutes les alternatives, retrouver Adam me semble la moins difficile. Procéder doucement : voir l'ami, les autres demandant plus de culot... et de préparation. L'idée de me faire chouchouter avant les orages m'a remis un peu de cœur au ventre ; j'accepterai les conséquences quelles qu'elles soient.

Tout le long du chemin, j'élabore des discours, je prépare les phrases très spirituelles avec lesquelles je vais répondre aux questions d'Adam, forcément

étonné – et en colère – de ce départ inopiné et mystérieux.

*

Le coup de sonnette résonne longuement dans l'appartement. Je presse de nouveau. Cinq minutes passent. Un jeune homme mafflu m'ouvre alors, les yeux ronds. Ah, oui, Hugo, son coloc.

— Mais... c'est pas toi qu'on cherche ?

— Adam est là ?

— Qu'est-ce que tu lui veux ?

Je l'ai écarté, j'ai appelé, perçu un bruit de pas, puis mon ami est apparu.

Dès que je l'ai vu, les mots m'ont échappé. Figé sur le pas de la porte de la chambre, il me regarde sans y croire. Je contemple son visage blême, avale ma salive, la gorge desséchée. Je ne peux que prononcer doucement, en écho à son « Coura... », un « Adam... » émerveillé. J'avance. Timidement. Je touche une épaule : en chair et en os, donc... Je jette le sac sur une console, j'abandonne la valise n'importe où. Adam étreint avec des gestes brusques et maladroits ma carcasse maigre, sale, épuisée. Les émotions me submergent. Soulagement, joie. Un flot de bonheur si puissant que je ne sens plus le sol sous mes pieds. Comme un marin qui aperçoit la terre ferme après un trop long séjour en mer. Douceur. Enchantement. Repos. J'ai enfin compris les mots restés coincés dans ma gorge la veille de mon départ : *Je t'aime, Adam.*

13.

J'ai pris ce qui doit être la douche la plus longue et la plus méticuleuse de ma vie. J'en suis ressortie la peau toute fripée. Après quoi, j'ai mis mes vêtements au sale. J'avais vécu et dormi avec depuis des jours, ils puaien la misère. Adam m'a prêté un T-shirt et un caleçon propres. Odeur de linge frais repassé, senteurs agréables, pensées délicates, petits bruits tranquilles, quiétude des vies rangées : je détonne, je fais tache, moi et ma charge de mots crades, d'idées obscures, de sentiments rances, ma peau saturée de saveurs nouvelles... Avilie par la grossièreté, la puanteur, la crasse ? J'aimerais croire que non.

« Tu veux autre chose ? » Non, je ne veux rien. Trop déconcertée par la révélation qui m'est apparue. « Alors, tu veux que je prévienne quelqu'un ? » Non, Adam. Tout ce que je veux, c'est le silence. Tout ce que je veux, c'est toi. Ce que tu n'as pas l'air de comprendre...

Alors que j'étais sur le point de me confier à lui, je décide de me taire. Se mettre à nu, c'est devenir vulnérable. Et puis son ignorance m'est douce, autant le laisser en dehors des interrogations, des incertitudes, des appréhensions. Pour le moment, du moins... Lui-même ne fait rien pour en apprendre plus. Pas une question, pas une allusion. En contrepartie, je m'interdis d'évoquer le soir d'avant mon évasion, et les mots blessants qui, bravant les heures et les kilomètres, n'ont cessé de me hanter. *Si seulement tu avais compris à quel point j'avais peur que tu m'abandonnes, à quel point ton rejet m'a blessée...* Refouler les bouffées de rancune, les craintes

sournoises... Je bouge, je vais, je viens, j'entre dans une autre pièce, je ressors, pour ne pas qu'il s'approche de trop près, qu'il devine... Je parle trop fort, trop vite, pour ne pas lui laisser le temps d'en placer une. Adam m'écoute, me laisse raconter tout sauf l'essentiel : Hugo, le colocataire grincheux et intolérant à cause duquel je ne venais jamais – et qu'on a dû soudoyer pour s'éclipser et garder le secret de ma présence –, le grille-pain en mauvais état, les rideaux affreux qu'il refuse de remplacer et puis cette vague impression de désordre qu'il crée autour de lui... Il m'observe. Ce soir, il est dans son domaine, moi désorientée. Et, sous ce regard perçant, je défaille et perds contenance. Je finis par me taire.

— Qu'y a-t-il ?

Il y a dans sa façon de s'étonner, un sourcil haussé, un sourire au coin des lèvres, une moquerie tendre qui me fait retrouver un soupçon de notre complicité. Un peu ? Tout est là, intact, j'en suis sûre.

Je me glisse auprès de lui sur le canapé, devant les sushis et le soda qu'il a fait livrer. Et me jette sur la nourriture au mépris de la moindre bienséance. Il paraît gai, soudain. Il rit, me dévisage. Il a ce regard souriant, plein d'une ironie légère, une vivacité du geste... Le contraste, de nouveau... Je savais bien que quand je reviendrais, je ne serais pas moi, mais quelqu'un de tout à fait différent, alors pourquoi un tel choc ? L'impureté se lit-elle sur le corps, le visage ? C'est quoi « être une fille bien » ? L'ai-je jamais été ? Marge, normalité : où se trouve la limite ? Quand, comment l'ai-je franchie ?

Il soulève une mèche de cheveux.

— Ça te va bien, cette couleur...

Puis il me prend la main, examine mon poignet d'un air courroucé. Je l'arrache. Mais il a eu le temps de voir les fines cicatrices horizontales.

— Qu'est-ce que c'est ? demande-t-il, soudain sombre.

— Rien.

Il se tait un instant, hésite, se mord les lèvres. Quelque chose de vibrant perce le silence. Je peux voir l'expression du regard, la veine qui gonfle sur le

front, les lèvres qui frémissent avant de lâcher :

— J’ai vraiment cru que je t’avais perdue... Ne me refais plus jamais ça !
Je baisse les yeux, tripote un coussin.

— Tu ne veux pas savoir ?

— Bien sûr que si... Mais ce n’est pas à moi d’en décider.

— Tu m’en veux ?

Il se lisse les sourcils d’un air songeur. Puis il me regarde bien franchement.

— Je t’en ai voulu. Terriblement. Mais ça n’a plus d’importance. Plus rien n’a d’importance.

Alors il me prend dans ses bras, plus affectueux que de coutume, me serre avec une tendresse grave, trop fort, à m’étouffer. Il explique qu’il a voulu me haïr, qu’il a vraiment essayé, mais qu’il en est, au fond, incapable. C’est seulement à ce moment que je comprends combien je mourais de peur. Peur des mots qu’il pouvait prononcer. Peur de le retrouver détaché, intact, indifférent... Peur qu’il me regarde autrement. Qu’il ne me reconnaisse plus. Me rejette. Peurs infondées. Vont-ils tous me « reprendre » aussi naturellement que lui ? Pas si sûr. Et les parents donc... Obsédés par l’image, ils accepteront mal les retombées de mon acte et, la belle apparence effritée, je ne serai plus leur Coura sans tache et sans tare, mais *la* tache et *la* tare. Vont-ils me renier, me déshériter ? Lequel des deux sera le plus fort : l’amour ou la fierté ?

En dépit de la nuit blanche passée, je suis bien éveillée. Et mon esprit, jusqu’alors embrouillé, miraculeusement lucide. J’ai la sensation de vivre un instant privilégié. D’approfondir sans parler les mots qui glissaient autrefois entre nous, informulés malgré l’intimité, et que nous n’avions jamais voulu, ou osé, prononcer. Je cède à la douceur, à l’allégresse, à l’extase, à ce baiser tant attendu, tant espéré, si naturel qu’on ne songe pas à s’en étonner, communion des corps après celle des âmes, une joie, le triomphe de l’amour enfin...

Puis tout s'est apaisé. Il a pris mon visage entre ses paumes, comme pour y lire. Je lui souris en silence.

— Viens, dit-il. Il faut dormir.

Il tend la main. Son regard brille encore. Je le suis, docile, soumise, tranquille, heureuse moi aussi. Rassurée par ses gestes simples, charmée par sa façon de ne rien exiger.

On se coule dans le lit tiède. J'épouse la forme de son épaule, mon visage s'écrase contre son torse, je respire avidement son odeur, esquisse un geste pour ôter les barrières. Encore un autre – juste un – et tout chatoiera. Mais Adam m'arrête. N'avons-nous pas l'éternité devant nous ? Peu à peu saisie par l'obscurité et le silence, je me rassérène et m'assoupis, des aurores plein la tête.

*

Les premières lueurs du matin filtraient par les fenêtres quand un coup de fil a tiré Adam du lit. Je tends l'oreille aux exclamations de joie de Larissa : « La police a appelé ! Elle est ici ! Tu entends, Adam ? Elle est à Paris. » Adam s'empresse de s'éloigner, se met à chuchoter dans l'appareil. Tiens, des amitiés qu'on ne soupçonnerait pas... Que lui dit-elle ? De qui est-il le complice, Adam ? De moi ? De Larissa ?

J'aperçois son dos mince et brun, je m'étire, pousse un soupir de béatitude, enfouis le nez dans l'oreiller, exhibe une jambe nue, une joue, une tempe paisible, faussement endormie, lui laissant le soin de m'extraire tendrement des limbes, de m'accueillir avec sa belle frimousse ébouriffée. L'absence m'a appris la puissance, la valeur et la nécessité des petites choses : un regard, un sourire, une caresse... Quoi de plus précieux ?

Adam a raccroché, s'est approché d'un pas lent, s'est penché sur moi. Il appelle doucement. Son air grave et sérieux m'embrume le regard, je résiste à la tentation de me refourrer sous les draps. Et quand il parle, le bien-être se mue en colère, en refus :

— Tu devrais rentrer maintenant... Ton père vient te chercher.
Le traître !

14.

— Qu'est-ce qu'il s'est passé ?

— J'en avais marre.

— De quoi ?

— De tout... J'avais besoin d'une pause. De ralentir.

— Tu aurais pu me le dire, je t'aurais payé des vacances, en te laissant tranquille...

— Ça aurait été différent.

— En mieux !

Désireux de maîtriser les choses, de comprendre pour mieux contrôler, papa interroge, s'acharne. C'est sa volonté contre la mienne. Je voudrais lui faire comprendre, mais encore faudrait-il réussir à trouver les mots. Ce que j'ai vécu me paraît trop important pour être abordé à la légère, et en même temps, tout me paraît flou. Sensation douloureuse. Je suis perdue dans un labyrinthe de sentiments compliqués, contradictoires, déçus : tout à l'heure, devant l'appartement d'Adam, je suis restée un instant suspendue au corps solide, aux bras protecteurs de mon père, mais en vain j'ai cherché la joie. J'ai souri mais il n'a pas souri en retour. Et maintenant, c'est pire. Tandis que le Uber roule, ses yeux acérés dressent l'inventaire, examinent le corps, la tenue, le visage, les cheveux. Pour chercher quoi ? Quoi qu'il ait décelé, cela n'a pas l'heur de lui plaire. Il a réagi comme je l'avais redouté, en me mettant en accusation. D'autant plus sévère qu'il ne comprend pas. Parce que,

pendant quelques jours, « l'essentiel » de papa – les études, la tranquillité et la précieuse réputation bien entendu – en a souffert ?

— Tu te rends compte de ce que tu nous as fait endurer ?

— Je ne pouvais pas faire autrement.

Il darde sur moi un regard incrédule.

— Mais qu'est-ce qui t'a pris, bon sang ? Tu veux gâcher ta vie, c'est ça ?

Je détourne les yeux, en me disant que s'il continue sur ce ton, je finirai par réellement la « gâcher », ma vie. Par pure bravade. Papa semble deviner mes pensées et contemple âprement ma belle trajectoire brisée. Se demandant peut-être ce que je compte faire... Alors, le naturel revenant au galop, il opte pour la fermeté. Et continue sans se laisser démonter :

— Tu vas reprendre les choses là où tu les as laissées. Tout va s'arranger, tu entends ? Nous sommes là. Ta mère et moi allons rester avec toi les premiers jours. Mais il faudra vite repartir. Ta bêtise a fortement affecté notre travail. Tu vivras chez Madi en attendant. Elle prendra soin de toi.

Envie de crier : « Trop tard ! Je ne suis plus ta petite et digne fille. Une inconnue a pris possession de moi, que je n'ose ni ne veux renier. »

Comment ? Si je suis prête à me quereller, quelque chose d'heureux, de lumineux et d'attentif s'est effacé dans son regard, remplacé par une lueur affreusement morne. J'ai l'impression qu'il ne me voit plus, ne m'écoute plus, ne me sent plus.

Colère ? Déception surtout...

Papa, si autoritaire, toujours pressé, avare de sentiments, chahutant à peine, aimant si mal, révèle une autre facette, plus exécrationnelle encore. Il y a comme une absence, une distance, et par-dessus le marché, ce dialogue de sourds... Une attitude à laquelle j'aurais dû être habituée, ayant vu Mansour en faire les frais. Pour une histoire de choix. De destination.

Je remarque ses rides, le creux de ses joues, les tempes grisonnantes... Je voudrais prendre la main de ce quinquagénaire aux aspirations avortées, frustrées, et le rassurer : marcher vers la gloire, la célébrité, la prison, le crime, le bonheur, le malheur, la stabilité, la mort, quelle différence ? Seul compte le chemin. Un rêve en vaut un autre et des rêves, j'en ai à revendre. Apprendre le wolof par exemple, langue de l'enfance, musique douce, familière. Sauter en parachute. Aller dans une école d'art. Gérer une association humanitaire. Tout me passionne, j'ai la tête pleine d'envies et il faudra plus d'une vie pour épuiser la flamme qui m'anime. Mais ce n'est pas la passion, le problème. Ni les espoirs. Le problème, c'est la liberté.

L'indomptable, la ravissante, la détestable liberté.

J'atteindrai mon but, mais personne n'a besoin de savoir lequel, encore moins de le décréter... Je veux devenir qui je veux, quand je le voudrai. Vivre ce qu'il me chante, là où ça me chante. Est-ce trop demander ?

— Tu sais qu'on compte sur toi. Ta mère attend beaucoup de toi. Tu es sa fierté, sa plus grande réussite. Moi aussi. Mais ce que tu as fait est très grave. Ce n'est pas une façon de se comporter. On te prenait pour une fille responsable, une fille mature, intelligente...

Et l'algarade repart, plus amère encore.

De nouveau, ce besoin tremblant au bord des lèvres. Celui de hurler. Ou, à défaut, de me boucher les oreilles, tant son discours m'agace. Une épreuve, une torture presque. J'en viens à détester mon père, une haine imméritée, éphémère sans doute, mais si intense !

Je jette un œil à travers la vitre de la portière. Soulagement : on est arrivés à destination. Apparaissent déjà les êtres chers. Mansour, Madi, Larissa, maman... Je passe d'un bras à l'autre. À mon grand bonheur, je pleure de tendresse. Comme il fait bon revenir chez soi.

Je retrouve mon ancienne chambre. Bien que Madi ait réaménagé l'appartement depuis que les parents se sont installés au Sénégal, rien n'a changé dans cette grande pièce rectangulaire, toute propre, régulièrement nettoyée donc... Une bibliothèque occupe tout un pan de mur. Des livres qui ont bercé les longues années de l'enfance, des centaines, tous lus deux, trois, plusieurs fois. Trophées de concours de physique, de maths, de biologie, de philosophie... En face, un tableau noir, avec le dessin à moitié effacé de la carte du monde. Morceaux de ma vie. De mon identité. Fabriqués sur commande ? Croque-morts des souvenirs. Lesquels ? J'ai l'impression d'entrer dans un grand sanctuaire. Un sanctuaire dont je m'effraie d'explorer les profondeurs. Je circule dans la pièce, je touche des objets, je m'étonne comme une étrangère, je regarde par la fenêtre Paris qui gèle, qui paraît silencieux, plus silencieux que de coutume... Tout est nouveau. Déconstruction. Chute de l'identité. Désorientation. Je veux respirer profondément, mais j'ai le souffle coupé. Rien ici ne provoque le moindre écho, rien n'est essentiel. Tirer un trait sur ce qui compose la vie – logement, statut, relations – m'a tout fait voir différemment. Mais alors pourquoi était-ce si difficile de faire table rase ? Au fond de moi, je gardais l'illusion que cela avait compté et voilà que tout s'effondre comme un château de cartes !

Madi arrive derrière moi avec la fidèle valise rouge, que je récupère en souriant avec une pointe de gêne, une timidité nouvelle, surprenante, effrayante. Elle porte une robe en maille ajourée, évasée, qui découvre des jambes fortes, lisses, noires. Chez elle, tout est généreux, pulpeux, bien proportionné : poitrine, hanches, lèvres, mains... Je ressens une douceur, un repliement, une émotion palpable dans sa façon de me regarder, de dire :

— Tu trouveras des vêtements de rechange dans la penderie et un pyjama sous l'oreiller. Tout est prêt depuis le premier jour... J'ai mis des petits gâteaux et des friandises dans le panier, sur la table, juste là. Si tu as besoin de quoi que ce soit... Même de parler...

— C'est bon, Madi. Foutons-lui la paix.

Maman vient de surgir. Elle a l'air mécontente, ou exténuée, je ne sais pas. Inutile d'essayer d'imaginer, de déchiffrer ce qu'elle cache, ressent, vit. Elle est impénétrable. Et cela ne me trouble même plus. J'ai dû apprendre à me détacher de ses humeurs, je m'y exerce depuis toujours.

— Prends ton temps, ma puce, dit-elle. Repose-toi. Prends tout le temps qu'il faudra.

Est-ce vraiment de l'ironie que je décèle dans la voix ? Paranoïa ?

Elle entraîne Madi, qui obéit à contrecœur, m'exprimant d'un regard que je peux me confier à elle, si je le désire. La porte se referme sur elles. Désœuvrée, j'erre dans la chambre.

Une minute à peine.

Mansour a toqué : « Je peux ? »

Il va s'asseoir sur le fauteuil tapissé de cuir noir, prend un livre, l'ouvre, le feuillette machinalement. Sans piper mot. A-t-il déjà oublié comment s'adresser à moi, comment m'aimer ? Notre degré d'intimité est-il à ce point bas ? Bien que mon amour pour lui soit incontestable, mon frère m'est devenu un peu moins proche à mesure qu'il se rapprochait de Larissa. Et c'est tant mieux : une trop grande intimité aurait certainement affadi, ou même détérioré, notre affection l'un pour l'autre.

— Tu ne vas pas repartir, n'est-ce pas ?

— Non, bien sûr... Plus comme ça.

Il n'a pas levé le nez du livre.

— Tu m'as manqué... J'ai cru devenir fou.

Mon regard parvient à accrocher le sien.

— Fou, tu l'es déjà...

Il a un sourire :

— Pas faux.

Il soupire, referme le bouquin et le remet à sa place.

— Je n'ai pas compris... J'ai pensé à tout, mais je n'ai jamais pu comprendre...

— Je comprends que tu ne comprennes pas...

Soudain, un éclair traverse ses yeux, il devient agressif :

— Tu y as pensé, en partant, que nous allions te chercher ? À tout le mal que tu nous as fait ?

Ses pupilles se voilent d'amertume.

— Et maintenant te voilà assise là sur ce lit, comme si tu n'étais jamais partie...

Silence.

— Ce ne sera pas facile d'oublier... Mais tu es ma sœur. Moi, je ne peux pas t'abandonner.

Il a écrasé une larme, j'ai fait semblant de ne rien remarquer. C'est donc ça qu'il a vu : un abandon ! Se doute-t-il que je ne comptais pas revenir ? Que j'avais fait une croix sur tout, lui y compris ? Que je désavouais le bon autant que le mauvais, puisque le bon ne suffisait plus ? Qu'attend-il de moi ? Que je paie pour l'inquiétude, que je rembourse les nuits blanches et les larmes versées ?

— Coura ! appelle une voix sur le pas de la porte.

Fin du tête-à-tête : Larissa nous rejoint. Débordante d'enthousiasme. Elle a ce côté mutin, irrésistible, ni tout à fait femme, ni tout à fait enfant, qu'accentue sa robe rose qui la fait paraître si menue.

— Je suis heureuse qu'il ne te soit rien arrivé, dit-elle. On avait si peur... Maintenant que t'es là, on va pouvoir respirer.

Puis, gentiment grondeuse :

— Tu nous as fait une sacrée frayeur.

15.

Je redécouvre le confort d'une maison. La chaleur d'une famille. Les liens revisités. Rapidement, je recouvre mes forces physiques. Je ne suis pas fâchée d'être régalée, entourée, couverte, couvée, pourtant mon anxiété n'est pas feinte. Les manifestations de tendresse cachent mal la peur de la récurrence : je me sens comme une détenue dont les geôliers craindraient le désir d'évasion. Toutes les heures, Madi frappe, vérifie que je suis là, bien vivante, bien tout court... D'ailleurs je sors peu. Beaucoup moins qu'avant. Et encore, jamais seule. Qu'il faille faire les magasins, le jogging, se balader, on s'écrie invariablement : « Ton frère va t'accompagner » ou « Larissa ira avec toi. » Seul point positif : je passe du temps avec eux. Maman prétend qu'il vaut mieux ne pas me laisser seule, Madi n'est pas contre. Et moi, en bonne ancienne disparue, je n'ai pas mon mot à dire. Ce traitement m'insupporte car je n'aime pas qu'on me regarde comme une personne émotionnellement instable. D'autant que, maintenant, je ne me sens plus désarçonnée par de déroutantes sautes d'humeur. Mais j'ai conscience qu'il leur faut du temps.

*

Le cabinet de M. Kane est une petite salle colorée à l'atmosphère chaleureuse. Portraits et masques exotiques sur les murs, sculptures, boiserie raffinées... Mansour aurait adoré.

— Comment vous sentez-vous ?

— Bien... Enfin, je crois.

— Vous croyez ?

— Je ne sais pas... Je ne sais pas trop ce que je fais là...

— Rassurez-vous. Tout ce que vous allez dire restera entre nous.

Le ton professionnel a l'effet escompté. Je me détends, m'installe plus confortablement dans la méridienne en velours. Lui est assis sur un fauteuil en face de moi, tout en binocles, moustache et perspicacité : M. Kane correspond parfaitement à l'image que je me faisais d'un psy. Bien qu'il soit un ami de maman, c'est la première fois que je le rencontre. Elle a réussi à me convaincre de consulter, malgré mes réticences. Un vrai miracle.

Accepter, c'est avouer ma souffrance. Or, même si avant j'étais prête à tout pour obtenir de l'aide, du soutien, maintenant, j'en suis moins sûre... J'ai perdu tout espoir de guérison, je ne veux même pas guérir. La douleur est devenue une partie de moi. Que serai-je si elle s'évapore ? Mais il a ce regard attentif, presque inquisiteur, cette façon de pencher la tête, avec distance, intérêt et neutralité à la fois, qui incite à la confiance.

Je fais mine de réfléchir à sa question.

— Comme ça, sans réfléchir, énonce-t-il, quel est le mot qui décrit le mieux votre état ?

— Je me sens... indifférente.

— C'est-à-dire ?

— Je me fous de tout. Demain pourrait être l'apocalypse, je m'en foutrais.

Ce n'est pas tout à fait vrai, mais l'interrogation me semble désigner moins un état véritable qu'un état *désiré*.

— Avant de me réfugier dans l'indifférence, poursuis-je, j'avais perpétuellement peur. Que le monde disparaisse. Qu'on me laisse seule. Alors j'ai pris les devants. J'ai disparu.

— Et c'est en disparaissant que vous vous êtes débarrassée de la peur ?

— Pas tout à fait. À un moment donné, je... j'ai été vaincue par la peur...

Je me suis interrompue, espérant le voir insister, me pousser à bout, mais il n'en fait rien.

— En avez-vous déjà parlé à quelqu'un ?

— Non. Jamais.

— Pourquoi ?

— Je souffrais trop... Ma détresse était si grande que je ne pouvais la dévoiler. Il fallait qu'on la devine, que quelqu'un m'aime assez pour la démasquer. J'attendais peut-être trop des rapports. Oui, c'est cela... J'ai toujours attendu trop des gens que j'aime. Je fais des pactes implicites, je signe des contrats tacites, et j'entends qu'on les respecte. Parce que je donne beaucoup, chacun doit payer un écot à la mesure de ce que je lui offre. Mais comme personne ne se doutait de rien, je me sentais trahie. Mon attitude, mes choix, mon silence, tout découle de ce sentiment atroce. Ils n'étaient pas là, ne remarquaient rien, et malgré cela, se récrient, réclament des excuses, s'octroient le droit de pardonner, se drapent dans de bons sentiments... Malhonnêteté ? Mauvaise foi ? Ignorance ? Naïveté ? Tous se croient sincères, et pourtant...

— Et pourtant ?

— Et pourtant, je suis déçue. Je n'arrive pas à regretter, à considérer mon départ comme une erreur. Ou alors c'était une erreur salutaire. S'ils m'aimaient autant, s'ils sont si soulagés de me revoir, pourquoi continuer à m'en vouloir ?

— Qui vous en veut ?

— Tous ceux qui restent détachés, se situent « en dehors » de mon geste. Tous ceux qui déclarent : « Tu n'as pas à te justifier », mais le démentent par leurs actes, leurs propos. J'ai l'impression de leur avoir volé quelque chose en réapparaissant ainsi, en leur fournissant un responsable : moi. Comme s'ils avaient besoin d'imputer la faute à quelqu'un, comme si, en m'arrogant le privilège de partir, je devenais la coupable idéale. Était-ce un devoir que de rester malgré moi ? Rester pour quoi, d'ailleurs ? Poursuivre une vie à

laquelle je ne trouvais aucun sens ? D'une certaine façon, je me suis suicidée, je suis une suicidée qui parle... Un mutisme définitif les aurait laissés avec leurs illusions. Moi, j'aurais accepté d'être punie, j'aurais compris un déferlement de haine. Mais une telle hypocrisie... Ils évitent la question, romancent, se réfugient derrière les modes et les préjugés, mais la vérité n'a rien de sensationnel.

— Et quelle est la vérité ?

— La vérité, c'est que je souffrais d'un mal innommable, j'étais coincée dans un tunnel sans issue, isolée, éloignée, bien avant ma décision. Si je suis partie, ce n'est pas parce que les miens ne comptaient pas, mais parce que je n'avais plus rien à leur apporter. Je me disais : « Ce ne sera pas une grande perte. » En effet, quand on a du mal à accomplir son devoir envers soi, comment penser aux autres ? Quand on a horreur de sa propre compagnie, comment apprécier celle des autres ?

Tout en parlant, je gratte de l'ongle le tissu échancré de mon jeans et triture un fil qui dépasse... Je serre les mains. Croise les jambes. Tout sauf rester immobile. Je continue sur ma lancée. Je raconte les tentations, les luttes, les illusions, les doutes, les failles, les violences, les haines... Je n'ai jamais autant parlé de moi, sans masque ni maquillage, avec une spontanéité aussi totale, pas même l'autre nuit avec Sven. M. Kane prend des notes en mordillant sa moustache. Que peut-il bien écrire ? Je l'ignore mais il parle. Lui aussi parle de moi, il m'apprend des choses que j'ignore. Impressionnée, surprise de me sentir devinée. Le ton n'est pas dramatique, ni emphatique. Il ne juge pas. Quelques mots reviennent. Quête. Conformisme social. Déviation de la norme. Soif de rupture. Mur de dilemmes. Horizon bouché. Préservation de soi. Réalisation de soi. Lien... comme lier... comme emprisonner... comme prison !

Puis il se tait. C'est la fin de la séance. Je me lève. Il prononce encore quelques mots, avant que je n'atteigne la porte.

— Il faut lâcher prise, mademoiselle Gaye... Lâcher prise...

Quand je descends, Mansour est là, debout sur le trottoir, à m'attendre.

— Alors, fait-il, c'était comment ?

— Pas trop pénible. Je crois que je vais continuer...

*

Imprégnée des sages conseils du psy et des heureux diagnostics des médecins devant lesquels maman m'a traînée au lendemain même de mon retour pour me faire subir une batterie de tests – toujours mieux que les guérisseurs de Madi censés m'exorciser –, je me laisse embrasser, redécouvrir ; les vieilles habitudes – lecture, écriture, études, travail intellectuel – repaissent la vitalité, redressent les mauvais penchants.

J'ai repris les cours – pour me faire pardonner ? – mais à distance. Mon visage placardé sur les murs de l'établissement, les murmures sur mon passage, les regards échangés dans mon dos, les sous-entendus : tout cela m'a dissuadée d'affronter l'école. Un combat à la fois... Quand j'ai fini par y retourner, j'ai dû écouter le directeur seriner pendant près d'une heure quelle pagaille j'avais semée, combien mes camarades avaient été affectés, à quel point l'établissement avait subi des attaques, ayant souvent été tenu pour responsable – par la presse, par l'opinion... – de mon « burn-out ». Que de vies chamboulées, manifestement ! Maman, elle, approuvait et, comme une petite fille fautive, lâchait de temps à autre : « Cela ne se reproduira plus. » J'étais surprise de la voir aussi désarmée, elle d'habitude si diserte, car elle ne savait quoi dire pour me défendre ni même me faire entendre. Au fond, peut-être était-elle d'accord, ce qui, en tant que mère, la rendait sans doute mal à l'aise. Et le directeur de renchérir : « Vous n'avez pas idée de l'ampleur du problème. Un contrat nous liait à votre fille, basé avant tout sur la confiance. Le contrat a été rompu. Il faudra un grand effort de réconciliation pour que cet événement ne ruine pas complètement l'année scolaire de Coura. »

Dehors, pressée de quitter les lieux, maman a marché à grands pas vers la voiture, puis elle s'est tournée vers moi et a murmuré, toute raide : « Je ne me

suis jamais sentie aussi humiliée de toute ma vie. » Après quoi, j'ai rédigé sous sa dictée une lettre d'excuses, censée me rouvrir les portes de la très sélective école.

À vrai dire, ce n'est pas en vertu d'on ne sait quelles considérations que je continue. Mais d'abord, avant tout, pour moi ! Il me faut un appui, un exutoire. Une place à tenir dans ce monde auquel j'avais voulu renoncer.

Quelques camarades ayant suivi les rebondissements de l'affaire sont venus aux nouvelles chez Madi. Loyal, Luc, mon binôme de TP, m'a soutenue. Préférant rire de toute cette histoire. « Tu sais que Mansour est passé me voir ? C'est tout juste s'il n'a pas cru que je t'avais enlevée. Un vrai dingue, ton frère. » Quant aux autres... Leurs regards examinent à la manière d'un bistouri. Certains se limitent à un silence sournois, comme si je portais une marque d'infamie, une disgrâce, d'autres exposent ouvertement leur désapprobation. Avec un soupçon de dédain.

« À cause de toi, on ne va plus rien prendre au sérieux... »

« Tu aurais pu prévenir au moins... »

« C'était quand même un peu égoïste, non ? »

Voilà bien une chose que je ne maîtrise pas : l'opinion. Le silence me vaudra la clémence ou l'animosité, c'est le mieux que je puisse offrir. Une quote-part. Que le silence me recouvre, que le calme et la paix pénètrent en moi, que rien d'autre ne me touche. Ni les bruits, ni les paroles, ni le regard des autres. Surtout pas le regard des autres. Perdre des « amis » pour me trouver, c'est plutôt équitable. Trop crevée pour me justifier, encore et encore, remplir le tonneau sans fond des questions, chaque nouveau détail en suscitant d'autres... Les réponses auront beau être sincères et venir du cœur, elles ne suffiront jamais. Alors, si l'amour est à ce prix, je ne veux plus qu'on m'aime.

Je n'ai aucune objection à les voir me haïr : j'en aurais fait autant à leur place. Que ne donnerait-on pour cette illusion, cette impression de maîtriser quelque chose, le sort, le social, l'autre, que sais-je ? Et puis, ne suis-je pas la

première à exercer cette violence contre moi ? Ne suis-je pas la première à me critiquer, à me moquer de mes faiblesses, à me détester parfois ?

J'y trouve même une espèce de consolation.

Qu'ils méprisent, qu'ils salissent, qu'ils couvrent ma vie d'opprobre ! Au fond, c'est la seule façon de me débarrasser des chimères. On sait les ravages opérés par les chimères, on sait comment elles m'ont contrefaite. Libre à eux de me juger telle que je suis, et non sur l'image qu'on leur a vendue.

*

J'aide Madi à la cuisine. Nous échangeons des sourires de connivence au milieu du cliquetis de vaisselle. Du salon où elle est assise devant une tasse de thé et un roman, maman nous lance des regards furtifs par-dessus ses lunettes de lecture tout en affectant de nous ignorer. M. Kane prétend que tout passe par la communication. Or, une sourde rancune m'empêche de communiquer avec mes parents. Que se disent-ils, entre eux, tout bas ? « Nous lui avons trop donné. Elle ne se rend pas compte de sa chance, elle ne respecte plus rien » ?

Et Madi d'entonner l'éternelle ritournelle : « Ils ne sont peut-être pas doués pour manifester leur tendresse, mais ils t'aiment ! Tu fais d'eux une critique trop violente, non objective. Alors qu'ils se sont toujours préoccupés de toi, de Mansour. Un jour, tu comprendras. »

Est-ce ingrat que de sentir mourir ma tendresse pour eux ? Peut-être bien. Est-ce que je mérite leurs efforts, leurs sacrifices ? Peut-être pas.

Mais je suis dépitée de constater qu'ils n'ont rien appris. Rien deviné. Pas la plus petite remise en question ne leur vient. Fallait-il que je meure pour qu'ils pointent le problème du doigt ?

Me revoilà docile. Au nom de quoi ? L'avenir ! Le bel « avenir radieux » qu'ils préparent depuis mon premier cri. Ce même avenir pour lequel je tais mes résolutions. Mais bien sûr que ce n'était qu'une folie passagère, le délire d'un moment ! Évidemment que tout redeviendra comme avant !

Évidemment que je regrette ! Maman, elle, n'aime pas en parler. La honte ? La culpabilité ? Papa encore moins. La seule fois où j'ai abordé le sujet après notre discussion houleuse, il a pris un air distrait : c'est un épisode sombre qu'il préfère oublier. Heureusement d'ailleurs, car Papa qui gueule, très peu pour moi. Tous deux oscillent entre adoration et hostilité. Chacune des phrases qui s'agitent dans ma tête les aurait choqués ou blessés, alors j'ai devancé les questions qu'ils n'osent poser, j'ai échafaudé un mensonge qu'ils ont cru – ou font semblant de croire ? Je trouve même le moyen de rire, de converser. Pour leur dignité désorganisée, c'est le moins qu'on puisse faire : se racheter, amadouer, feindre, s'autoflageller si besoin. Le décalage entre réalité et apparence s'agrandit mais, au moins, ça paie. Petit à petit, on digère le deuil, les sourires naissent plus spontanément, les mauvais souvenirs s'estompent, frasques et scandales s'oublient.

Je m'adosse à l'évier, regarde maman fixement, afin de croiser son regard. Ce qui ne manque pas d'arriver. Elle se détourne alors si précipitamment qu'elle laisse tomber ses lunettes.

À côté, Mansour joue à la console comme si rien au monde ne l'intéressait davantage que d'accomplir un exploit dans ce monde imaginaire. Allongée sur un canapé, Larissa est tout aussi absorbée par son portable. Il ne manque au tableau que papa, qui travaille dans le petit bureau attenant au salon, comme à son habitude.

Je me laisse envahir par un sentiment de perte. La certitude que nous ne serons plus jamais ainsi réunis.

*

Comme pour me donner raison, Mansour, rassuré d'avoir retrouvé la sœur aimante, s'envole vers on ne sait quel paradis. Trois jours de détente : il faut bien rattraper les heures d'angoisse ! Laisée en plan, Larissa tire les heures et sa tête des mauvais jours en espérant son retour. Elle s'enferme dans sa chambre, la musique hurle, personne n'ose la déranger.

Les parents ? Eux aussi ont quitté Paris – « le boulot, les obligations... ». Grâce à la présence de Madi, j'ai eu un peu moins de mal à renouer avec eux. Elle protège ma bulle paisible, Madi, elle la défend bec et ongles mais, quelquefois, la bulle éclate, je me sens comme une voleuse, une criminelle, un investissement sauvé de justesse, à qui ils veulent bien accorder leur clémence. Leur argent aussi me reste acquis. Je me passerai du reste, c'est-à-dire presque rien : je n'ai jamais douté de leur amour mais comme il ne se manifeste qu'en cadeaux onéreux, et exigences non moins onéreuses, je ne perds pas grand-chose.

Seul le regard de Madi reste anxieux.

À juste titre.

16.

La fenêtre éclaire la pièce d'un jour pâle. Étendue sur le lit, tête calée sous un oreiller, je textote avec Adam, comme avant, pendant les deux ou trois semaines qui ont suivi notre rencontre : il faut reprendre à zéro, se réapprendre l'un l'autre, s'aimer de nouveau.

Avec le téléphone que m'a offert maman – en récompense de ma bonne conduite ? –, j'ai pu consulter ma boîte mail, les réseaux sociaux... Des tonnes de messages aux tons divers, tantôt amicaux, tantôt neutres, tantôt menaçants, tantôt douloureux. Des messages aux sources variées : amis, connaissances, journalistes, anonymes, des gens qui ont vécu « la même chose » ou connaissent des disparus, d'autres qui se disent indignés, d'autres encore qui souhaitent partager leur expérience, me rencontrer, discuter.

Seuls ceux d'Adam ont retenu mon attention. Il m'avait écrit tous les jours. Parfois même plusieurs fois. En le lisant, j'ai découvert notre relation telle qu'il la vivait : un mélange déconcertant de légèreté et de colère, une amertume, un malentendu... Voilà pourquoi tout doit renaître. À travers les mots. Nos discussions sont toujours un peu abstraites, ça part dans tous les sens, nous sautons d'un sujet à l'autre avec un grand naturel, nous laissons des phrases en suspens... Une connexion forte, d'abord mentale, intellectuelle, puis charnelle...

Les heures passent, mais je ne vois pas la nuit tomber, je tire les rideaux, j'allume des lumières...

Madi entre, s'accroupit à mes pieds. Heure des comptes, des reproches ? Aucune agressivité en elle, elle porte comme une lassitude.

— Suis-je une si mauvaise mère ?

Je la regarde sans comprendre : Madi donnerait vie et âme pour Larissa, elle dégouline d'un amour humble et inconditionnel, c'en est presque ahurissant.

Sans tenir compte de mes protestations, elle explique :

— Quand tu es partie, ma vie s'est arrêtée. L'enfer a trouvé refuge dans mon cœur... Une douleur effroyable. J'ai rêvé du jour où je pourrais t'enlacer et dire enfin devant le monde entier : « C'est ma fille ! »

Ses mots m'attendrissent, je me ramollis.

— Je t'ai toujours considérée comme une seconde mère.

Le regard marron se détourne.

— Je ne suis pas la seconde... Je suis la première, la seule !

Silence abasourdi. Je me redresse, la regarde, m'immobilise. Alors Madi déterre les secrets enfouis, elle déconstruit les mythes de ma naissance, elle ébauche un mari mort pendant sa grossesse, la joie mais aussi la lourde responsabilité d'attendre des triplés, et l'arrivée de ce couple stérile, le désir d'enfant, l'adoption... Des mots s'enchaînent, se poursuivent, s'assemblent, trop vite, brisent le silence.

— Tu as conscience de ce que tu es en train de me dire ?

Une grande pitié m'est venue, j'ai pris son visage à deux mains, ce visage nouveau, trop fatigué, trop fragile, que je ne voyais que de loin, et qui, de si près, révèle tant de sillons et de griffures que je ne peux même pas lui en vouloir : « Mais Madi, tu es ma mère ! »

Et elle qui avait si peur des colères, des jugements, n'en revient pas de me voir sourire, rire... Le soleil débouche d'une nuée noire, une lumière se profile, la vérité toute claire, enfin... Ainsi, je ne suis pas la fille de mes parents ! Ainsi aucun des deux ne m'a faite... Je ne sais plus qui je suis, mais au moins, je sais qui je ne suis pas. Leur création ! Leur bien ! La voie toute

tracée, le succès mondial, la carrière sans faute, pour qui voulaient-ils cela ? Des enfants inexistantes, montés de toutes pièces, rassemblant les qualités indispensables à leurs yeux. Face à ce portrait idyllique, l'affirmation têtue, orgueilleuse et désespérée de ma propre valeur. L'impression de n'être pas à ma place... Mon acharnement à la conquérir. En donnant. Quoi ? Mon bien le plus précieux, le seul que je ne leur devais pas : ma vie. En disparaissant derrière le rôle, en me laissant engloutir, en n'existant plus. Et Madi était d'accord, complicité absolue, croyant préserver, protéger... Ignorant tout de ce que j'ai enduré. Ou le pressentant : cette façon d'escamoter maman... « La première, la seule ! »

Ce gros, cet énorme mensonge qu'est ma vie, c'était trop cher payé pour le privilège d'être leur fille. Dire que je n'avais rien deviné, pas la moindre intuition. Alors qu'était là ce qui clochait depuis le début !

Tout de suite après, l'épouvante. Je pense : mais Mansour, mais Larissa ? Le sourire s'efface, emportant la gaieté un peu factice. Et de la belle et triste histoire ressort une noirceur embarrassante : Madi, qui se dit mère, a assisté sans sourciller à l'épanouissement de cette relation incestueuse ! Pudeur ? Prudence ? Dérision ? Amoralité ? Elle se défend. Soudain indignée. Soudain enragée.

— C'est impardonnable, bien sûr. Mais je n'aurais jamais pensé... Larissa n'en parlait jamais, elle qui, pourtant, me raconte tout ! Je n'ai pas compris, ou je ne voulais pas comprendre... Je l'ai appris trop tard. Ça n'aurait jamais dû arriver...

Que peut-elle ajouter ? Ce n'est que trop vrai. Mais presque aussitôt, elle se redresse, dans un sursaut désespéré, mensonger :

— Ce n'est qu'une amourette. Ils sont trop jeunes, des enfants encore, ça leur passera.

Elle se goure, elle fait l'autruche, trop de légèreté : ce ne sont *plus* des enfants ! Il faut d'urgence mettre fin à ces désirs contre-nature. Je tiens le bras de Madi, la secoue, m'attendant à ce qu'elle panique, m'implore de ne

rien brusquer – elle a quand même gardé le secret pendant dix-huit ans ! – mais elle semble résignée.

— Demain, Mansour sera de retour... Tes parents sont d'accord.

Elle dit encore : « Tes parents »... Et moi, pourrai-je toujours dire « maman », « papa » ? La rapidité avec laquelle ces mots ont perdu leur naturel et gagné en étrangeté dénonce la précarité, la fragilité des liens. Tout ne tenait qu'à un fil. Mais où est le fil ? Qu'en a-t-on fait ?

Il faut se laisser le temps. De reconnaître la nouvelle réalité, de s'y habituer...

— On en a beaucoup parlé quand tu n'étais pas là..., reprend Madi. Dès qu'ils ont découvert leur relation, tes parents ont estimé que le temps était venu de leur apprendre la vérité. Mais je n'étais pas préparée à les perdre. Je pleurais déjà ta disparition, c'était trop pour moi... Et puis, je pensais à Mansour, si affecté par ton absence... J'avais peur de ce qu'il pouvait faire. Une nuit, ta mère a voulu monter le voir, j'ai pleuré, supplié, je me suis agrippée à sa robe de chambre... Elle n'a pas cédé. Alors j'ai dit que j'allais l'annoncer moi-même. Mais je n'ai pas pu... J'attendais ton retour.

Je m'adosse contre l'oreiller, passe une main sous la nuque, croise les jambes, contemple mes pieds nus. Mansour, Larissa... Combien de temps cela a-t-il vraiment duré ? Trois mois ou plus longtemps ? Se peut-il que dès l'enfance... Une vision écœurante se précise, s'attarde, je m'y engluie avec dégoût. Qui des deux a le premier... ? Lui ? Et moi donc, mon trouble, mes regards, mon inconscience... J'essaie de ne pas songer à leur douleur. Quand ils sauront. Mais mon cœur en saigne déjà. Madi le sent, le dit. Avec dans le regard une angoisse, une fièvre, un espoir aussi, elle cherche mes yeux :

— Ne me déteste pas, Coura. Je vous aurais gardés tous les trois, si j'avais pu. Ne sois pas trop dure envers tes parents non plus : je leur dois tout. Quand je les ai rencontrés, je n'avais rien, ils m'ont donné un travail, un but, ils m'ont permis d'être mère. Même pour Mansour et toi.

Madi prend ma main, qu'elle serre. Très fort. Moi, je regarde fixement le plafond.

— Écoute bien, ma chérie, dit-elle. Je ne sais pas ce qui te tourmente, mais je te comprends. Notre vie semble ne pas nous appartenir, il faut toujours garder à l'esprit qu'on est la digne fille d'Untel, la sœur respectable d'Untel autre... C'est pour la même raison que je suis partie du Sénégal. J'ai fait un mariage que ma famille n'approuvait pas. Maintenant, ma famille n'a aucune envie de me voir ; mes parents, n'en parlons pas, je n'existais plus pour eux. Ils sont morts sans m'avoir pardonnée. J'ai essayé de créer un foyer pour vous. Votre bonheur, voilà tout ce qui importe. Et le bonheur n'est rien d'autre que du courage... Le courage dont tu as fait preuve jusqu'à présent.

Puis après un pieux baiser sur le front, un murmure : « Je suis fière de toi. »

*

Lumières éteintes, portes fermées, solitude... Je réfléchis à ce mot : courage. Le bonheur est-il vraiment une affaire de courage ? En ai-je fait preuve en me retirant ?

Non, ce n'est pas une histoire de courage. Ni de lâcheté d'ailleurs. C'était juste *nécessaire*.

Le courage ? Je le vois ailleurs : chercher au fond de soi ce qu'on a de mieux à offrir. Sourire quand le monde voudrait qu'on pleure. Être soi-même quand on nous préfère déguisé. Défier. Se défaire des vêtements qui ne siéent plus.

Pas peu fière à l'idée de ne plus porter le fardeau toute seule, fardeau pour deux. Pauvre Mansour, accoutumé aux dos droits et fiers, qui devra reprendre la part qui lui revient ! Et se courber lui aussi sous le poids des pressions... Mais s'il refuse, s'il s'obstine ?

Eh bien, nul ne portera, tant pis pour les parents, tant pis pour Madi, tant pis pour la famille, nous laisserons tout choir et profiterons pleinement.

Délestés des doutes, des regrets, des ressentiments tenaces, secrets, encore vivants. Car le temps fera son office... Je pense à Madi, dénuée de toute aigreur malgré les drames... Oui, le temps va adoucir, transformer, façonner. Et Mansour m'apprendra ce nouveau monde. Il ne laissera pas mes ailes encore fragiles céder aux vents contraires, ni se faire cisailer, couper, déchiqueter, il me protégera des projectiles... Il sera là. Il m'apprendra à voler le plus haut possible. Hors d'atteinte.

17.

J'ai ouvert à un Mansour aux yeux égarés, au visage décomposé... Celui d'un garçon dont l'univers s'écroule. Bouleversée de le voir dans un tel état, lui qui a toujours vécu comme on respire.

Adam se retire, comprenant intuitivement que nous désirons être seuls. Ce matin, il m'a trouvée devant sa porte. À peine dans son appartement, j'ai eu une crise de nerfs, éclaté en sanglots incoercibles, desséchée par ma nuit de veille, assombrie par une crainte irraisonnée. Ma vie entière métamorphosée par une question omniprésente : l'amour aussi, une légende ? Une jolie fable ? J'ai tout raconté à Adam. Ça a tenu en peu de mots, mais j'ai eu l'impression de me décharger d'un poids... D'abord éberlué, il a cherché à me changer les idées. Et quand j'ai voulu partir, effrayée de n'être plus que Coura qui pleure, il a tripoté le manche de sa guitare, avec un sourire heureux : « Ne sais-tu pas que tu es ma Muse ? À la réflexion, merci pour le drame... »

Est-ce pour fuir le désespoir que je me suis réfugiée dans ses bras ? Lâcheté, encore ?

Et c'est le désespoir qui est venu sonner à la porte !

Je regarde mon frère avec tristesse. Vêtu d'un T-shirt et d'un jeans noir sous un blouson, il est grand, les traits énergiques, fidèle depuis des années à sa coupe courte sur les côtés, mais aussi à ses boucles sur le dessus du crâne.

Sitôt Adam parti, je me laisse attirer dans les pans ouverts du blouson. Des larmes ruissellent sur nos visages, nous nous confions des craintes communes, nous indignons à l'unisson, nous offrons mutuellement notre peine.

— Et Larissa ? osé-je demander.

— Elle est dans tous ses états... Je l'ai laissée en larmes dans sa chambre.

— Je n'arrive toujours pas à me dire que c'est notre sœur !

— Larissa n'est pas ma sœur..., dit-il avec une fermeté et une conviction telles que je fais un pas en arrière.

Une violente émotion me saisit. La nuit semble se resserrer autour de nous.

— Tu dois t'habituer. Il le faut !

Ma voix est dure. Ses lèvres se crispent, son regard s'assombrit.

— Je ne pourrai jamais. Je l'aime depuis trop longtemps.

Il parle d'un ton rauque, aussi doucement que s'il avait été seul.

— Tu devrais t'en aller pour un temps, ai-je conseillé. Prendre du recul. T'éloigner d'elle. Tu en as besoin pour réfléchir.

Il darde sur moi le regard sérieux de ses yeux bruns. Je l'ai scruté aussi. Et j'ai su.

Ni Mansour ni moi ne parlons. Aurait-il essayé de traduire le silence en paroles que sa folie serait apparue... Or, il y a des choses qu'il vaut mieux ne pas articuler. La joue appuyée au creux de son bras, je sens son cœur battre contre le mien. À quoi pense-t-il ? Pourquoi tremble-t-il ? Peut-être se demande-t-il comment son geste sera perçu, reçu... Par Madi, surtout. Madi à qui il va asséner le coup de grâce. Une façon de la punir ? Ou de se punir lui-même : se priver de la présence de sa mère biologique, lui refuser son affection pour mieux rejeter la sienne ? En a-t-il déjà parlé à Larissa ? L'ont-ils décidé ensemble ? Eux ne seront jamais seuls, puisqu'ils seront deux... Jusqu'au jour où l'un se lassera. Ou craquera. Jamais peut-être.

La nuit paraît bleue, argentée derrière les vitres. On cligne des yeux et les choses obscures un instant plus tôt s'illuminent... L'hiver bientôt va s'enfuir... Bientôt l'éclosion de l'été. Et tout renaîtra à la vie. Et je pourrai enfin observer le monde et oser le trouver beau.

Au moment de partir, Mansour a hésité, il a jeté un regard en arrière, s'est avancé vers moi. Il m'a embrassée sur la joue, puis a murmuré : « Pardonne-moi. »

Ces deux mots m'ont donné la certitude de ce que je soupçonnais déjà : la rupture sera totale. Alors j'ai chuchoté : « Laisse-lui un message. » Et je l'ai regardé s'en aller à la rencontre de son destin. J'ai continué à fixer le couloir droit devant, bien après qu'il a disparu de mon champ de vision.

*

— Coura ?

Je ne me retourne pas. Adam se place à côté de moi, les yeux vers la fenêtre.

— Il part, Adam. Avec Larissa. Je n'aurais pas pu le retenir. Ai-je été immonde de ne pas le tenter ?

— Tu viens de dire que tu n'aurais pas pu...

— J'aurais pu essayer. Si j'avais essayé... Je ne lui ai pas dit : « Vas-y si tu penses que c'est mieux », mais mon silence était-il une forme d'encouragement ?

Son regard se trouble, il passe la main dans ses cheveux rebelles, et demande :

— C'est ça que tu veux ? Qu'il reste ?

J'hésite. J'aurais pu interroger Mansour, mais je ne l'ai pas fait. Car je savais qu'alors, il m'aurait repoussée. De toute façon, rien ne le ferait désormais changer d'avis. Peut-être, à son insu, a-t-il déjà pris sa décision depuis longtemps. Dans ses yeux, j'ai reconnu la détermination qui m'animait, un matin de décembre. Et moi, immergée dans les flots, ayant

choisi le parti des Incompris, des Fous, jamais je ne pourrais, le voudrais-je, revenir sur le rivage. Inutile de se battre, et d'ailleurs, je ne le souhaite en rien. Ayant obtenu trop rapidement, trop brusquement et trop complètement peut-être, la réponse que je cherchais : il n'y a aucune réponse. Personne n'en a. Il n'y a que des choix. Et Mansour a choisi. Pas la fuite, non, l'amour. Qui suis-je pour l'en empêcher ? Larissa est prioritaire à ses yeux, tout comme mon bien-être l'a été pour moi. Il la veut, au mépris de la morale, de l'usage, des interdits. Il compte rebâtir sa vie sur le roc de l'amour. Traîner les appétits, l'horreur des règles, les bouleversements quelque part où cet amour sera possible.

Pour y rester ? Sait-on jamais ce qui peut arriver ?

Le souvenir de Sven m'est revenu. Je ne l'ai pas rejeté. « Tu rêves trop... » Est-ce rêver trop, que de vouloir vivre heureux ? Je me tourne vers Adam, ma voix est paisible quand je lui dis :

— Je veux qu'il soit heureux.

— Et son bonheur aujourd'hui, c'est de partir...

*

De la chambre filtrent de petits bruits étouffés. Un obscur émoi surnage entre nous. Je pose la main sur le rebord glacial. On est au quatrième étage. Je me demande si, un jour, quelqu'un a ouvert la fenêtre de cette pièce et s'est demandé ce que cela ferait de se jeter dans le vide. Un instant, je ferme les yeux. Et j'imagine la chute. Le corps qui flotte... s'alourdit comme une chape de plomb... s'écrase.

Le contact des mains d'Adam interrompt la fulgurante pensée. Je me tourne vers lui, nos yeux se croisent. Cette façon de me dévisager... Une expression que je reconnais, que j'aime, un regard qui brûle, pénètre, désire... supplie ? Se laisser aimer, pour que tout revive... À la mort qui rôde, hante, m'accompagne partout, me poursuit d'une appréhension sourde, une sensation de danger, à la mort donc, opposer l'amour. Après tout, que

peut-elle m'apporter sinon des ombres ? Il me semble, même si certains jours le désarroi m'envahit, même si le monde est une gigantesque prison plate et fade, même si l'avenir est lointain, insignifiant, il me semble qu'il faut vivre, respirer, s'accrocher. Alors je m'abandonne. Je capitule face à la fureur du désir trop longtemps contenu, face à la force du manque, face à l'harmonie immédiate. Voir venir la véritable jouissance, celle qu'Adam et moi soupçonnions, percevions, attendions... Celle que j'espérais en fricotant avec des Sven contre un bon plumard. Celle que j'implorais en mon for intérieur dans le lit d'Ana. La façon dont mon corps devient sien, s'imbrique dans le sien, complète et transforme, captive et interroge le sien, m'émerveille. Corps-mystère que j'admirais en voyeuse, en indiscreète, cachée par la nuit, que je peux maintenant toucher, chérir, et qui, peu à peu, se révèle savant, doux, parfait.

Et pendant que, absorbés l'un dans l'autre, frileux, désespérés, languides, envahis de toutes parts de frôlements et d'effluves de peaux tièdes, nous nous découvrons enfin, le frère et la sœur font leurs adieux à la ville, emportant un peu de nos cœurs.

*

La matinée était déjà avancée et nous paressions encore au lit quand Madi, éperdue, a appelé. Ils n'étaient pas dans leurs chambres. Elle ne les avait pas vus, ni entendus sortir. Peut-être se cachent-ils, ce n'est qu'une mauvaise blague. Ou un chantage... Ils n'ont pu oser... Ils lui ont écrit. Grosso modo, ils lui disaient qu'ils l'aimaient, qu'ils l'aimeraient toujours, mais qu'ils avaient pris leur décision : ils ne reviendraient pas.

Je n'éprouve pas la moindre surprise, ni même de la douleur, plutôt une gratitude immense. La tranquille détermination de Mansour m'a infusé des forces neuves. J'ai l'impression qu'il vient de m'investir d'une mission. Qu'une voie s'est ouverte. Que j'ai trouvé une clé. Celle de ma prison

intérieure ? Se cramponner à cet espoir... Ne pas lâcher. Croire. En soi. En la beauté des lendemains.

Je me rends dans la salle de bains, m'attache les cheveux sur la nuque. Et m'observe dans la glace. Longuement. Je n'aurais pas souhaité y surprendre un reflet différent. C'est fini, je ne cours plus. Je ne me suicide plus. Je ne jalouse plus. Je n'accuse plus. Je ne tente même plus de m'évader. Tout ce voyage pour comprendre que fuir ne sert à rien. Que non seulement chaque personne a sa propre cellule, mais aussi que le monde bouillonne, que la tranquillité parfaite n'existe nulle part. Et que les refuges sont en soi.

Moi hier. Mansour et Larissa aujourd'hui... Abandon ? Ne sommes-nous pas, au contraire, les premiers à avoir été abandonnés ? Il n'y a rien à dire, rien à faire. Je sais la torture qui se prépare, l'angoisse mouvante d'un retour toujours possible, mais pas certain. Le mystère, le vide, le doute, l'attente. Je me sens déjà glisser dans la peur, mais à la peur se mêle un sentiment vague, indéfini, une chaleur dans la poitrine, un vertige. Est-ce cela, lâcher prise... ? J'ai conquis la paix de l'âme au moyen d'un combat difficile... Une lueur éclaire les ténèbres. Et me voilà affranchie de ce havre clos, nette, authentique, hurlant ma rage de vivre. Le calme est éphémère, paraît-il. Qu'à cela ne tienne... Je ne crains plus d'embrasser le terne, le trivial, le noir, le sale. D'ailleurs, que serait la vie sans l'orgie des manques, des nuances, des venins, les luttes fécondes et stériles, les tempêtes, les sentiers bourbeux, les conflits internes ?

Je reviens dans la chambre, pose le téléphone sur la table de chevet et retourne sous la couette, vers les yeux noirs pleins de lumière, vers les bras d'Adam... Moi, j'ouvre les bras à la vie. Je vais suivre ma route, trouver ma propre cadence, aller jusqu'au bout. Cette fois, pas de retour possible.

Le voilà peut-être, le remède.

Remerciements

Merci à Thierry Billard, chez Robert Laffont, pour sa patience, ses encouragements, et sa participation si généreuse.

Merci à mon parrain, M. le ministre Serigne Mbaye Thiam, pour m'avoir soutenue, et me soutenir encore.

Mes remerciements s'adressent aussi à ma famille, à mes amis, pour leur amour inconditionnel.

Enfin, à ma mère, plus que jamais.

Ce livre existe grâce au travail de toute une équipe.

Communication : Caroline Babulle, Sandrine Perrier-Replein, Typhaine Maison, Adélaïde Yvert.

Coordination éditoriale et administrative : Céline Poiteaux, Martine Rivierre.

Studio : Pascaline Bressan, Barbara Cassouto-Lhenry, Joël Renaudat.

Fabrication : Muriel Le Ménez, Céline Ducournau, Bernadette Cristini, Phousa Chantharath, Isabelle Goulhot, Émilie Iapan (Canada).

Correction : Emmanuelle Coppcaux, Valérie Gautheron.

Commercial, relation libraires et marketing : Laetitia Beauvillain, Alexandra Profizi, Élise Iwasinta, Morgane Rissel, Aurélie Scart, Clément Vekeman.

Cessions de droits : Isabelle Votier, Benita Edzard, Lucile Besse, Sonia Guerreiro.

Gestion : Sophie Veisseyre, Chloé Hocquet, Isabelle Dèxès, Camille Douin.

Services auteurs : Viviane Ouadenni, Jean-François Rechtman, Catherine Reimbold.

Ressources humaines : Mylène Bourreau.

Juridique : Laetitia Doré, Anaïs Rebouh, Valérie Robe, Jean-Benoît Vassogne, Julia Crosnier.

Diffusion : Aurélia Spalacci (directrice des ventes), Nadine Eugénie, Céline Pitt, Arnaud Weill, Hervé Adamczyk, Annie Bourgade, Éric Charpentier, Gilles Couillard, Sandrine Ducrocq, Élisabeth Ehlinger, Guillaume Loras, Jean-Philippe Pilloux, Philippe Maulnier, Gilles Torché, Élisabeth Gastaldo, Jean-Pierre Stephany (Belgique), Olivier Béguin (Suisse), Jean Bouchard et Marie-Ève Provost (Canada), Emmanuelle Cadot, Virginie Godet et Caroline Pan.

Ainsi qu'à toutes les équipes d'Interforum et d'Editis qui participent à la création, la diffusion et la distribution de ce livre.



DU MÊME AUTEUR

Sous le visage d'un ange, L'Harmattan, 2020